JEAN DEFRASNE

CONTES ET LÉGENDES DE FRANCHE-COMTÉ



FERNAND NATHAN

DANS LA MÊME COLLECTION

ANTIQUITÉ

Contes et Légendes de l'Égypte ancienne, par M. DIVIN.
Contes et Légendes de Babylone et de Perse, par Pierre GRIMAL.
Épisodes et Récits bibliques, par G. VALLEREY.
Contes et Légendes mythologiques, par E. GENEST.
Légendes du Monde grec et barbare, par L. ORVIETO.
Récits tirés de l'Histoire grecque, par M. DESMURGER.
Contes et Légendes du Temps d'Alexandre, par Pierre GRIMAL.
Contes et Récits tirés de l'Iliade et de l'Odyssée, par G. CHANDON.
Récits tirés du Théâtre grec, par G. CHANDON.
Contes et Récits tirés de l'Énéide, par G. CHANDON.
Contes et Légendes de la Naissance de Rome, par L. ORVIETO.
Récits tirés de l'Histoire de Rome, par J. DEFRASNE.

HISTOIRE

Contes et Légendes des Croisades, par M. TOUSSAINT-SAMAT.
Contes et Légendes du Moyen Age, par Marcelle et Georges HUISMAN.
Épisodes et Récits de la Renaissance, par Jean DEFRASNE.
Contes et Légendes du Grand-Siècle, par QUINEL et de MONTGON.
Récits et Épisodes de la Révolution française, par M. et G. HUISMAN.

PROVINCES DE FRANCE

Contes et Légendes d'Alsace, par E. HINZELIN.
Contes et Légendes d'Auvergne, par Jacques LEVRON.
Contes et Légendes du Pays Basque, par R. THOMASSET.
Contes et Légendes de Bourgogne, par PERRON-LOUIS.
Contes et Légendes de Bretagne, par J. DORSAY.
Contes et Légendes de Corse, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.
Contes et Légendes du Dauphiné, par Luce BOSQUET.
Contes et Légendes de Franche-Comté, par J. DEFRASNE.
Contes et Légendes de Gascogne, par F. PEZARD.
Contes et Légendes du Languedoc, par M. BARRAL et CAMPROUX.
Contes et Légendes de Normandie, par Ph. LANNION.
Contes et Légendes de Paris et de Montmartre, par QUINEL et de MONTGON.
Contes et Légendes du Pays Niçois, par Jean PORTAIL.
Contes et Légendes de Picardie, par CHASSAIGNON.
Contes et Légendes de Provence, par M. PEZARD.
Contes et Légendes de Savoie, par Jean PORTAIL.

(suite page 256)

COLLECTION DES CONTES ET LÉGENDES DE TOUS LES PAYS

CONTES ET LÉGENDES
DE
FRANCHE-COMTÉ

PAR

JEAN DEFRASNE

ILLUSTRATIONS DE BEUVILLE

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS
18, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 18 (VIᵉ)

AVANT-PROPOS

Ces contes et légendes de Franche-Comté, que nous avons adaptés dans l'esprit de cette collection, viennent prendre place dans une anthologie déjà très riche. Avec les peuples de l'antiquité, les nations étrangères, les époques typiques, chaque province de France apporte sa contribution à cette grande enquête au pays du rêve, du fantastique, du merveilleux. Ainsi le folklore français apparaît-il comme la synthèse de toutes ces traditions des petites patries, qui s'intègrent dans la grande.

La Franche-Comté méritait bien de devenir un centre d'attention, car elle présente une originalité, qui n'est pas souvent mise en relief, mais qui n'en est pas moins réelle. Le cadre d'abord; le paysage ne se confond avec aucun autre, il est également distinct des larges horizons de la plaine et des massifs tourmentés des montagnes. Des plateaux étagés amènent insensiblement du riant pays de la vigne à l'austère région des sapins. Partout, des rochers gris mis à nu dans les prairies verdoyantes, des vallées couronnées de forêts, des eaux coulant en rivières bruissantes, tombant en cascades, s'arrêtant paresseusement dans des lacs ou s'infiltrant pour former des grottes souterraines avant de reparaître au grand

jour, plus fortes et plus pures. Pays accueillant, très anciennement occupé, et dont l'histoire, elle aussi, porte une griffe originale. Marche frontière disputée entre le royaume capétien et le Saint-Empire, la Comté, longtemps espagnole puis française après 1674, est une terre de rencontres, un carrefour d'influences. La vie de la province est la résultante de ces particularités, parfois même de ces étrangetés physiques et morales.

Les légendes sont, en Comté comme ailleurs, le reflet fidèle d'une certaine façon de vivre et de penser. Certes, on y retrouve l'attirail universel des récits merveilleux, les interventions divines ou diaboliques, les métamorphoses sensationnelles, les prouesses et les lâchetés hors de pair. On y rencontre également des personnages communs à toutes les légendes du folklore national : le diable et les sorciers, les lutins que l'on appelle ici ioutons ou fouletots, les fées qui sont les Dames, blanches ou vertes, les ermites, les croisés, les seigneurs retranchés dans leurs puissants donjons.

Mais certains éléments sont proprement comtois, des êtres fantastiques comme la Vouivre, serpent ailé, gardienne de trésors; des idées obsédantes comme celle du diable, car Satan est craint plus que partout ailleurs. Il est peu d'histoires où il n'apparaît pas, il en est beaucoup dont il est le centre unique, avec son cortège de damnés, de sorciers, de cavaliers, d'animaux noirs aux yeux de feu. Cette hantise du démon va de pair avec une foi très vive, teintée de superstition, qui s'exprime à chaque instant. La Vierge, notamment, « Notre Dame », est l'objet d'un culte fervent, et c'est elle qui

donne aux cœurs pieux un appui sûr contre Satan. Les héros, que l'on admire et dont on parle volontiers, sont moins les guerriers remplis de bravoure que les ascètes ou les saints. Les vertus chrétiennes passent avant la vertu et la légende est un acte de foi.

Quant aux contes, ils révèlent moins cette piété que d'autres traits du caractère comtois. On y trouve, comme dans nos fabliaux, la satire malicieuse de la vie et des gens. L'avare, le vantard, le naïf y paraissent sous un jour ridicule et les femmes ne sont pas flattées. Ce sont des contes de paysans armés d'un solide bon sens, raillant les faux esprits et les faux semblants, appréciant les bonnes farces et les saines moqueries. C'est une joyeuse détente que l'on s'accorde et l'on rit de bon cœur aux déboires du diable et de ses diablotins, aux mésaventures des moines, et le plus souvent aux bévues de ceux du pays voisin que l'on égratigne avec humour, témoin ce proverbe du pays bas : « Ne laisse entrer en ta maison, ni rat, ni moine, ni montagnon. » Et les contes comme les légendes portent en eux une leçon utile : celles-ci encouragent la piété et ceux-là la sagesse.

Les récits que nous avons choisis n'ont pas été empruntés à des textes littéraires : il n'en existe pas, car le patois dans lequel ils étaient racontés n'a jamais été une langue écrite. Le canevas, le thème général à peu près constant de ces histoires fantastiques ou cocasses nous est parvenu par la tradition orale, qui est le lien vivant entre le passé et le présent. Au cours des longues veillées d'hiver, au coin du feu, les Comtois aimaient à rappeler les récits de leurs aïeux, empreints de fantaisie

ou d'émotion. Des érudits locaux ont glané avec patience ces éléments disparates; ils ont réussi à les amalgamer et c'est grâce à eux que nous les possédons. C. Vuillame, C. Aymonier, L. Martin, parmi beaucoup d'autres, méritent qu'on leur rende hommage.

Nous avons ajouté quelques récits historiques, peu nombreux, car pour la période antérieure à la conquête française les documents sont trop rares pour permettre de restituer le passé avec fidélité; pour la période postérieure, la Comté s'intègre de façon si parfaite dans la communauté nationale, qu'elle ne se fait plus remarquer que par sa fidélité, son dévouement et son travail. Pourtant, à l'occasion de ces faits locaux, il est possible de déceler l'énergie d'une race dont la devise a été longtemps «Rends-toi, Comtois — Nenni, ma foi».

Piété, gaîté, ténacité, voilà des éléments essentiels de la mentalité comtoise, qui apparaissent dans ces récits, agréables à connaître, intéressants à méditer. Pour certains esprits trop raisonnables et trop austères, les légendes et les contes peuvent paraître sans grand intérêt à une époque où l'on ne croit plus guère aux fées et où la poésie est souvent traitée de rêverie et de jeu superflu. Pourtant, la distraction a aussi son prix, puisqu'elle nous permet d'échapper aux préoccupations utilitaires, aux considérations d'action immédiate, aux soucis et aux tracas quotidiens.

Et quand ce sont des contes et des légendes, où s'exprime l'âme d'une de nos provinces, ils nous permettent d'aimer à la fois le doux plaisir qu'ils nous procurent et le coin de France où ils sont nés.

Les Origines du Sapin



I vous ouvrez le dictionnaire et que vous regardiez à l'article : sapin, vous trouverez une définition succincte et froide comme celle-ci : « genre de conifères comprenant de grands arbres toujours verts ». C'est bien peu, croyez-moi, et, au cœur d'un Comtois, le sapin est tout autre chose. Il est l'arbre par excellence, habituel et familier. C'est lui qui, dès les premières pentes du Jura, apporte une note grave et profonde, qui s'unit aux notes claires des tendres vallées, des lacs moirés aux eaux secrètes, des hauts pâturages où dorment les gentianes.

Arbre familier, mais aussi étrange, le sapin a quelque chose de mystérieux avec sa longue silhouette sombre, ses branches couvertes de mousse et comme habillées de velours, ses aiguilles effilées, son parfum âcre et

tonique. Fantôme immobile et sévère, sentinelle du silence, il est empreint de gravité et de grandeur, comme s'il venait d'un autre monde. Et il en vient en effet. Écoutez plutôt cette histoire que murmure le vent dans les grandes forêts vertes.

★

Il y a longtemps, bien longtemps, le diable, de sa main velue, se gratta le front, puis se tortilla la barbiche d'un air pensif, ce qui était chez lui la marque d'une intense agitation. Il était terriblement soucieux. Bien sûr, il faisait très chaud en enfer, mais il en avait l'habitude. Certes, le travail était dur avec tous ces damnés, qui arrivaient chaque jour plus nombreux et qu'il fallait rôtir, tous ces hommes au cœur faible qu'il fallait visiter sur terre pour les amollir et les tenter; mais Satan était solide, il aimait son métier et ne répugnait pas à l'ouvrage.

— Pourquoi donc, me direz-vous, se faisait-il du souci?

— Eh bien! C'est qu'il avait une famille vraiment extraordinaire, pensez donc, mille enfants. Pour les nourrir, passe encore, mais pour les faire tenir tranquilles, il devait y renoncer. Il ne pouvait avoir la paix.

— Comment? Satan, le malin, ne pouvait tenir en respect une bande d'enfants mal élevés?

— Comprenez-moi bien, ce n'étaient pas des enfants ordinaires. Tel père, tels fils ou, si vous préférez, à malin malins et demi. Avec ce millier de diablotins, dignes fils de leur père, Satan ne pouvait plus travailler.

– Son travail n'est pourtant pas compliqué. La belle affaire que d'entretenir du feu!

– N'en croyez rien! C'est un métier qui demande à la fois compétence et attention. Le jaloux ne rôtit pas aux mêmes flammes que l'avare. Et le paresseux bout dans une autre marmite que le gourmand. Ce n'est pas un travail en série, mais un artisanat. Et puis, il y a les voyages sur terre – plusieurs par jour – afin d'exciter chez les hommes les vices, les folies, les passions. Satan est un homme très occupé.

– Et en quoi les diablotins gênaient-ils leur père?

– C'est bien simple. Ils criaient, se chamaillaient dans un vacarme assourdissant et il y en avait toujours un pour venir se plaindre à papa Satan. De plus, ils lui jouaient mille tours, ils le narguaient en courant à travers les flammes, ils lui cachaient son trident, ils lui dérobaient le soufflet, qui lui sert à attiser son feu. Bref, ils lui rendaient la vie impossible.

– Alors, c'est donc cela qui tourmentait Satan?

– Oui. Cela ne peut plus durer, disait-il, ces enfants ont le diable au corps. Je suis las de leurs cris, de leurs espiègleries, de leur malice. Pour avoir un peu de repos, je vais les envoyer sur la terre. Cela ne leur sera pas mauvais, d'ailleurs, car ils verront du pays et chacun sait qu'en tous temps, les voyages forment la jeunesse.

A ces mots, le diable rassembla ses enfants, leur fit part de son dessein et sans se soucier des cris de joie des uns, ni des protestations des autres, les fit monter sur la terre.

★

Les diablotins arrivèrent à la lumière, après une longue marche souterraine et un bon groupe s'installa sur les montagnes du Jura. Ils s'amusèrent à gravir les rochers et à se jeter des pierres. Mais leurs jeux cessèrent bientôt. C'était l'été, il faisait une chaleur accablante et, bien qu'ils fussent habitués aux flammes de l'enfer, ils étaient en train de rôtir sur les grands rochers, alors complètement nus. En outre, la lumière leur brûlait les paupières et ils auraient bien voulu un peu d'ombre pour s'abriter du soleil, cette grosse boule de feu suspendue en plein ciel.

Ils résolurent donc de confier leur douleur à leur père. Ils se mirent à pleurer, à gémir et à crier si fort que Satan les entendit. Il n'y fit d'abord pas attention, puis, comme les plaintes redoublaient, il arriva, persuadé qu'une fois de plus on le dérangeait pour rien.

— Père, crièrent les diablotins dès qu'ils l'aperçurent, nous avons bien mal, nos poils sont roussis et nos yeux tout gonflés. Faites quelque chose pour nous ou reprenez-nous en enfer.

Cette dernière solution ne plaisait guère au diable.

— Voyons, se dit-il, il est bien évident que les fils du prince des ténèbres n'aiment pas beaucoup le soleil. Je vais les en abriter.

Et, d'un geste de la main, il fit pousser des buissons de viornes, de prunelliers, d'églantiers, d'aubépines. Un peu de verdure égaya la campagne et les diablotins reprirent leurs jeux.

Mais leur bonheur fut de courte durée. Il y avait déjà sur la terre des chevreuils, des moutons, des chèvres,

qui accoururent vers ces nouveaux buissons. Les diablotins furent tout joyeux de voir arriver ces compagnons inattendus. Mais les animaux, avec une inlassable obstination, eurent tôt fait de dévorer les bourgeons, les feuilles et les branches. Il ne resta des buissons touffus d'autrefois que de minces rameaux dénudés. Les diablotins crièrent de nouveau et le diable revint.

— Voyons, se dit-il, avec mon pied fourchu, j'aurais dû penser aux chèvres. Cette fois, je vais faire mieux.

Et, en un instant, il fit pousser des noisetiers et des alisiers, dont la taille est plus haute que celle des arbrisseaux précédents. Puis il retourna, tranquille, à ses fourneaux.

Les chevreuils, les moutons, les chèvres revinrent et avec eux, quelques vaches; tous broutèrent les feuilles, qui étaient à leur portée. Les noisetiers et les alisiers ne furent pas tondus complètement, mais il ne resta qu'une maigre touffe de rameaux feuillus à la cime, comme un chapeau de verdure.

La pluie survint, drue et tenace. Les diablotins, surpris, mais d'abord joyeux, coururent sous les gouttes; ils s'en lassèrent vite car ils étaient trempés et transis. Ils se réfugièrent en claquant des dents sous les noisetiers et les alisiers, mais ils n'y trouvèrent pas l'abri souhaité. Ils pleurèrent, gémirent, crièrent et Satan vint à eux pour la troisième fois.

— Père, dirent-ils d'une voix lamentable, nos poils sont tout collés et nous avons la chair de poule. Aidez-nous.

— Voyons, se dit le diable, je voudrais bien ne pas être dérangé une quatrième fois... ça y est, j'ai trouvé!

Et, tout heureux de son idée, il fit jaillir de terre des arbres au tronc puissant, aux branches épaisses, aux feuilles nombreuses, les hêtres ou foyards. Les chèvres pourraient toujours venir, même en se dressant sur leurs pattes de derrière elles n'atteindraient pas ce feuillage. Les diablotins furent ravis.

★

Tout alla bien pendant la bonne saison et Satan put tranquillement s'occuper de ses affaires. Jamais on n'avait vu de damnés si bien grillés; jamais les visites du diable n'avaient été sur la terre si fréquentes et si fructueuses.

L'automne arriva avec ses froids précoces, son ciel gris et triste. Les feuilles des hêtres prirent des tons nouveaux, jaunes, puis roux. Elles commencèrent à tomber en tourbillonnant au souffle du vent. Les diablotins, insensibles à la mélancolie de la nature qui s'endort, se battirent avec des poignées de feuilles sèches, se culbutant sur le tapis de pourpre et d'or, heureux de jouer et de vivre.

Un jour, de gros flocons blancs tombèrent d'un ciel si bas qu'il semblait vouloir écraser la terre. Les diablotins regardaient, intrigués, cette pluie d'un genre nouveau. Bien vite, ils comprirent, comme tous les enfants du monde, le parti qu'on pouvait tirer de la neige : ils glissèrent, se lancèrent des boules, dressèrent

des bonshommes à l'air hilare. Mais bien vite aussi, ils eurent froid.

— Père, disaient-ils, revenez vers nous et voyez notre malheur. Nous sommes gelés, nos doigts crochus sont tout raides, nos oreilles velues sans connaissance et nos pieds se glacent en foulant ce tapis blanc et froid. Les arbres, que vous aviez plantés pour nous, ont perdu leurs feuilles et les flocons tombent sans arrêt sur nos épaules et sur nos têtes, qui portent un chapeau de glaçons. Nous sommes vraiment de pauvres diables!

Les gémissements étaient si désespérés que le diable accourut au plus vite. Il eut de la peine à retrouver ses enfants, car ils s'étaient roulés en boule et, après avoir beaucoup pleuré, s'étaient endormis, en tas, sous un linceul de neige. Il les réveilla, leur donna du courage et leur promit cette fois un abri sans défaillance. Puis, il se mit à réfléchir.

— Voyons, se dit-il assez perplexe, je ne peux tout de même pas ramener ce monde-là en enfer. Je ne serai jamais plus tranquille et ma maison sera une vraie pétaudière. Il faut absolument que je trouve un arbre, qui ne soit pas tondu par les bêtes des bois ou des champs, qui abrite du soleil ou de la pluie, qui retienne également la neige. Examinons tous les arbres de la création!

Et le diable, consciencieusement, passa en revue les chênes, les peupliers, les bouleaux, les platanes, les ormes, les trembles, les charmes et bien d'autres encore : aucun ne lui donnait satisfaction. Il commençait à devenir inquiet.

— La chose se complique, pensa-t-il. Pas moyen d'utiliser un des arbres existants; il faut que j'en crée un et ce n'est pas facile. Réfléchissons bien. Ce sera un arbre de haute taille avec des branches denses et larges pour donner un grand cercle d'ombre, des branches planant vers le sol, arrêtant la neige comme un toit, laissant glisser la pluie au long de leur courbe verte. Pour que ses feuilles ne tombent pas à l'automne, il faut les remplacer par des aiguilles minces, effilées et solides. Ajoutons, pour éloigner les ruminants, une odeur forte, une saveur âcre et rude. Et complétons le tout par un tapis de mousses sec et doux. Voilà! ce n'est pas mal.

Satan, fier de lui, donna à son arbre le nom de sapin et fit pousser celui-ci sur les montagnes du Jura. Dès lors, il fut tranquille et ses enfants ne se plaignirent plus de leur sort. Ils ne demandèrent plus à revenir en enfer. Que devinrent-ils? C'est là une autre histoire. Tout porte à croire qu'ils furent ces lutins et ces follets, que l'on appelait en patois «ioutons» et «fouletots». Beaucoup restèrent de vrais fils de Satan, cruels, perfides, jetant de mauvais sorts, aidant le voyageur à s'égarer et le bétail à périr. D'autres s'amendèrent; ils se montrèrent bons et serviables pour les hommes, dont ils avançaient le travail durant la nuit, faisaient cuire les fromages et favorisaient les desseins. A date fixe, ils se rassemblaient tous en lisière de la forêt, près de leurs sapins familiers et ils dansaient sous la lune.

Les lutins ont disparu, mais les sapins nous restent. Ne vous étonnez pas de leur teinte d'un vert mat,

qui ne se fond jamais avec les tons légers et brillants des arbres d'alentour. Ne soyez point surpris par ces branches, qui semblent prêtes à saisir, par ces aiguilles qui voudraient piquer, par cette odeur, qui vous prend à la gorge et par cet air sombre et sévère. Ne soyez point surpris, car le sapin est l'arbre du diable.



Ebron le Séquane

L'ALLIANCE



N cette année 58 avant Jésus-Christ, les chefs gaulois regrettaient amèrement les conflits sans nombre, qui les avaient pendant si longtemps divisés. Durant de longues années, Eduens, Séquanes, Arvernes (1) n'avaient songé qu'à se quereller, sans souci du péril commun. Et maintenant ce danger était là pesant, inexorable.

Arioviste, le grand chef germain, imprudemment appelé par les Séquanes pour écraser leurs rivaux, les Eduens, réclamait le paiement de ses services. Ses prétentions étaient énormes. Ne réclamait-il pas toute la région de la Séquanie, proche de son royaume, pour y placer des Germains?

---

(1) Les Eduens dans la région d'Autun, les Arvernes dans le Massif Central, les Séquanes de la Saône au Jura. Vesontio est la capitale des Séquanes, la future ville de Besançon.

Rien ne pourrait le faire renoncer à son projet : on le savait dur, irascible, d'une cruauté aussi révoltante que capricieuse. Il torturait et parfois massacrait prisonniers et otages. Il se savait fort et avait le culte de la force. Que faire maintenant pour arrêter la marche du chef barbare? Les Séquanes, à cause de leur situation périlleuse aux confins des Gaules, devaient-ils s'apprêter à subir un joug, qui répugnait à leur esprit d'indépendance et promettait d'être bien lourd?

Devant le péril germanique, les Gaulois, que leur nature ardente et belliqueuse avait jusque-là divisés, se retrouvèrent frères, mais leur union sacrée ne pouvait suffire à endiguer le flot barbare. Aussi, à l'exemple des Eduens, qui avaient déjà reçu le titre de « frères du peuple romain », ils se tournèrent vers le seul pays, qui pût les aider efficacement, vers Rome.

Il fallut d'ailleurs tout le prestige du nom romain, l'immense renommée du grand chef César, pour amener des Gaulois à souhaiter l'alliance de ceux qui paraissaient encore à certains d'entre eux les ennemis héréditaires.

Ainsi pensait Isar, un vieux Séquane, qui avait cru dans sa jeunesse à la possibilité d'une entente avec le peuple germain et que ce retournement de politique, durement imposé par les circonstances, tracassait quelque peu. C'est pourquoi il exposait ses inquiétudes à Ebron, jeune Séquane, fils de son ami le chef Bioris, en longeant la capricieuse boucle que dessine le Doubs dans la vieille ville de Vesontio. Vêtus l'un et l'autre de la braie serrée aux chevilles, la saie brodée tombant de leurs épaules

sur leur courte tunique, les deux hommes, si semblables par leur costume, étaient pourtant étrangement différents : tout dans la personne d'Ebron, son visage clair barré de longues moustaches blondes, sa haute taille robuste, le ton ardent de sa voix, respirait l'audace juvénile, la confiance. Isar au contraire, voûté, pâli, ridé, semblait pensif, accablé par la vieillesse et les soucis.

— Vois-tu, disait-il à Ebron, je ne peux croire que ton père, s'il était encore en vie, approuverait cette alliance, que notre peuple a décidée. Une alliance avec Rome! Comment pourrions-nous y croire?

— Mais, répliqua le jeune homme, cette alliance est dictée par la sagesse. Ne comprends-tu pas le péril que représentent pour nous les Germains? Il est bien vrai de dire, quand il s'agit d'eux, que le voisin est souvent un ennemi. Ces hordes d'Arioviste, qui sont prêtes à marcher sur notre pays pour le saccager, le brûler, pour nous en chasser, comment les arrêter sans un allié solide? Réduits à nos seules forces, nous ne le pouvons pas. Rome le pourra.

— Rome! Toi, Ebron, lorsque tu as prononcé ce mot, tu crois avoir tout dit. Ah! que les orateurs que tu as fréquentés là-bas t'ont bien persuadé! Parti à Rome Gaulois, et qui plus est, fils de Vergobret, tu en es revenu plus romain que César lui-même, à qui vous avez demandé assistance. Mais ce peuple, pour lequel vous avez une si grande admiration, est-il donc invincible?

— Mais oui, crois-moi, il l'est.

— Vraiment? N'as-tu pas entendu raconter qu'autre-

fois – il y a bien longtemps, certes — nous l'avons tenu dans notre main, ce peuple orgueilleux? Une nuit, dit-on, c'est grâce à un troupeau d'oies que sa citadelle fut sauvée! Et lorsqu'ils ont humblement quémandé la paix, notre ancêtre Brennus a su leur répondre! Souviens-toi de l'épée dans la balance et du fier « Malheur aux vaincus! » Mot bien dur pour ce peuple invincible.

– Non, Isar, tout cela est trop ancien. Rome, qui n'était à cette époque qu'une pauvre cité, toute pantelante encore des dures luttes avec ses voisins, a bien changé depuis. Elle tient maintenant l'Orient sous sa tutelle, elle a triomphé depuis bien longtemps de la grande Carthage et l'Afrique est à elle. Elle sera sous peu reine du monde, comme les destins le lui ont promis. Ne vaut-il pas mieux être de ses amis?

– C'est là le cri de la faiblesse!

– Non, mais la voix de la raison. D'un côté le Germain Arioviste, ses hordes barbares, l'asservissement, le règne de la cruauté. De l'autre, l'alliance romaine, la culture romaine, la paix romaine.

– La paix romaine, tu l'as bien dit. Comme ces mots sonnent sinistrement à mes oreilles! D'autres peuples la connaissent à leurs dépens, car elle est faite du silence des esclaves. Avons-nous vraiment à y gagner?

– Isar, tu fus l'ami de mon père et, moi, je suis un jeune homme. Sans doute, ta sagesse dépasse de beaucoup la mienne et il convient que j'écoute les enseignements de ton espérience. Mais je ne puis avoir des idées semblables aux tiennes. Tu le sais, j'ai fait le

voyage de Rome, j'ai eu la chance de vivre quelque temps dans cette ville, avec mon beau-frère, l'Eduen Diviciacos. J'en ai rapporté une impression inexprimable. Notre ville de Vesontio, qui nous semble belle, n'est qu'un pauvre amas de chaumières à côté de la superbe cité romaine. Ah! si tu avais vu ces murs et ces aqueducs de pierre, ces palais, ces arènes, ces temples de marbre!

— Le luxe ne donne pas le bonheur.

— Il ne s'agit pas de luxe, mais de progrès. Si tu pouvais entrevoir les réalisations de leur génie constructeur! Imagine, à la place de nos pauvres sentiers de terre, de larges chaussées pavées; à la place de nos passerelles de bois, les arches audacieuses des ponts de pierre et d'imprenables murailles à la place de nos fragiles remparts d'argile durcie. Un jour, crois-moi, Vesontio sera ainsi. C'est cela, Isar, la paix romaine!

— N'est-ce pas aussi l'asservissement, le tribut payé aux vainqueurs, la honte, l'humiliante soumission?

— N'en crois rien. Leur désir n'est pas de faire de nous des vaincus, mais des amis. Dans tous les domaines, nous avons à apprendre d'eux. Ils rendent la justice, ils élisent leurs magistrats, ils gouvernent leur pays suivant des règles d'une grande sagesse. Et leur armée est peut-être la plus extraordinaire de leurs réalisations. Si tu savais, Isar, ce qu'est l'armée romaine, tu n'hésiterais plus une seconde à te lier pour jamais à leur destinée.

— Ils ne peuvent pas être plus braves que nos Gaulois.

— Nos soldats sont braves, certes, autant et plus peut-être que les soldats romains. Mais ils sont souvent

indisciplinés. Ils courent au combat avec fougue, mais sans ordre et, lorsque nous livrons une bataille, nous devons laisser le hasard décider de bien des choses. Chez eux le moindre détail, au camp, en marche ou dans la bataille, est prévu, fixé avec précision. Il n'y a pas pour eux de hasard des batailles. Il n'y a que leur puissance, leur organisation, leur tactique, qui finissent toujours par triompher.

Isar soupirait, inquiet, et Ebron, tout frémissant, revivait par le souvenir ce voyage à Rome, qui lui avait apporté de si grandes révélations. Ordre, puissance, invincibilité, c'était Rome. Pour elle, la conquête du monde était seulement fidélité à son destin. Pour Ebron, les flots du Doubs devenaient l'eau jaune du Tibre. Il revoyait César, à l'époque où celui-ci était prêteur, il y avait déjà cinq ans de cela; il se rappelait ses entretiens avec lui, il sentait encore l'autorité de son regard incisif, il entendait cette voix énergique et coupante, qui savait pourtant si bien persuader. Et il avait souvenance également d'avoir un soir dîné chez Cicéron, l'orateur au visage expressif, à la voix passionnée et frémissante, qui bouleversait si profondément son auditoire, lorsqu'il parlait à la tribune. Cicéron et César, bien différents et pourtant semblables, par cette union subtile, qui était en eux, d'enthousiasme et de méthode, d'ordre et de passion. Ordre et passion contenue, c'était bien la véritable force de Rome.

– Ah! pensa tout haut Ebron, vouloir ignorer Rome, quelle folie! Comme si l'on pouvait s'opposer au destin!

La promenade des deux hommes, le long du Doubs,

les avait conduits au pied du roc presque à pic qu'enserre la boucle de la rivière.

— Oui, reprit Ebron, d'ici quelques jours César sera ici pour discuter avec nous des modalités d'alliance et des décisions pour la guerre. Avec Diviciacos, je ferai partie de l'ambassade.

Isar soupira à nouveau. Son regard pensif s'accrochait aux rochers abrupts, griffés de ronces. Ebron fixait aussi les rochers, mais ils étaient couronnés pour lui des murs d'un Capitole.

★

L'ENTREVUE

Quelques jours ont passé. Dans le camp de César, installé maintenant à Vesontio, les envoyés gaulois s'entretiennent gravement, les yeux tournés vers la tente du proconsul, qui se dresse à quelques pas. Les nouvelles données par César ont fait s'évanouir peu à peu les espoirs de paix, que l'on gardait encore. Deux ambassades ont été envoyées à Arioviste, elles ont échoué. Et celui-ci est maintenant en marche, avec une puissante armée. Il a franchi depuis trois jours déjà les frontières de son royaume et s'avance vers Vesontio. Le péril est imminent.

Les chefs gaulois hochent la tête avec inquiétude : sans doute leur ville sera bien défendue : le site se prête à sa résistance, César l'a bien souligné : « le Doubs

entoure presque la ville entière d'un cercle, qu'on dirait tracé au compas et une montagne élevée la ferme du côté laissé libre par la rivière». Et ces aigles et ces étendards rouges de la cavalerie alliée, plantés là devant la tente proconsulaire, ne disent-ils pas l'immense force romaine? Non, Arioviste n'est pas encore le maître.

Mais il faudra lutter contre les Germains : les Gaulois savent ce que cette guerre représente d'horreur et c'est pourquoi l'angoisse noie leur regard clair. Ils évoquent les massacres, les pillages, l'affolement des populations des champs à l'approche de l'ennemi, le lamentable troupeau des paysans et de leur bétail, qui vient se réfugier peureusement derrière le rempart de terre durcie, l'entassement, la famine. Sans doute, Arioviste sera vaincu par la puissance romaine, mais que de misères attendent la Séquanie avant le jour de la victoire!

Les chefs gaulois, remplis d'appréhension, courbent le front. Au milieu du petit groupe, Ebron, ayant à ses côtés son beau-frère, l'Eduen Diviciacos, dissimule de son mieux l'inquiétude, qui l'envahit, lui aussi, sous des paroles de confiance et d'ardeur.

— La guerre ne saurait être longue, dit-il, et qui sait si, devant notre fermeté, le Germain, au dernier moment, n'abandonnera pas sa morgue pour accepter des propositions raisonnables? Le vieux renard ne doit pas aimer risquer le tout pour le tout.

Sortant de la tente du proconsul, un soldat de la dixième légion s'avançait vers les Gaulois : les rayons obliques du soleil couchant attachaient un reflet éclatant aux lames métalliques de sa cuirasse et les envoyés

gaulois le regardaient avec inquiétude : César avait-il encore une mauvaise nouvelle à leur transmettre? Le légionnaire s'arrêta devant le groupe.

– César, dit-il, demande à voir ses amis Ebron et Diviciacos sur-le-champ.

Le Séquane et l'Eduen se levèrent et marchèrent vers la tente du proconsul. César les attendait, assis sur sa chaise curule, l'air soucieux, le menton appuyé dans sa main et la pourpre de son manteau d'imperator faisant encore plus pâle son visage émacié. Il tourna vers eux son regard d'aigle :

– Je vous ai convoqués, dit-il, car je désire vous parler en privé. Ce n'est pas le proconsul des Gaules, qui s'adresse à vous, mais César, votre ami personnel. Je parle à mes amis Ebron et Diviciacos, à cœur ouvert, comme je le faisais à Rome, autrefois, quand je les entretenais familièrement des soucis de ma magistrature. Je vous demande de garder le secret.

– Nous en faisons serment, César.

– J'ai décidé de vous aider jusqu'au bout contre Arioviste, car la Gaule ne doit pas tomber au pouvoir des Germains. Mais cette tâche n'est pas sans difficulté.

– Les bandes d'Arioviste, interrompit Ebron, ne pèseront pas lourd devant tes légions. Si les Germains pouvaient voir ton camp regorgeant de soldats, ils rebrousseraient chemin bien vite.

– Peut-être, dit César pensivement.

Puis, comme avec effort, il reprit :

– Certes, j'ai confiance dans mes légions. Mais des bruits malencontreux circulent dans le camp. Les soldats

ont questionné les gens du pays, les marchands, au sujet de l'ennemi qu'ils allaient bientôt rencontrer. On leur a parlé de la haute taille des soldats d'Arioviste, de leur bravoure, de l'habileté tactique de leur chef et je ne sens plus en eux l'enthousiasme accoutumé. Cet état d'esprit m'inquiète.

– Mais, César, n'est-il pas possible de leur parler? Leurs officiers, tribuns ou préfets, en s'adressant à eux, peuvent combattre ces bruits, apaiser leur crainte.

– Non, dit César, si les soldats se découragent, c'est parce que leurs officiers supérieurs leur en ont donné l'exemple. Je rougis de vous le dire, mes amis, les nobles de ma suite, fils des plus illustres familles de Rome, ont moins de courage devant le danger que le moindre de mes centurions. Ils m'ont accompagné, sans rien connaître de la guerre.

– Pourquoi sont-ils ici alors? s'indigna Diviciacos.

– Ils ne songent qu'à la vanité d'être de l'escorte du proconsul et de s'attacher à sa fortune. Et maintenant qu'il faut combattre, ces nobles orgueilleux tremblent, regrettent la quiétude de leur atrium familier et, cachés dans leur tente, rédigent leur testament. Comment reprocher aux soldats de perdre courage?

– Mais, César, fit Ebron, parle toi-même aux légions. Les hommes ont confiance en toi. Ils t'admirent et t'aiment, ils te suivront.

– C'est pourquoi, mes amis, j'ai convoqué tous les centurions et je veux que vous assistiez à l'entrevue; vous connaissez bien le pays et vous connaissez aussi les Germains. Votre présence, vos conseils m'aideront

à les persuader. Et j'en suis sûr, la fierté romaine reprendra ses droits, les soldats regretteront de s'être laissé aller au découragement.

Et César, se levant, fit signe à Ebron et à Diviciacos de le suivre. Tous trois sortirent. Devant la tente proconsulaire, en bon ordre et à distance respectueuse se trouvait le groupe des centurions réunis sur l'ordre de César. Cuirassés, tenant le cep de vigne, insigne de leur grade, ils tournaient vers leur général leurs visages hâlés par le soleil et balafrés de glorieuses cicatrices. Leur regard exprimait à la fois de la timidité et de l'admiration. Mais, lorsque César les questionna d'une voix sèche et coupante, ils restèrent muets, baissant la tête. Alors César s'irrita :

— Si, contrairement à la coutume, je vous consulte, moi, général en chef, si je vous demande votre avis, j'exige en retour une confiance et une sincérité totales. Parlez sans peur.

Les centurions se regardaient à la dérobée et observaient craintivement César. Ce dernier reprit :

— Voyons, Aulus, toi qui n'as jamais eu peur au combat, toi qui, à Bibracte (1), m'as sans doute sauvé la vie, continueras-tu à garder le silence?

Aulus leva la tête et, prenant une décision soudaine, déclara :

— César, je te dirai, au risque de t'offenser, ce que tous pensent et n'osent t'avouer. Nous avons peur que les soldats refusent de marcher.

---

(1) Victoire de César sur les Helvètes, près d'Autun.

Le proconsul devint encore plus pâle et, contenant avec un effort visible une violente colère, il répondit :

– Depuis quand les soldats se mêlent-ils de prendre des décisions? Depuis quand raisonnent-ils sur l'endroit où ils sont menés, sur l'ennemi qu'on prétend leur faire rencontrer?

Les centurions approuvaient de la tête, sans oser lever les yeux vers César, qui reprit :

– Que les soldats aient confiance dans le zèle et la sagesse de leur chef. Nous partirons cette nuit, avant la fin de la quatrième veille. Si l'armée ne me suit pas, j'irai seul avec la Xᵉ légion, qui me servira de cohorte prétorienne.

Les centurions avaient brusquement levé vers César un visage indigné.

– Nous te sommes fidèles, César, dit Aulus avec passion. Avec toi, nous irons partout où il te plaira de nous conduire. Tu nous avais demandé de parler : nous l'avons fait. Les hommes sont braves, mais superstitieux et prompts à se décourager. Cette région leur fait une fâcheuse impression. Ils redoutent le chemin encaissé, la vallée étroite et sombre...

– C'est celle du Doubs, dit le proconsul, et, si je l'ai choisie, c'est parce qu'elle est le plus court chemin pour arriver à l'ennemi. Je veux éviter de trop longues étapes aux légionnaires, qui portent avec eux leur pesant équipement. Mais les soldats n'ont pas à s'occuper de la route qu'ils vont suivre. Ils peuvent être certains que j'agirai au mieux. Allez!

Les centurions se retirèrent. Ebron et Diviciacos restèrent avec César.

– Je sais bien, fit Ebron, que tu agis en tout avec une grande sagesse. Mais, tu l'as dit, je connais bien le pays et je comprends ce que la sinistre vallée du Doubs peut avoir de redoutable pour tes soldats. Ils avanceront par d'étroits défilés, au cœur d'opaques forêts peuplées de loups et d'ours. Le ravitaillement pourra-t-il être assuré? Ces régions sont vides d'hommes.

Et l'Eduen Diviciacos approuvait de la tête.

César médita un moment, sans mot dire, puis il dit à Ebron :

– Le chemin en terrain découvert est plus long. De combien serait le détour?

– D'environ cinquante mille pas. Mais au lieu de suivre la vallée encaissée du Doubs, ton armée rejoindra, après quelques étapes, la vallée d'un autre fleuve, affluent de la Saône (1). Je m'offre à vous servir de guide, dans ce pays que je connais parfaitement.

– Soit, dit César. Je vais faire prévenir les troupes.

César s'entretint encore un bon moment avec ses amis et, lorsque les deux hommes sortirent de la tente du proconsul, la nuit était venue. Mais le camp bourdonnait d'une fiévreuse activité et, au milieu des vivats qui acclamaient César, les soldats, pleins d'une nouvelle confiance, préparaient armes et bagages pour le départ tout proche.

★

---

(1) Détour de 40 km par la vallée de l'Ognon.

LE COMBAT

Quand des éclaireurs eurent annoncé à César qu'il était à moins d'une journée de marche d'Arioviste, le chef romain fit savoir à ses troupes que l'heure du combat était proche et qu'elles auraient bientôt l'occasion, en montrant leur valeur, de racheter les moments de défaillance qu'elles avaient eus à Vesontio.

Pourtant, la bataille décisive n'eut pas lieu tout de suite et Arioviste offrit de négocier. César accepta, car il voyait bien que son adversaire hésitait et irait peut-être jusqu'à se retirer.

– Le Germain, pensait-il, n'est pas dépourvu de finesse. Il a jusqu'à présent recherché l'amitié du peuple romain et cela lui a assez bien réussi. Après sa grande victoire d'Admagetobrige (1), et grâce à l'apathie des généraux romains, qui n'intervinrent pas, il a pu parler en maître à la Gaule. Mais, depuis mon arrivée dans ce pays, tout a changé. Ses ambitions contrarient nos desseins. Bien sûr, au début, il a fait preuve de jactance et refusé de céder, mais pour le moment il n'est plus certain du succès. Il va avoir devant lui des troupes, inférieures en nombre, mais bien entraînées et habiles à la guerre. S'il est prêt à quitter la Gaule, nous obtiendrons son départ sans combat. S'il cherche seulement à gagner du temps, nous le harcèlerons et l'obligerons à livrer une bataille décisive. Dans les deux cas, il est

(1) Près de Sélestat, en Alsace.

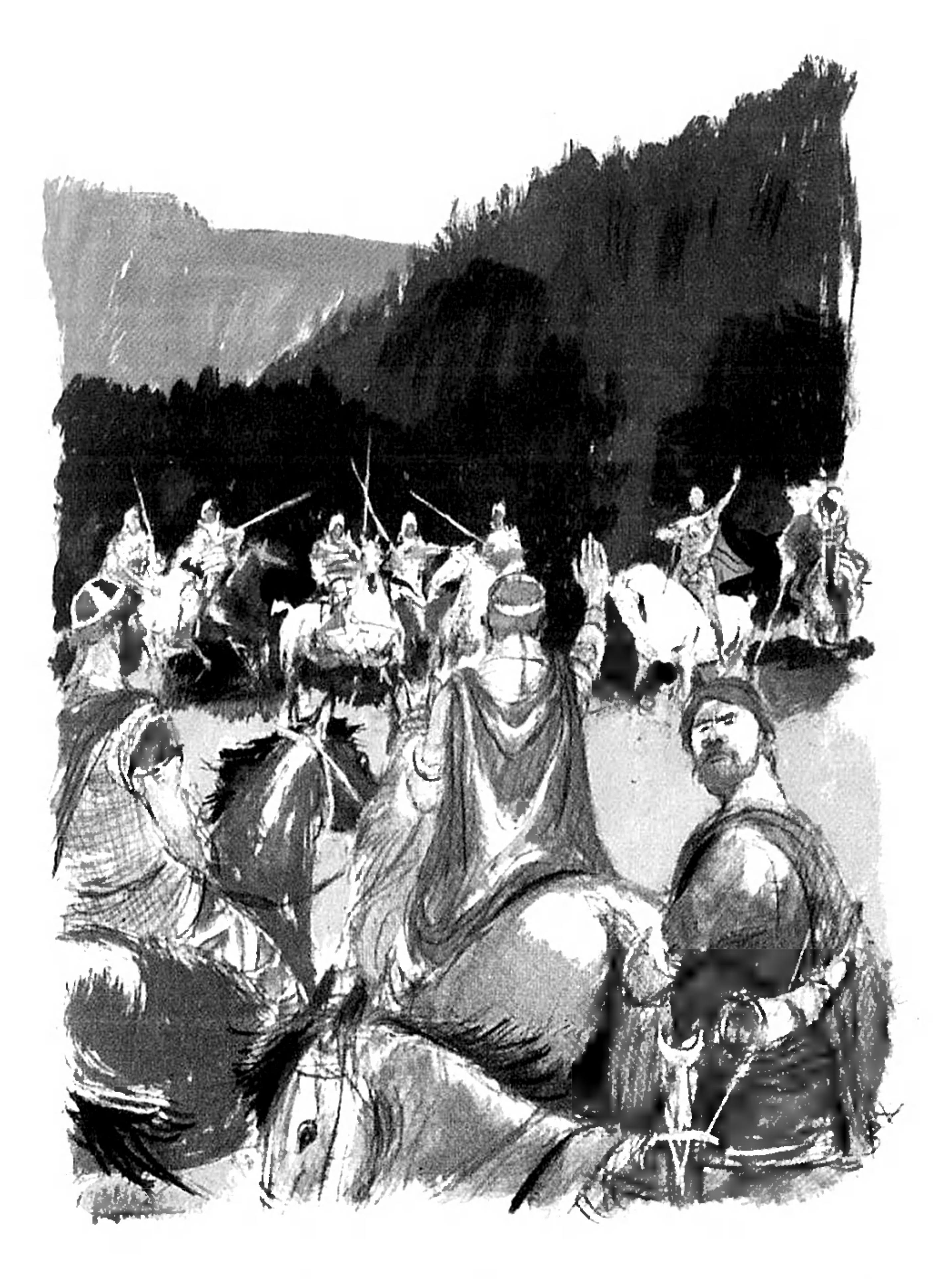
bon de savoir à l'avance quelles sont ses intentions.

Arioviste avait demandé que l'entrevue eût lieu dans une clairière, située à mi-chemin entre les deux armées. Les deux chefs n'amèneraient avec eux qu'une faible escorte de cavaliers, cela, précisait-il, afin d'éviter les incidents. Comme les légionnaires ne combattaient jamais qu'à pied, Ebron offrit à César de l'accompagner avec des Séquanes fidèles. César refusa, non par méfiance, mais par crainte d'indisposer Arioviste, en se faisant escorter de ses amis gaulois. Il demanda à Ebron de fournir des chevaux aux Romains de la X[e] légion. Pour une fois, les légionnaires montèrent à cheval : ils firent tout à leur aise des plaisanteries sur leur allure insolite et leur accession subite au rang de « chevaliers », c'est-à-dire, à Rome, presque au rang des nobles.

Au cours de l'entrevue, César rappela à Arioviste les bienfaits que le peuple romain lui avait toujours prodigués. Puis, changeant de ton, il exigea que la Gaule fût désormais libre jusqu'au Rhin. Arioviste, voyant qu'aucun accommodement n'était possible, répliqua que les Romains n'avaient aucun droit sur le pays.

— La Gaule, dit-il, appartient aux Germains, qui l'ont conquise et qui seuls sont dignes de posséder ce riche terroir. Puisqu'il n'est plus possible d'être ton allié sans être ton esclave, mieux vaut encore être ton ennemi. Rappelle-toi que mes soldats n'ont pas couché sous un toit depuis près de quinze ans et qu'ils n'ont jamais été vaincus.

Là-dessus, il fit signe aux cavaliers de son escorte, qui s'élancèrent sur César, mais celui-ci eut le temps



L'entrevue eut lieu dans une clairière. *Page 32.*



L'entrevue eut lieu dans une clairière. *Page 32.*

de rejoindre ses légionnaires et de s'enfuir avec eux. L'annonce de cette déloyauté germanique accrut le ressentiment des Romains et aviva leur désir de combattre.

Il fallut cependant attendre encore. César avait établi, comme de coutume, un camp retranché solide avec un parapet continu, hérissé d'une palissade et bordé d'un fossé. Arioviste, de son côté, avait placé des chariots à l'extérieur d'un vaste cercle et complété son système défensif par une enceinte de pieux. César n'avait pas de matériel de siège suffisant pour préparer l'assaut du bastion ennemi; il devait donc attendre l'occasion d'une bataille rangée, en rase campagne.

Pendant cinq jours, les Romains se disposèrent, en avant du camp, en ordre de combat. Les Germains ne sortirent pas : les femmes, chargées de la divination, n'avaient pas donné un oracle favorable. L'attente augmentait la nervosité des deux côtés.

— C'est un jeu, soupirait Ebron, le jeu du chat et de la souris, mais la souris ne veut pas sortir et le chat se morfond.

Les Germains, toutefois, ne restaient pas inactifs, car si leur infanterie n'entrait pas en action, leurs cavaliers opéraient des reconnaissances et interceptaient les convois de ravitaillement destinés à César. Ebron, à la tête des cavaliers gaulois, qui formaient les troupes auxiliaires, avait reçu l'ordre de protéger ces convois. Mais ce n'était pas facile. Les Germains étaient plus nombreux et ils avaient de farouches méthodes de combat. Chaque cavalier avait, attaché à sa personne, un fantassin, qui était son ami et son aide. Les deux hommes luttaient

toujours côte à côte. Pendant que l'un tâchait de pourfendre le cavalier ennemi, l'autre mutilait le cheval. Si une poursuite était engagée ou s'il fallait faire retraite, le soldat s'accrochait à la crinière ou parfois montait en croupe. Tout cela avec une agilité extraordinaire et une grande énergie. Rien d'étonnant si les Gaulois avaient souvent le dessous. Ebron lui-même avouait qu'ils soutenaient là une lutte inégale, à un contre quatre, et qu'ils avaient parfois beaucoup de peine à regagner le camp.

César réfléchit à cette situation. Puisque les Germains répugnaient à une mêlée décisive, il fallait avant tout assurer l'arrivée des vivres et pour cela tenir l'ennemi en haleine.

– Mon ami, dit-il à Ebron, je connais ta bravoure, mais je ne veux pas vous laisser assumer seuls plus longtemps cette tâche écrasante. Dès maintenant, je vais envoyer deux de mes six légions établir un second camp, bien plus près de l'ennemi, à moins de six cents pas. Tu les accompagneras avec tous les auxiliaires. Inutile de te dire que les Germains sont plus de seize mille. S'ils attaquent, il faut que vous teniez à tout prix.

– Nous tiendrons, César, et merci de ta confiance.

– Je ferai sortir mes troupes, comme pour le combat, et je ne pense pas qu'ils attaquent. Mais, soyez vigilants!

Les ordres du général furent exécutés point par point. Les deux légions s'installèrent non loin du camp ennemi et se placèrent sur trois lignes, les deux premières surveillant la situation et prêtes à la lutte, la troisième

assurant les travaux de terrassement. Quand tout fut fini, César put rentrer au camp avec quatre légions. Les Germains n'avaient pas bougé.

Peu après, ils attaquèrent le petit camp, mais Ebron, à la tête des cavaliers gaulois, fit merveille. La mêlée fut sanglante, mais brève. Les pertes avaient été lourdes des deux côtés, mais les Romains restaient sur leurs positions. Le ravitaillement put dès lors être assuré normalement...

Quand il apprit par des prisonniers que les Germains, las de cette temporisation, étaient désireux de combattre, César regroupa ses forces pour une attaque décisive. Il plaça les légions au centre et, aux ailes, les auxiliaires gaulois. En face de lui, les Germains s'étaient groupés par peuples : Suèves, Harudes, Marcomans, Triboques, Némètes. Arioviste, pour obliger ses troupes à combattre jusqu'à la mort, avait fait placer derrière les lignes les chariots et les voitures. Les Germains ne devaient pas reculer (1).

César chargea Ebron d'attaquer à l'aile droite. Les cavaliers gaulois foncèrent avec tant d'ardeur que les Germains furent surpris. César put faire avancer ses légions. Les deux armées étaient si proches l'une de l'autre que le premier rang ne lança pas le javelot, comme il en avait l'habitude. On combattit aussitôt, corps à corps, avec le glaive.

Les Germains soutinrent le choc et formèrent la

---

(1) Le combat eut lieu aux confins de l'Alsace et de la Comté, entre Belfort et Mulhouse.

phalange, un carré hérissé de piques et d'épées, les soldats se protégeant la tête avec leurs larges boucliers rectangulaires. Mais les Romains ne se laissèrent pas arrêter par ce mur d'acier. Des légionnaires, montant sur le rempart de boucliers, se mirent à frapper de haut en bas et de nombreux ennemis tombèrent, obligeant les survivants à serrer les rangs.

Au centre, les Romains progressaient régulièrement, mais à l'aile droite, les Germains s'étaient ressaisis et c'est alors qu'Ebron fut blessé. César, voyant le péril, envoya ses troupes de troisième ligne, qu'il gardait en réserve, au secours des Gaulois.

Dès lors, la partie était gagnée. La panique se mit dans les rangs des Germains, qui tentèrent de fuir, mais furent en grand nombre massacrés. Ceux qui réussirent à s'échapper coururent au Rhin, qui était à cinq mille pas de là. Arioviste, ayant abandonné sa famille, qui fut tuée, passa le fleuve sur une barque de pêcheur et pour toujours renonça à la Gaule.

Ebron, très vite guéri de sa blessure, revint à Vesontio et s'appliqua à maintenir chez les Séquanes cette alliance avec Rome, qu'il avait toujours considérée comme la garantie de la culture et de la paix.

Le Creux Fernel



OUI, Fernelius, tu fais vraiment preuve d'une faiblesse excessive à l'égard de ton fils. Ce garnement n'a pour toi aucun respect et il ne recule devant aucune insolence.

– Que veux-tu, mon ami? C'est là mon seul enfant et il est bien naturel que je le chérisse. Depuis la mort de sa mère, il a été livré à lui-même. Je sais qu'il est rude, impulsif, violent, mais je ne le crois pas méchant.

– Puisses-tu dire vrai! En tout cas, voilà un garçon qui devrait te causer bien du souci. Il refuse de travailler et ne songe qu'à ses plaisirs. Tu l'envoies en Grèce, en Italie et partout il préfère les tavernes aux écoles. Tu cherches à l'intéresser à tes domaines, il aime mieux courir à Vesontio avec une bande de mauvais garçons. On ne croirait jamais qu'il est le fils d'un homme digne et bon comme tu l'es.

– Ami, tu es sévère. Les plaisirs sont de son âge et la raison vient toujours avec le temps. Il faut beaucoup pardonner à la jeunesse. C'est une maladie dont on guérit si vite !

– Oui, tout cela est bien bon. Mais tu devrais être plus sèvère. Il y a huit jours, ton fils a volé l'argent d'un marchand syrien et tu as dû user de toute ton influence pour lui éviter la prison. Hier, il trouve devant lui une vieille femme dont les chèvres encombraient la route, il la roue de coups et la laisse pour morte. Un jour, si tu n'y prends garde, il te malmènera toi-même.

– Je ne le crois pas.

Les deux amis qui s'entretenaient ainsi dans l'atrium d'une riche maison étaient deux magistrats de Didattium, sur l'emplacement de l'actuelle ville de Dôle. On était alors vers la fin du IIIe siècle après J.-C. et la Franche-Comté faisait partie de la province romaine de Séquanie.

Fernelius, un homme déjà âgé, aux traits fins et distingués, le visage toujours éclairé d'un sourire bienveillant, avait écouté les conseils de son ami avec courtoisie, mais sans être convaincu. Il aimait son fils. Il pensait que l'éducation devait être fondée sur une affectueuse confiance et non sur une austère rigueur. Sa mansuétude était grande – trop grande – il allait l'apprendre à ses dépens.

★

– Père, je veux cent pièces d'argent.

– Mais je t'en ai déjà donné autant il y a deux jours. Crois-tu donc que ma fortune soit inépuisable?

– Ne discute pas. Il me faut cet argent.

– Pourrais-je savoir au moins à quel usage tu destines cette somme? Si tu as quelque honnête projet, je ferai tout mon possible.

– Que t'importe? J'ai perdu cette somme au jeu et je dois la rembourser aujourd'hui. Sinon, je ne pourrai plus jouer; or c'est pour moi une merveilleuse passion.

– Tu pourrais employer ton temps plus utilement et je crois...

– Ne me fais pas la leçon et donne-moi ce que je t'ai demandé. Tout de suite, tu m'entends!

– C'est une forte somme et au train où tu vas, je serai bientôt ruiné. Je ne cesse de payer tes dettes.

– Vends immédiatement tes esclaves et tes champs.

– Non. Je ne puis.

– Ah! tu refuses, vieil avare. Eh bien, je les vendrai moi-même et je te jure que tu n'y pourras rien.

★

Quelque temps après, la maison de Fernelius a changé d'aspect. On entend jour et nuit de la musique, des chants, des rires. Le fils a vendu le bétail, une partie des esclaves; il donne des fêtes splendides. Il offre à ses amis des banquets dignes de Lucullus, où les mets délicats sont présentés avec art dans des plats d'or.

Les voisins, toujours curieux, s'étonnent que Fernelius,

ce digne magistrat, tolère chez lui de tels désordres. L'un d'eux prend sur lui de questionner le fils :

– Que devient ton père? Il y a longtemps que nous ne l'avons vu.

– Il est parti en voyage.

– Sais-tu dans quel but?

– Oui; il tient à me donner pour épouse la fille d'un de ses amis. Il est allé traiter l'affaire.

– Alors tu n'as plus guère à être célibataire.

– Oui, et c'est pourquoi je profite de ma liberté. Il sera bien temps quand je serai marié de songer aux choses sérieuses.

Tout cela semblerait plausible, mais les esclaves parlent. Ils n'ont pas vu leur maître partir. Fernelius, d'ailleurs, est d'un naturel casanier et il est étonnant qu'il soit parti au loin. Comment a-t-il quitté Didattium? Tous ses chevaux sont à l'écurie. Pourquoi n'a-t-il rien dit à personne de son départ et de son retour?

Peu à peu, l'absence de Fernelius paraît s'expliquer assez mal. Cette disparition brusquée n'est sûrement pas le fait d'un homme posé et méthodique comme lui. Les mauvaises langues hasardent une autre hypothèse, mais elle semble si monstrueuse qu'on refuse d'y ajouter foi. Le mystère reste entier.



Un soir, des pêcheurs remarquèrent une masse noire qu'éclairaient dans le Doubs les rayons du soleil couchant. On la voyait tournoyer dans un gouffre près d'une arche

d'un pont. Intrigués, ils cherchèrent à la saisir avec une gaffe, comme ils le faisaient pour leurs nasses. Après quelques efforts, ils amenèrent sur la berge un ballot entouré de cordes.

Ils le défirent et eurent sous les yeux le cadavre d'un noyé. Aussitôt, l'un d'eux s'écria :

– Fernelius! C'est le corps de Fernelius!

On se hâta de prévenir le magistrat chargé de la justice, qui fit transporter le corps au prétoire. L'examen du cadavre permit de constater que la mort était due à un coup d'épée traversant la poitrine. Le fils de Fernelius fut appelé et interrogé. Il répondit comme il l'avait déjà fait :

– Mon père est en voyage; il reviendra sous peu.

On l'écouta, puis on lui montra le cadavre de son père. Il devint blême, murmura des mots sans suite, puis fondit en larmes. Il se reprit assez vite et inventa une autre histoire.

– Ah! mon pauvre père, je vous avais bien dit de ne pas traverser la forêt. Les brigands vous ont volé, assassiné et ils ont jeté votre cadavre dans le fleuve. Je ne me consolerai jamais.

– Comment est parti votre père? demanda le magistrat.

– Dans une voiture traînée par deux chevaux.

– Pouvez-vous m'expliquer pourquoi tous les chevaux de votre père sont encore dans l'écurie?

– Il venait d'en acheter deux nouveaux.

– A qui?

– Je l'ignore.

– Pourquoi votre père n'a-t-il pris aucun de ses esclaves avec lui?

Le fils de la victime ressemblait maintenant à une bête traquée, qui tente en vain d'échapper à ses poursuivants. Il était agité de tremblements nerveux, le visage pâle et défait, les yeux hagards. Mais il refusait d'avouer. Les soupçons qui pesaient sur lui étaient lourds et il fut arrêté.

L'enquête continua. Elle semblait piétiner lorsqu'un esclave, mis à la torture, fit d'intéressantes révélations :

– Je dirai tout, affirma-t-il en gémissant. Je n'osais pas parler de peur que mon jeune maître ne me fasse tuer. Je sais comment les choses se sont passées. Il y a une dizaine de jours, à la tombée de la nuit, le fils est venu demander de l'argent à son père. Il avait perdu au jeu. Le père a refusé et la conversation est devenue plus vive. Le fils était furieux, comme je ne l'avais jamais vu. A la fin, il a pris son père à la gorge et lui a passé son épée à travers le corps. Aussitôt, il a ficelé le cadavre dans un manteau, il a essuyé le sang et il est allé jeter cela dans le Doubs. J'ai tout vu, caché derrière une tenture. Mais je n'ai rien dit, car je tenais à mes os.

Le magistrat était maintenant édifié. Il fit venir le coupable, lui montra qu'il savait toutes les circonstances du meurtre et l'obligea à avouer. Puis il déclara gravement :

– Tu as commis un parricide, le plus odieux des crimes. Tu seras châtié comme tu le mérites et selon le droit.

Le fils eut beau implorer sa grâce et affirmer que son

acte avait dépassé ses intentions. Il fut cousu dans un sac avec un chat, un coq et un serpent puis jeté dans le gouffre du Doubs, où il avait jeté son père. Les eaux l'engloutirent à jamais.

★

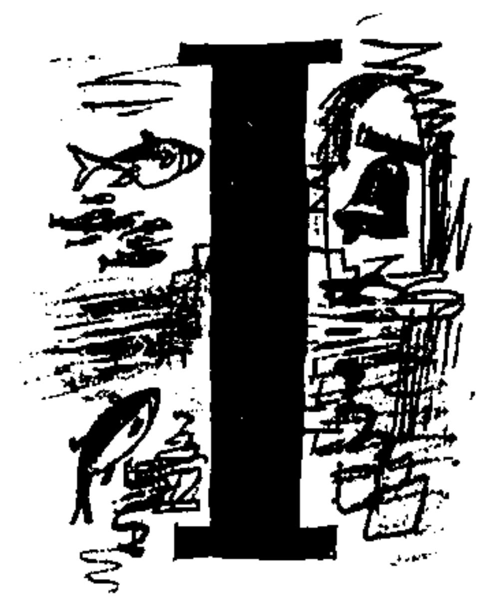
Il existe encore à Dôle des traces de l'ancien pont construit — dit-on — par les Romains, restauré par Frédéric Barberousse, puis par Charles Quint et qui fut en grande partie emporté par une crue en 1570. Il ne resta qu'une arche isolée et on choisit un autre emplacement pour construire un pont solide.

Au pied d'une arche du vieux pont se trouvait un gouffre très profond. Jusqu'à la Révolution, on y jetait les parricides, cousus dans un sac avec un chat et un serpent, après leur avoir coupé le poing droit.

Vous savez maintenant aussi bien que moi pourquoi ce gouffre sans fond s'appelle « le creux Fernel ».



Le Lac de Saint-Point



L était une fois, il y a de cela très longtemps, au bord du Doubs, en lisière d'une profonde forêt de sapins, une grande cité que l'on appelait Damvauthier. Je sais bien, les savants doutent de son existence et certains prétendent qu'au VIe siècle après J.-C. il ne pouvait exister une grande ville en pleine montagne, dans des lieux sauvages et à peine connus. Ils n'ont peut-être pas tort, mais la légende affirme que Damvauthier était à cette époque lointaine une ville puissante, célèbre par la beauté de son site et la prodigieuse richesse de ses habitants. Croyons-en la légende; elle a ses raisons que l'histoire ne connaît pas.

Il est vrai que Damvauthier n'était pas une cité ordinaire. Les habitants possédaient des champs où le blé poussait à plaisir, des vergers où les fruits étaient plus lourds et plus savoureux que partout ailleurs;

ils avaient en abondance bétail, gibier et poissons fins. Dans leurs somptueuses demeures brillaient l'or et l'argent, dans leurs jardins, les perles étaient aussi nombreuses que les gouttes de rosée, les rubis et les saphirs scintillaient au creux des fleurs. La nature s'était montrée là d'une folle prodigalité.

Heureux habitants de cette ville opulente! Ils vivaient dans une oisiveté dorée et passaient le meilleur de leur temps dans les festins et les fêtes. Ils aimaient à manger, mollement étendus sur de larges sofas et songeaient moins à se nourrir qu'à se gaver de mets raffinés ou étranges. Ils se paraient d'étoffes soyeuses et de bijoux étincelants. Ils étaient paresseux, gourmands, bouffis de vanité et d'orgueil. Le luxe était pour eux un besoin et le plaisir, souvent pimenté de débauche, une habitude. Damvauthier n'avait rien à envier à l'antique Babylone pour la mollesse et le désordre, l'avilissement des caractères et la corruption des mœurs.

Dans cette ville dissolue, les hommes et les femmes étaient devenus durs, violents, cruels. Ils maltraitaient leurs esclaves, ils se méfiaient des voyageurs, ils chassaient sans pitié ceux qui frappaient à leur porte, pèlerins, mendiants ou pauvres hères.

A plusieurs reprises, on avait vu sur la grand'place un vieillard à l'air mystérieux et aux yeux fixes. On le regardait avec une curiosité mêlée de mépris. Il ne s'en souciait pas, continuait sa marche au milieu des rires et des insultes, criant à tous ceux qu'il voyait : « Gens de Damvauthier, enfants égarés, changez de vie pendant qu'il en est temps encore. Renoncez à ce luxe qui pourrit

les âmes. Revenez à Dieu et il ne détournera pas ses regards de vous. Soyez simples, pieux et bons... sinon la colère du ciel s'abattra sur vous et vous retomberez au néant! »

Mais personne ne tenait compte de ses avertissements. On le chassait de la ville, mais il y revenait, inlassable, obstiné. Puis il n'y revint plus. Damvauthier, plus encore qu'auparavant, s'abandonna aux pires désordres.

★

C'était un jour d'hiver froid et triste. La neige tombait en bourrasque, et la campagne dormait sous un grand manteau blanc. Le ciel était gris, la bise âpre et piquante. Une femme franchit les portes de la cité et les chiens aboyèrent contre elle. Elle avait l'air d'une pauvresse, marchait en haillons et pieds nus, toute courbée dans la neige et le vent.

Dans ses bras, elle portait un tout jeune enfant, entouré d'une mauvaise toile défraîchie, qui ne pouvait suffire à le garantir du froid. Le petit grelottait, il pleurait et criait; il avait le visage bleui, cinglé par les flocons. La femme avait un air malheureux et crispé, mais elle poussa un soupir de soulagement, quand elle put s'abriter sous le porche d'une maison.

— Maintenant, se disait-elle, je vais trouver un abri. Ma route a été longue et dure, mon fils a gémi sous le vent glacial de l'hiver, mais ici nous pourrons prendre un peu de repos. Dieu soit loué! Nous ne sommes plus par les chemins couverts de neige.

Et elle frappa à la porte rehaussée de panneaux sculptés. Un serviteur vint ouvrir et regarda d'un air dédaigneux. La mère montra son enfant et dit d'une voix suppliante :

– Ayez pitié de mon enfant, à demi mort de froid et de faim. Donnez-nous un peu de pain et permettez-nous de nous réchauffer un moment à votre foyer. Dieu un jour vous le rendra.

Mais l'homme, irrité d'avoir été dérangé, répondit d'un ton sec :

– Mon maître est Paulius, le meilleur joueur de flûte de cette ville, et il n'aime pas les mendiants. Partez et n'espérez pas nous attendrir, partez ou il vous en cuira!

Il ferma la porte et la femme, désolée par ce mauvais accueil, alla frapper à la maison voisine. Elle montra à nouveau son enfant et renouvela son humble demande. Un homme aux traits lourds et vulgaires lui déclara brutalement :

– Mon maître est Sabinius, le premier magistrat de la cité, et il n'aime pas les mendiants. Il est en train de dîner et il a horreur des importuns. Passez votre chemin.

Elle dut continuer sa route, elle frappa, sans se lasser, à la porte des riches maisons bien chaudes, d'où lui parvenaient les odeurs des festins et l'écho des rires et des chants; partout, elle fut repoussée. Il ne restait plus qu'une belle demeure, sur la place, où elle ne se fût pas adressée. Elle résolut de tenter cette dernière chance. Une vieille femme, toute ridée, ouvrit non pas la porte, mais seulement la petite fenêtre découpée

dans celle-ci et que l'on appelle si bien un judas. Elle regarda l'enfant en pleurs sans la moindre émotion, écouta les supplications de la mère, puis elle dit d'une voix qui n'admettait pas de réplique :

— Mon maître est Aurélius, le prêtre, et il n'aime pas les mendiants. Il dit que leur pauvreté est une punition de leurs péchés. N'attendez rien de nous. Aidez-vous, le ciel vous aidera!

Et sur ces mots, elle referma le judas.

Ainsi, la malheureuse mère avait trouvé partout la même dureté de cœur et essuyé le même refus. On l'avait chassée sans pitié et la vue de son enfant affamé et transi n'avait pas touché ces êtres endurcis et cruels.

La nuit était proche, elle se glissait insensiblement avec son voile d'ombre et de froid, la nuit si dure pour les faibles.

— Tout est fini, pensait la femme. Le petit est à bout de forces et je suis moi-même trop abattue pour résister à cette nuit glaciale. Je suis fatiguée, affaiblie, mais plus encore désespérée par la cruauté du monde. Je suis prête à mourir, ensevelie dans un linceul de neige. Mais, je vous en supplie, mon Dieu, sauvez mon enfant, donnez-lui le droit de vivre et de vous aimer. Mon Dieu, sauvez-le!

Et elle éclata en sanglots.

Soudain, elle vit venir à elle un vieillard très bon et très doux, qui était un moine de Condat [1], celui que nous connaissons sous le nom de saint Point.

— Ma sœur, fit-il, pourquoi pleurez-vous?

---

[1] Ancien nom de la ville de Saint-Claude.

– Mon enfant a faim et froid. Je suis lasse et les gens de cette ville ont le cœur plus dur que la pierre.

– Vous êtes malheureuse, mais ne perdez pas courage. Je suis pauvre, très pauvre, mais je vous aiderai de mon mieux. Venez.

Le vieillard habitait dans la forêt une petite cabane faite de branchages. Il y fit entrer la femme et l'enfant et alluma un bon feu de brindilles, qui les réchauffa. Puis, il apporta un morceau de pain d'orge et un bol de caillé. L'enfant se mit à sourire et le vieillard le regarda avec attendrissement.

– Vous nous avez sauvés, dit la femme, comment pourrai-je jamais vous remercier?

– Ne songez pas à cela, ma sœur, et reposez-vous. Vous en avez grand besoin. Ici, vous serez bien.

★

Minuit. Damvauthier veille et les lumières font aux fenêtres mille petits points brillants. Le repas s'achève à peine et l'on apporte encore des boissons fortes. Les convives sont bruyants : ils crient, ils chantent, ils dansent. La fête quotidienne bat son plein : plaisir, gaîté, insouciance...

Tout à coup, le tonnerre gronde plus long et plus violent qu'aux jours des pires orages. Le fracas résonne sinistrement dans la nuit. La terre tremble, comme si les rochers étaient prêts à s'écrouler, les sapins s'abattent avec un craquement sec. Les chevaux piaffent et hennissent, cherchant à rompre leurs longes, les chiens, la gueule dressée vers le ciel, hurlent à la mort.

Les convives restent immobiles et silencieux. Ils écoutent et la peur se lit sur quelques visages. Le tonnerre s'est tu, il n'y a plus qu'un bruissement sourd et continu, celui de l'eau qui coule et tombe en fraîches cascades. Puis, les cloches : on sonne le tocsin. Que se passe-t-il?

Les habitants de Damvauthier s'arrachent à la table ou au bal. Ils sortent. L'eau dans les rues monte, monte encore. Le courant est si fort qu'il emporte les imprudents. L'eau pénètre maintenant dans les maisons par les portes et les fenêtres. Les habitants épouvantés montent aux étages supérieurs, puis sur le toit. Dans cette dernière occasion, les passions se déchaînent, on se bouscule, on s'écrase, on se bat. Les plus faibles surnagent un moment, puis s'enfoncent en poussant un cri.

Les survivants établis sur les toits, voient l'eau qui continue de couler, toujours plus rapide, à un niveau toujours plus haut. Quelques-uns glissent et tombent dans le courant. Ceux qui jusque-là avaient gardé leur sang-froid le perdent peu à peu. Paulius, le joueur de flûte, pousse des cris de détresse. Sabinius, le magistrat, tremble de peur. Aurélius, le prêtre, songe à sa conduite indigne et reconnaît la main de Dieu.

L'eau atteint le niveau des toits. Les derniers rescapés disparaissent. Puis, c'est le grand silence. Les clochers émergent un moment, puis leurs croix... Tout est fini. Damvauthier, comme la ville d'Ys, s'est engloutie sous les eaux.



Le lendemain, la femme, réveillée par les cris joyeux de l'enfant, regarde autour d'elle et se souvient. Elle

sort de sa cabane et à travers les arbres observe la vallée. A la place de Damvauthier, cité du plaisir et de la dureté, elle voit un grand lac, sur lequel court une brume légère. Elle ne comprend pas.

Le vieillard, un bâton de pèlerin à la main, s'approche :

Ma sœur, dit-il doucement, les gens de cette ville n'ont pas écouté les avertissements de Dieu et ils ont été punis par un terrible châtiment. Dieu, si plein de miséricorde, leur aurait peut-être pardonné, s'ils n'avaient montré hier à ton égard tant de cruauté. Ils ont refusé eux-mêmes leur dernière planche de salut. Malheur à qui ne porte pas secours à l'indigent! Malheur à qui reste insensible aux larmes d'un enfant!

Puis il disparaît, pendant que le soleil se mire sur les eaux du lac, dont on entend près des joncs le léger clapotis...

La femme, dès lors, vécut avec son enfant au bord de ce lac, auquel elle donna le nom de saint Point, son protecteur. La cabane de l'ermite devint quelques années plus tard une petite chapelle et des villages nouveaux s'établirent autour d'elle. L'un d'eux, celui de Malbuisson, réputé pour son cadre agréable, devait prendre à l'époque moderne une importance croissante.

Quant au lac, il fut longtemps considéré comme un lieu de mystère. Des pêcheurs racontaient que leurs filets s'étaient accrochés aux croix des clochers de la ville engloutie; d'autres affirmaient avoir vu, le soir, des ombres étranges et de blancs fantômes errer sur les eaux.

Et surtout, dans la nuit qui suivait la Toussaint, on pouvait entendre nettement, montant du fond du lac pour rappeler aux hommes le châtiment du ciel, le glas sonné par les cloches de la cité maudite...

Le Pont du Diable



A source du Lison est une des principales curiosités du Jura. La rivière, qui a rassemblé dans son cours souterrain les eaux d'infiltration, jaillit toute formée du rocher. C'est un merveilleux spectacle : de vastes grottes taillées dans la pierre, des cascades frangées d'écume, des truites au reflet d'argent. Par un gouffre, le creux Billard, le Lison aspire les eaux du plateau et notamment celles d'un ruisseau dont la vallée, en gorge profonde, sépare les villages de Sainte-Anne et du Crouzet Migette. On raconte dans cette région une bien vieille histoire.

Il y a très longtemps — au XIIe siècle sans doute — après une grande période d'insécurité, les relations devinrent plus actives entre la montagne et le bas pays. Les habitants des plateaux échangèrent leur blé et leur bétail contre le vin d'Arbois et le sel de Salins. Mais

les routes n'étaient pas faciles dans cette région accidentée.

Les gens de Sainte-Anne auraient bien voulu jeter un pont par-dessus la vallée étroite et profonde, qui les coupait de la route de Levier. Mais les entrepreneurs, à qui ils soumettaient leur projet, reculaient devant les difficultés de la tâche. Ils s'écriaient, effrayés :

— Comment pourrions-nous construire un pont à cinquante toises au-dessus du sol? Il y a de quoi se rompre le cou!

On essaya de jeter au-dessus de l'abîme une passerelle en bois, mais elle ne tarda pas à s'écrouler. La situation semblait sans issue, lorsqu'un jour un homme audacieux osa se charger des travaux.



C'était un maçon de Salins, nommé Babey, qui venait de participer à l'agrandissement de l'église Saint-Anatoile. Il était petit, rougeaud, toujours en mouvement. Avec cela, bavard comme une pie, bon ouvrier mais volontiers hâbleur, aimant la difficulté et fier d'en triompher.

Le curé de Sainte-Anne, qui gérait les intérêts de la paroisse, offrit à Babey la somme considérable de deux cents livres, à la condition expresse que le pont fût fini dans les trois mois, c'est-à-dire avant la grande période des charrois. Le marché fut conclu et Babey mit ses ouvriers au travail.

Deux assises solides de maçonnerie, prises dans le roc, s'élevèrent sur chaque flanc de la vallée. Puis on

entama la voûte étroite qui devait couronner l'édifice. Les deux bords étaient prêts de se rejoindre et il n'y avait pas six semaines que le travail avait débuté. Babey se frottait les mains :

— Allez, les amis, disait-il. Encore un effort et nous en aurons fini.

Mais, pendant la nuit, Babey fut réveillé par un fracas épouvantable. Ce n'était pas le tonnerre, car la nuit était belle et le ciel étoilé. Que s'était-il passé? De bon matin, Babey se rendit au pont. Il s'était écroulé complètement et les pierres étaient tombées au fond de la gorge. Tout était à refaire.

— J'y arriverai, foi de Babey.

Et avec une volonté tenace, le maçon remet ses ouvriers au travail. De plus, pour rattraper le temps perdu, il en double le nombre. Le travail commence avant l'aube et se poursuit après le coucher du soleil, jusque tard dans la nuit. On pose les pierres à la clarté des feux. Très vite les piles sont reconstruites et on ébauche la voûte. Babey se frotte les mains :

— Allez, les amis. Encore un effort et nous en aurons fini.

Mais, au milieu d'une autre nuit, Babey entend le même fracas. Il sait ce qu'il signifie, mais il refuse d'y croire. Il se lève, court en hâte au pont. Les pierres sont au fond du ruisseau. Il faut recommencer.

Un autre se serait découragé, mais Babey a donné sa parole de terminer dans le délai fixé. Il y va de son honneur. Peut-être a-t-il commis quelque erreur dans la conception de la voûte, des piliers ou des arceaux.

Il vérifie ses plans, veille au choix des matériaux, chasse les ouvriers qu'il juge paresseux ou qu'il suppose malveillants.

– J'y arriverai, foi de Babey.

La construction reprend, de jour et de nuit. Babey contrôle tout. Il ne s'accorde que quelques heures de sommeil qu'il prend sur le chantier même. Il vérifie tout avec tant de soin que la maçonnerie semble ne faire qu'un avec le roc. Quand la nuit vient, des hommes sûrs montent la garde.

Inutiles efforts. Le pont s'écroule une troisième fois. Babey échappe de justesse à une chute fantastique. Les ouvriers s'enfuient, épouvantés.

★

Babey songe au malheur qui l'accable et dont la constance est peu ordinaire. C'est la veille du jour fixé pour la fin des travaux et il ne peut plus être question de se remettre à la tâche. Malgré sa volonté tenace, Babey est désespéré. C'est pour lui la ruine, car le paiement des deux cents livres reste subordonné au respect des engagements. C'est aussi la honte, le déshonneur, les railleries méprisantes. Dans son orgueil, Babey en souffre à l'avance. Il se demande s'il n'aurait pas été préférable pour lui de se fracasser la tête, en bas dans le lit du ruisseau, sur les rochers.

– Je ferais bien n'importe quoi pour réussir, dit-il tout haut. Je donnerais mon âme au diable, s'il venait.

Satan ne se fait pas prier. Il apparaît. C'est bien lui

avec sa face anguleuse, ses oreilles velues, sa barbiche en pointe, ses longs doigts crochus. Il est vêtu comme un riche seigneur : pourpoint brodé, chausses violettes, toque de velours ornée d'une plume, au côté une large épée. Il sourit :

— Ne te désole pas. Je suis Satan et je peux te tirer d'embarras.

Babey ne dit mot. Il lui semble rêver. Satan reprend :

— Tu as apporté tous tes soins à la construction de ce pont et pourtant il s'est effondré trois fois. Rassure-toi, ce n'est pas de ta faute. C'est moi qui ai tout fait.

— Oh! je comprends.

— Oui. Tu ne peux savoir comme c'est amusant de détruire en un instant le patient effort de ces fourmis qu'on appelle les hommes. Pan! Crac! Boum! et voilà les pierres au fond du torrent. C'est drôle, n'est-ce pas?

— Je croyais t'avoir entendu dire que tu pouvais m'aider. Jusqu'à présent, ce n'est pas précisément ce que tu as fait.

— Jusqu'à présent, oui. Maintenant que tu as compris que, sans mon aide, tu n'arriverais à rien, maintenant je suis à toi. Je suis à toi, c'est une façon de parler. Je peux te donner mon appui, si tu consens à le payer à son prix.

Babey est surpris, mais il n'hésite pas longtemps. Son orgueil le pousse à accepter; il demande seulement des précisions.

— Peux-tu relever ce pont?

— Oui.

— Peux-tu le faire pour demain?

— Oui.

— Le pont s'écroulera-t-il encore après?

— Non.

Évidemment, Satan est un auxiliaire précieux. Encore faut-il savoir le salaire qu'il exige.

— Que veux-tu en échange? Mon âme?

— Ton âme, non, tu me l'as offerte et il y a de fortes chances pour qu'elle soit à moi un jour ou l'autre. Non, pour un travail aussi important, je veux autre chose.

— Quoi donc?

— L'âme de la première personne qui traversera le pont.

— C'est impossible. Je ne puis te donner l'âme de mon prochain, contente-toi de la mienne.

— Non. Accepte mes conditions, sinon pas de pont.

Satan commence à être irrité. Il n'aime pas qu'on marchande avec lui. Mais il est patient, il sait trouver les arguments qui font céder toute résistance :

— Allons. N'aie pas tant de scrupules. Je ne pensais pas qu'un homme intelligent comme toi, le meilleur maçon de la chrétienté à mon avis, ferait tant de manières. Veux-tu vivre déshonoré, bafoué, méprisé? Veux-tu que chaque raillerie te laisse une douleur cuisante comme un soufflet? Je t'offre l'aisance et l'estime du monde. Et en échange, moi, pauvre diable, je ne te demande qu'une âme, une toute petite âme de rien du tout, même pas la tienne. On ne sait pas qui passera le premier sur ce pont. Ce sera peut-être un marchand étranger, un soudard sans foi ni loi, un gueux. Et c'est de ces gens-là que tu as souci? Voyons, réfléchis bien!

Babey fait signe qu'il accepte. Satan lui présente une plume et un parchemin :

— Signe ce pacte de ton sang.

Avec son couteau, Babey se fait une entaille au poignet et il signe. Satan le regarde faire avec un étrange sourire.

— Maintenant, dit le diable, je tiendrai mes engagements mais je veux que tu en fasses autant. Je commence à vous connaître, vous les hommes. Vous êtes plus malins que le Malin lui-même et il vous arrive de chercher à me tromper. Cette fois-ci, je ne me laisserai pas prendre.

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire, fit Babey.

— Écoute-moi bien, reprit Satan. Il y a quelques centaines d'années, j'avais accepté de rendre service à un maçon, dont le pont s'écroulait sans cesse. Je ne me rappelle plus où, dans le Berry, en Anjou ou peut-être bien dans le Jura. Bref, j'avais exigé l'âme du premier individu passant sur le pont. Je me voyais déjà avec une belle âme de plus dans ma collection. Ah bien oui! J'avais compté sans la subtilité des hommes. L'un d'eux fit remarquer que j'avais mis dans le contrat le mot : individu et que celui-ci ne signifiait pas forcément : être humain. Un animal pouvait faire l'affaire. Les voilà donc qui prennent un rat, qui le lâchent sur le pont en criant tout ce qu'ils pouvaient pour l'obliger à fuir. J'étais de l'autre côté à l'affût, quand j'ai vu courir vers moi un rat tout pelé et borgne par surcroît. Que voulais-tu que je fisse de l'âme d'un rat? Alors, c'est bien entendu, j'ai mis dans notre pacte le mot : personne. On ne m'y prendra pas deux fois.

– Soit, dit Babey qui avait eu grand peine à ne pas rire, mais je voudrais bien mon pont.

Aussitôt, à un geste du diable, les pierres remontèrent de la vallée et se posèrent, chacune à sa place. Le pont était terminé au jour dit.

★

Babey était revenu à Sainte-Anne. D'abord, il s'était senti heureux, soulagé d'un grand poids. Il fredonnait, tout en marchant à grands pas, un vieil air du pays :

« Vite, vite, qu'on selle
Mon joli cheval blanc. »

Puis, il se prit à songer qu'il venait de livrer une âme au diable, donc de se damner à jamais. Par vanité et par orgueil, il venait de se perdre et de perdre un inconnu avec lui. Aucun moyen d'échapper à Satan : le pacte était signé en bonne et due forme. Le pont était fini, mais à quel prix !

Babey sentit son corps parcouru d'un grand frisson. Il avait la tête lourde, la gorge sèche, les mains tremblantes. Il se mit au lit et son sommeil fut coupé de cauchemars. Des pensées effrayantes l'oppressaient. Il se voyait en train de bâtir le palais du diable et de tailler des pierres avec du feu. Il montait, il montait jusqu'au faîte. Puis tout s'écroulait et il tombait dans les flammes. Sa chair grésillait, ses membres se tordaient, il appelait à l'aide en suffoquant. Mais il entendait le rire de Satan,

un rire profond, guttural, explosif, qui résonnait dans sa tête en feu.

Alors Babey se réveilla, la sueur au front, la peau moite. Il crut distinguer dans le noir des êtres redoutables. Il cria trois fois : « Au secours » d'une voix rauque. Puis il retomba, terrassé par la fièvre.

Les voisins, accourus à ses cris, eurent tôt fait de constater la gravité de son état et envoyèrent chercher le curé, pour lui faire donner les derniers sacrements. Le curé était au Crouzet. Un jeune garçon partit à la hâte, mais, comme il croyait encore le pont effondré, il prit un raidillon qui descendait au fond de la gorge et remontait de l'autre côté. Sa route s'en trouva allongée, et de beaucoup, mais il eut la chance d'échapper à Satan.

Le curé, prévenu, se mit en marche aussitôt. Le jour se levait, le temps était doux, l'herbe humide de rosée. Le prêtre, un vieil homme plein de bonté, marchait d'un bon pas. Il n'avait qu'un souci :

— Pourvu que j'arrive à temps, disait-il.

Et il se hâtait, portant devant lui le ciboire d'or où sont renfermées les hosties consacrées.

En arrivant près du pont, il fut tout étonné de trouver celui-ci terminé. Il pensa :

— Quel farceur, ce Babey! Il a été crier partout que le pont s'était écroulé et il avait donné le mot à ses ouvriers pour qu'ils disent de même. Et, au jour fixé, tout est prêt. Oui, Babey est un bon ouvrier et il ne faut pas lui en vouloir s'il aime à plaisanter et à raconter des sornettes.

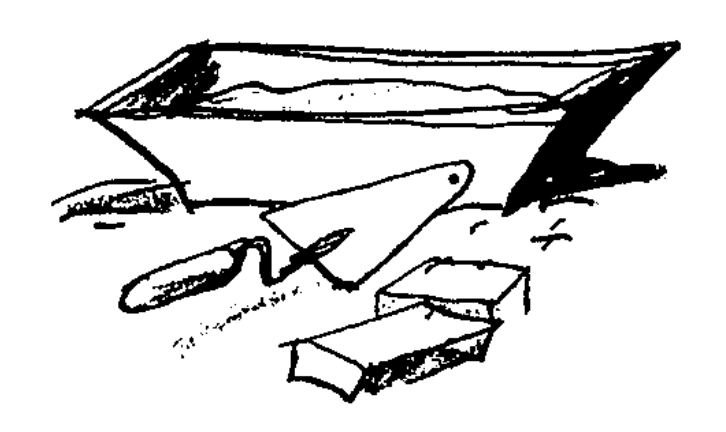
Là-dessus, le curé s'engagea sur le pont. Stupéfaction! Satan, d'un pas tranquille, venait à sa rencontre.

– Vade retro, Satanas [1], cria le curé en reconnaissant le démon.

– Je n'aime pas ces hommes noirs, murmura Satan.

Le diable allait bondir, quand le ministre de Dieu, avec une grande présence d'esprit, tint à bout de bras le ciboire, sur lequel brillait une croix d'or. Satan étonné, ébloui, affolé, enjamba le parapet et se jeta dans le vide en poussant un grand cri. Il disparut dans un gouffre qui était une porte de l'enfer et on ne le revit jamais plus.

Mais le pont, en souvenir de cette aventure, prit et garde encore le nom de : « Pont du Diable ».



[1] Retire-toi, Satan!

Berthe de Joux



OUI, mes enfants, quand les trouvères et les ménestrels allaient en Comté de château en château, ils aimaient à chanter les malheurs de Berthe de Joux, dame du pays aux longs hivers. C'était pour eux un sûr moyen de tenir en haleine leur auditoire, de piquer sa curiosité, d'éveiller son émotion et par là aussi d'encourager sa générosité.

– Comment faisaient les trouvères, grand-père?

– Ils récitaient ou ils chantaient, en s'accompagnant de la mandore et du luth. Dans la grand'salle des armes, aux murs couverts d'étendards et de trophées de chasse, cornes et hures, près de la haute cheminée, le seigneur et sa dame prenaient place, entourés de leurs pairs et de leurs vassaux. Ils savaient qu'un plaisir de qualité allait égayer leur vie trop souvent monotone. Ils écoutaient avec une joie mêlée d'angoisse une passionnante histoire.

– Oh, grand-père, contez-nous ce qu'ils disaient.

– Hélas! Nous avons perdu les trouvères et les ménestrels, leurs poèmes inspirés, leurs chants aux modulations étranges. Nous n'avons plus cet art subtil de conter qu'ils possédaient à l'extrême. Mais il nous reste la légende. La voici.

★

Vous connaissez bien Pontarlier, cette ville du Haut-Doubs, proche de la Suisse, groupée autour de l'église Saint-Pierre. Au sud de la ville, sur un éperon rocheux, se dresse le fort de Joux. Là, vers la fin du XIIe siècle, il y avait un puissant château. On le voyait de loin avec son donjon trapu, ses tours d'angle, ses créneaux, où veillaient les archers. L'ensemble du bâtiment prenait appui sur le roc. Le château, solide, imprenable, gardait le col de la Cluse, donc la route vers le pays vaudois. Ses terres s'étendaient au loin, très loin, de part et d'autre des monts.

La maison de Joux était la plus ancienne des baronnies du Haut-Doubs. Plusieurs de ses membres s'étaient signalés pour leur bravoure et leur esprit chevaleresque. A l'époque qui nous intéresse, le sire de Joux s'appelait Amaury. C'était un homme jeune, vigoureux, endurant : haute taille, larges épaules, muscles durs. Il était beau, d'une beauté qui tenait moins à la régularité des traits qu'à l'élégance et à la distinction qu'ils révélaient. Avec cela brave, pieux, ardent; c'était un type de chevalier accompli.

Amaury était connu et estimé. Il brillait dans les tournois, où sa lance culbutait plus d'un adversaire. Il se montrait joyeux dans les fêtes, plein d'entrain et d'esprit. Il excellait à la chasse et savait mieux que personne dresser et conduire une meute. Il aimait les plaisirs violents, mais il était foncièrement bon : il protégeait les faibles, secourait les malheureux et offrait une large hospitalité à tous les voyageurs : chevaliers, pèlerins ou mendiants.

Quand il avait songé à prendre femme, les plus beaux partis s'étaient offerts à lui. On dit même qu'une nièce de l'Empereur l'aurait épousé volontiers. Il préféra suivre ses sentiments et il choisit une jeune fille de dix-sept ans, nommée Berthe, vive, jolie, gracieuse comme l'aurore.

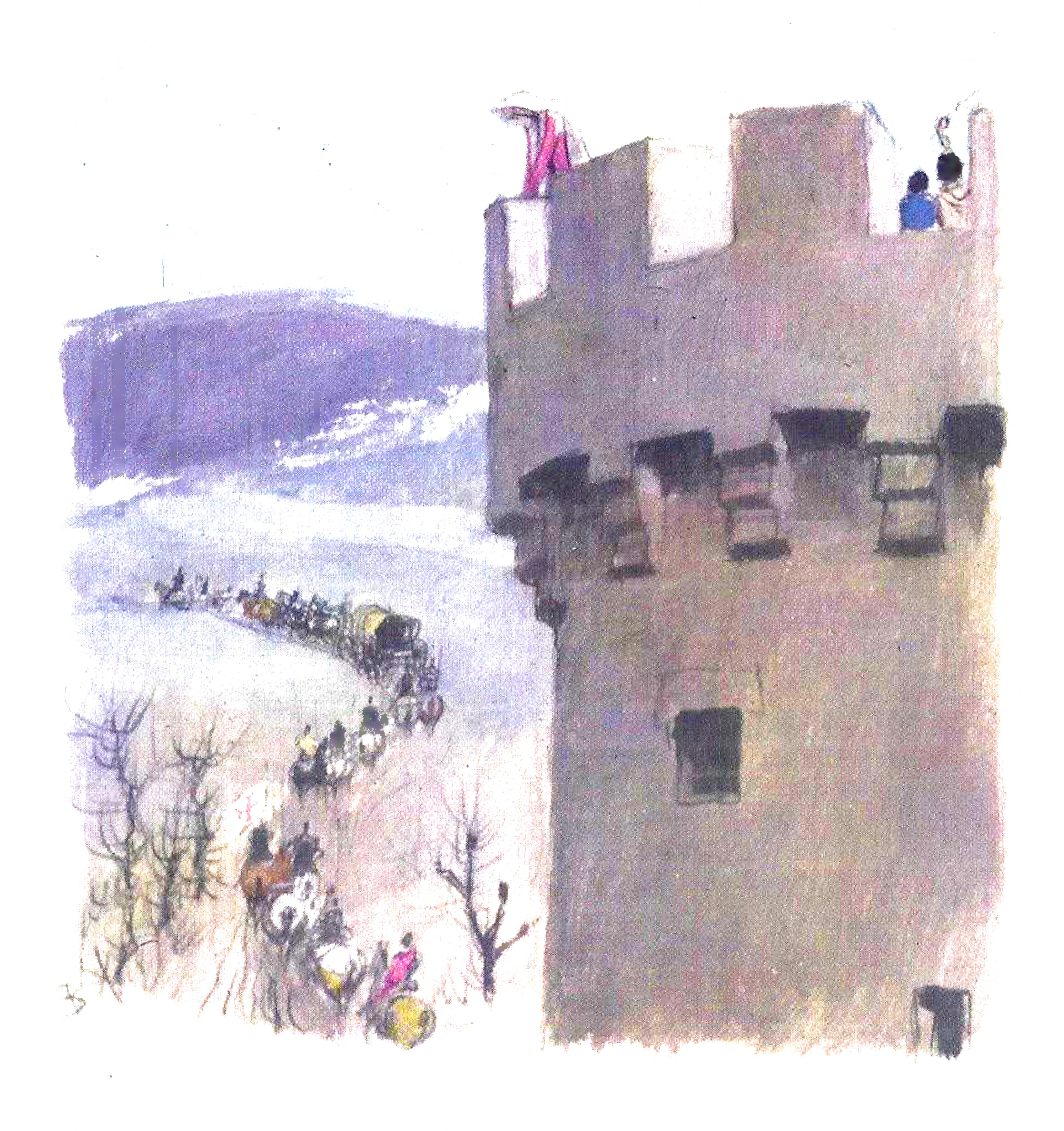
Il vivait près d'elle, très heureux, et cela semblait devoir durer toujours. Mais, en 1189, l'Empereur Frédéric Barberousse demanda à l'aristocratie comtoise de l'accompagner à la Croisade. L'Empereur avait séjourné en Comté à plusieurs reprises et notamment à Dôle. Il était connu et, malgré sa longue querelle avec le Pape, très aimé des Comtois. Son appel ne pouvait rester sans écho. Il fallait chasser des lieux saints les Infidèles et gagner, en combattant pour Dieu, la gloire et le salut. Thierry de Montfaucon partit le premier, Amaury de Joux aussitôt suivit son exemple.

Berthe pleura beaucoup dès qu'elle apprit la décision de son époux. Elle tenait furieusement à leur bonheur.

– Qu'avez-vous besoin, beau sire, de partir guerroyer



Berthe regarda partir les croisés. Page 65.



Berthe regarda partir les croisés. *Page 65.*

si loin? Faut-il, pour gagner le ciel, quitter sa femme, ses enfants, son pays?

— Madame, il faut quitter tout cela. Je vous aime de tout mon cœur, mais je me dois à mon Empereur et plus encore à mon Dieu.

— Ne pourriez-vous au moins retarder votre départ?

— Impossible. On me traiterait de couard, bon tout juste à filer la quenouille. Je pars sur l'heure.

— Vous n'avez donc aucune pitié de moi? Sans vous, je vais me languir d'ennui, je serai folle d'angoisse, sans savoir ce qu'il advient de vous en ces lointains pays. Amaury, je suis au désespoir.

— Ne désespérez point, ma mie. Si Dieu le veut je reviendrai, en mes terres, couvert de gloire. J'aurai maintenu le nom de Joux et nous aurai gagné le ciel en son éternité.

Amaury, malgré ses efforts, ne put consoler son épouse. Il s'arracha à ses bras et la laissa en larmes. Berthe, montée en haut du donjon, regarda partir les croisés. Elle s'évanouit quand ceux-ci disparurent au loin dans un nuage de poussière.



Berthe vécut dès lors triste, abattue, désemparée. Elle n'avait pas le goût de manger, de se parer, de se livrer à quelque occupation que ce soit. Elle restait des heures durant, en haut de la tour, prostrée à scruter l'horizon, dans l'attente d'un retour, qui ne venait jamais. Pour comble de malheur, elle perdit ses enfants,

ce qui accrut encore son isolement et sa peine. Plus de chasses joyeuses dans la forêt, plus de joutes ou de tournois dans le champ clos, plus de fêtes au château. Les jongleurs, les montreurs d'ours, les trouvères même durent passer leur chemin. Le château sommeillait, engourdi sous un deuil pesant.

La herse du pont-levis ne se levait plus que pour les chevaliers errants ou les pèlerins, qui disaient revenir de Terre Sainte. Berthe écoutait alors leurs récits avec une patience inlassable. Les uns parlaient du pays, des grèves battues par les flots, des déserts où l'on meurt de soif, des villes aux noms étranges, du grand mystère de l'Orient. Les autres évoquaient la figure de l'Empereur, disparu dans un torrent, comme emporté par les anges. Aucun n'avait entendu parler d'Amaury. Berthe restait sur ses inquiétudes.

Or, quatre ans après le départ du sire de Joux, un chevalier isolé se présenta à la porte du château. Il avait piètre allure, il était fourbu, grelottant de fièvre, déguenillé. Il revenait, disait-il, de la Croisade, où il avait été blessé. Il avait traversé l'Europe et il n'en pouvait plus. On le fit entrer aussitôt. Il prit un bain, mangea de bon appétit et s'endormit.

Le lendemain matin, Berthe fit venir le croisé, dans l'espoir d'obtenir enfin quelque nouvelle de son mari. Elle le regarda et pour la première fois depuis bien longtemps sourit. Elle avait reconnu Amé de Montfaucon, un de ses amis d'enfance, dont elle gardait le meilleur souvenir. Amé était jeune et beau, un peu frêle, encore presque un enfant. Ses cheveux blonds, sa figure

poupine, son rire argentin mettaient une note de gaîté dans le sombre château. Berthe fit un effort pour ne pas paraître trop triste. Elle s'enquit de la santé du jeune homme, puis elle posa la question qui lui tenait à cœur.

– Mon ami, je serais bien aise si vous me pouviez donner des nouvelles d'Amaury, car je n'en eus jamais et je me languis de lui.

– Madame, répondit gravement Amé, il y a fort longtemps que nous nous sommes perdus de vue. Nous avons longé ensemble le Danube puis gagné l'Asie et, ma foi, ce furent de beaux combats. Amaury montra sans compter sa bravoure et son audace. Un jour, il lutta seul contre dix infidèles et il les mit à mort avec sa bonne épée. Une autre fois, il gravit à cheval des pentes inaccessibles pour prendre à revers des hommes de Saladin qui tenaient un défilé du Taurus. L'Empereur, qui s'y connaissait en hommes, étonné par tant de prouesses, déclara en son conseil que « le sire de Joux était le plus féal et le plus valeureux baron qui fût en Cilicie ». Oui, Amaury a su faire honneur à son nom.

– Mais qu'est-il devenu? Je n'aime pas cette gloire pour laquelle il est parti, je crains sa témérité, sa folle ardeur...

– Madame, je vous le dis à regret, mais le bruit a fort couru de sa mort. Il était avec Barberousse au bord du Selef et depuis on ne l'a plus revu. En tout cas, il ne vint pas à Saint-Jean-d'Acre avec nous. S'il est mort, c'est les armes à la main et en brave.

– Si cela est, je le jure, je vivrai pour mes regrets,

comme morte déjà pour être près de lui. Mais je veux espérer son retour. Amé, parlez-moi de lui.

On en parla beaucoup les jours qui suivirent, puis on en parla moins. Amé s'était installé au château et Berthe appréciait sa présence. Elle l'accompagnait à sa chasse, elle s'asseyait à ses côtés pour écouter les trouvères, elle était, comme autrefois, parée comme une reine, enjouée, souriante, presque heureuse. Elle oubliait peu à peu Amaury, elle ne vivait plus avec les morts.

Amé, de son côté, voyait tout le parti qu'il pouvait tirer de la situation. Cadet de famille sans grand avenir, il songeait qu'un mariage avec Berthe lui livrerait une seigneurie. Certes, c'était là une félonie, si Amaury vivait encore. Mais Amaury vivait-il? Après tant d'années passées en Orient, c'était bien peu probable. D'ailleurs, il y avait là une chance à courir et une occasion à ne pas perdre. Le seul problème était de faire consentir Berthe. Il lui arrivait parfois encore de songer à son mari, avec le remords d'y songer si peu. Mais, le plus souvent, elle se persuadait qu'il était mort. Amé, d'ailleurs, lui disait perfidement :

— Ma mie, Amaury était le plus vaillant des hommes, mais il est mort et les regrets n'y peuvent rien changer. Je me souviens bien que des Croisés dignes de foi m'ont assuré de sa mort. Maintenant, la seigneurie de Joux souffrirait de ses voisins si un homme ne se trouvait point à vos côtés. Amaury, du haut du Ciel, ne peut point nous blâmer si, dans l'intérêt du fief, nous lions nos destinées.

Berthe se laissa prendre à ces arguments spécieux. Elle accepta d'épouser Amé, mais secrètement. Un moine, de passage au château, les déclara unis devant Dieu.

★

Le temps a passé. Un jour, le guetteur de l'échauguette signale qu'un cavalier s'approche du château. Il porte le heaume, la cotte de mailles, l'écu armorié et à la main une masse d'armes. Son destrier fait voler la poussière du chemin.

Les soldats regardent et reconnaissent les armes de Joux. L'homme met pied à terre, ôte son casque et crie d'une voix forte :

– Ouvrez. Je suis Amaury, sire de Joux, votre Maître, revenu heureusement de la Croisade où j'ai lutté pour le Christ.

Le pont-levis s'abaisse et Amaury rentre dans son château après cinq ans d'absence. Ses hommes s'agenouillent devant lui. Il a un mot aimable pour chacun. Il se sent heureux d'arriver enfin chez lui, son devoir accompli, sa tâche bien faite. Mais il n'est pas sans remarquer l'air gêné de ses soldats et de ses valets. Il a d'affreux pressentiments.

– Que se passe-t-il ici? Je veux tout savoir et suis assez fort pour tout apprendre. Mes enfants?

– Seigneur, ils sont morts, peu de temps après votre départ.

– Ma femme?... Voyons, vous ne répondez point.

– Seigneur, il nous est difficile de vous dire...

– Oui, je comprends. Elle est morte, elle aussi. Jamais je ne me consolerai, car je la chérissais.

– Non, Seigneur, elle vit, mais...

– Mais quoi? Parleras-tu ou je t'arrache la langue?

– Mais elle s'est remariée, croyant en votre mort. Elle n'est pas seule.

Amaury réalise soudain qu'il a été trahi. Il marche d'un air sombre vers ses appartements. Amé de Montfaucon est auprès de Berthe. Dès qu'il voit Amaury, il cherche à s'enfuir, mais le sire de Joux, ivre de colère, tire son épée et transperce l'intrus. Berthe regarde la scène, folle de terreur.

– Femme indigne! crie Amaury. Vous n'avez pas su garder la foi que vous m'aviez jurée. Vous serez châtiée et de telle façon qu'on en parlera aussi longtemps que le soleil se lèvera sur ces montagnes. Vous gémirez, vous crierez grâce, mais je resterai inflexible. Dès ce soir, vous sentirez ce qu'il en coûte de trahir!

Amaury aussitôt ne songe qu'à sa vengeance. Il fait murer l'épouse oublieuse dans un étroit cachot, où elle ne peut ni se tenir debout ni s'allonger. La lumière du jour ne lui arrive que par une fente étroite, par où elle voit au sommet de la montagne, située au-delà du Doubs, le corps d'Amé, suspendu à un arbre. Cadavre noirci balancé par le vent, déchiqueté par les corbeaux.

Berthe subit de cruelles tortures : elle a faim, elle a froid, elle sent ses membres engourdis, son corps tordu, ses reins brisés. On lui jette chaque jour un peu de pain noir pour prolonger son supplice. Elle ne peut regarder le jour par peur de voir le cadavre d'Amé sur la montagne

que les gens du pays appellent maintenant, du nom de Montfaucon, la Fauconnière.

Berthe est seule avec sa douleur et son remords. Parfois, quand elle est à bout de force, elle se laisse aller à supplier son seigneur, mais celui-ci refuse d'entendre. Elle mourra dans son cachot et son corps, affreusement déformé, sera enterré par une nuit sans lune. Amaury, de son côté, est satisfait d'avoir assouvi sa vengeance, mais il ne retrouvera jamais la joie de vivre.

Telle est la triste histoire d'amour et de mort que chantaient les trouvères, le soir, dans les châteaux, pendant que le vent gémissait dans les longs couloirs glacés. Un de nos poètes a su ranimer cette complainte d'autrefois :

«Même aujourd'hui dans la vallée,
Le soir, comme un écho lointain,
Tombe, et des rochers de la Cluse
Le dernier cri de la recluse :
Priez, vassaux, priez à deux genoux,
Priez Dieu pour Berthe de Joux.»

Le Mouton noir



DOUBS, près de Pontarlier, au milieu du XIIIe siècle, il n'y avait sans doute pas de petit garçon aussi malheureux que Jeannot. Orphelin dès l'âge de dix ans, il avait été recueilli dans une famille, où on le traitait fort mal. Son maître s'appelait Pierre Leborgne. C'était un homme rude taillé en force, brutal, redouté pour ses colères d'ivrogne. Sa femme, une grande maigre au cœur sec, ne valait guère mieux que lui. Elle était sournoise, méchante et surtout très avare, très « chienne », comme disaient les gens du pays.

Jeannot grandissait dans ce milieu hostile. Jamais on ne lui donnait la moindre marque de tendresse ou même de bienveillance. Ses maîtres l'avaient pris à charge dans l'idée d'avoir un domestique à bon compte. Il était nourri chichement et la femme aimait à dire : « Bougre de bouebe, t'o pre moudgi » ([1]).

([1]) Bougre de gosse, tu as assez mangé.

On lui avait aménagé une mauvaise paillasse au grenier et plus d'une fois il montait se coucher le ventre vide, les larmes aux yeux. Encore devait-il s'estimer heureux, quand on ne le battait pas, car à la moindre occasion les coups pleuvaient sur son échine.

A la belle saison, Jeannot conduisait le troupeau des Leborgne sur la montagne des Pareuses. Les bêtes montaient allégrement dans les prés piquetés de gentiane. Les bergers, s'appelant par de grands cris, avaient tôt fait de se rassembler à la lisière de la forêt. Là, ils jouaient, en jetant de temps en temps un coup d'œil sur leurs troupeaux. Parfois ils faisaient un grand feu, bien que cela fût défendu.

Jeannot se mêlait peu à leurs jeux. D'un naturel timide, il était devenu farouche, volontiers replié sur lui-même. Les autres enfants ne l'aimaient pas et se disaient :

– Jeannot se croit. Il se prend pour un Môssieu.

Aussi, prenant sa timidité pour du mépris, ils en faisaient leur souffre-douleur. Ils couraient après ses vaches pour les épouvanter et les dispersaient en tous sens :

– Allez, les gars, aux vaches, aux vaches.

Et l'un d'eux criait à Jeannot :

– Attends, si tu en perds une! Gare à Leborgne.

Jeannot devait le soir retrouver ses bêtes, parties souvent assez loin. Il rentrait très tard et il était battu.

Il se sentait bien seul contre toute la rigueur du monde.

★

Un jour Jeannot, qui avait alors quatorze ans, entendit dans la forêt un bruit inhabituel : des hennissements, des aboiements, des sons de trompe, des cris. Il hésita un instant, mais la curiosité fut plus forte que la peur. Abandonnant ses bêtes en bordure des bois, il se glissa de sapin en sapin.

Près d'une clairière, il eut sous les yeux un merveilleux spectacle. C'était l'équipage du sire Amaury de Joux, qui, au retour d'un long voyage, venait chasser dans ses forêts avec ses compagnons. L'après-midi était déjà avancée et il faisait une chaleur d'orage.

Il y avait là une douzaine de cavaliers avec une escorte imposante. Des écuyers portaient les armes : haches, épées, épieux, lances, arcs et flèches. Des valets tenaient en respect avec de longs fouets une meute aux crocs féroces, des bretons rouges tachés de blanc, des griffons aux longs poils, des épagneuls en robe noire. Les cavaliers s'étaient assis en cercle autour du gibier tué : des renards, des loups et les plus nobles bêtes : des chevreuils, forcés par les chiens, qui avaient tenu longtemps avant de s'écrouler, les jambes fléchies, la bave aux naseaux.

Fatigués mais satisfaits, les chasseurs parlaient haut, tout en mangeant du pâté, des gâteaux et en buvant du vin coupé de miel. Ils avaient gardé à côté d'eux leurs épées à la garde d'or sertie de pierreries. Jeannot ne pouvait imaginer tant de richesses.

– Quelle vie magnifique! se disait-il. Ces gens sont vraiment les plus heureux des hommes. Ils passent leur vie dans les plaisirs. Ils ignorent la faim, le froid, l'humiliation d'être pauvre. Ils ont des serviteurs prompts

à les satisfaire. Ah! Il y a quand même trop d'injustice ici-bas.

Tout à ses pensées, Jeannot s'était avancé imprudemment, comme fasciné par tant de bien-être et de luxe. Un valet aux cheveux roux se jeta sur lui, voulant le battre et le renvoyer à son troupeau. Un des seigneurs intervint :

— Viens ici, petit. Prends ces gâteaux, bois une rasade de vin et retourne à tes bêtes. A ta santé!

Jeannot ne se fit pas prier. Il mangea, il but, puis il partit à toutes jambes, sans songer à dire merci, tant il était stupéfait.

Dès ce moment, son existence lui parut insupportable. Il avait entrevu ce qu'est la richesse et le souvenir de cette scène de chasse seigneuriale devenait une véritable obsession. Il était prêt à fuir et à tenter l'aventure, qui lui donnerait la fortune.



Jeannot avait entendu parler un jour d'un sire de Maîche ([1]), qui avait obtenu des trésors en vendant son âme au diable et peu à peu il se fit à cette idée. Tout n'était-il pas préférable à la vie misérable qu'il menait? Il se décida à dire tout haut :

— Oh! pour devenir riche, je vendrais mon âme au diable.

A peine venait-il de dire ces mots que d'un buisson

([1]) Ce seigneur maudit fut transformé en cochon noir.

voisin sortit un grand homme sec, velu comme un ours, avec une face grimaçante et des pieds fourchus. Jeannot prit peur et voulut fuir. Mais Satan lui dit gentiment :

– Ne crains rien. Tu m'as appelé et je suis venu. Je suis à ta disposition. Que veux-tu?

– Je veux la fortune, dit Jeannot, un château, des trésors...

– Tu auras tout cela, interrompit le diable. Il te suffira de remplir quelques conditions que je t'indiquerai. Mais, entends-moi bien, je te donnerai la richesse pour vingt ans.

– Et en échange, demanda Jeannot, qu'exiges-tu?

– Au bout de ces vingt années tu deviendras un mouton noir et tu erreras nuit et jour à travers la montagne.

Jeannot se mit à réfléchir, pesant le pour et le contre.

– Voyons, se dit-il, je veux être riche et, sans le secours du diable, c'est chose impossible. Mais dans vingt ans je deviendrai un mouton noir et ce n'est guère plaisant. Oui, mais si je n'accepte pas, il me faudra rentrer chez Leborgne et encore endurer des coups. D'ailleurs, d'ici vingt ans, il y aura peut-être un moyen d'échapper au destin que me prépare Satan. Je ne serais pas le premier qui réussirait à tromper le diable. Et puis, après tout, tant pis...

Et d'un ton décidé, Jeannot déclara : J'accepte.

– Ote toutes tes hardes.

Jeannot obéit et se trouva nu. Le diable le frappa de sa baguette à la poitrine. Le jeune homme ressentit une impression de brûlure, une douleur aiguë mais brève.

Il était couvert maintenant d'un habit somptueux, comme un riche seigneur.

– A toi la fortune, dit gravement Satan. Prends cette escarcelle et quand elle sera vide, frappe-la trois fois de la main gauche en criant : De l'or! de l'or! de l'or! et aussitôt elle sera pleine. Voici un cheval, rapide comme le vent, qui te conduira dans ton château de Remonot. Bon voyage!

Au moment où Jeannot allait partir, Satan ajouta :

– Souviens-toi, dans vingt ans. Tu es marqué à la poitrine et tu m'appartiens. Au revoir, dans vingt ans...

Et le diable disparut dans la terre, laissant derrière lui une traînée bleue et une odeur de soufre.

– Maintenant je suis riche, se dit Jeannot.

Avant de gagner son château, il passa auprès des autres bergers stupéfaits de cette apparition. Il les raillait en leur jetant des pièces d'or.

– C'est ma revanche aujourd'hui. Allez dire à Doubs que le Jeannot de chez Leborgne est devenu un seigneur. Et tâchez de ne jamais vous trouver sur sa route...

Les bergers ramassèrent les pièces d'or, pendant que Jeannot s'enfuyait au galop. Ils montèrent tout en haut des Pareuses et virent les haillons laissés sur place. Au moment où ils les touchaient, ceux-ci furent réduits en cendres. Alors les bergers dévalèrent les pentes en criant :

– Sauve qui peut! Jeannot a vendu son âme au diable.

Quand ils furent arrivés au village, ils racontèrent ce qui s'était passé. Mais quand ils cherchèrent dans

leurs poches les pièces d'or, ils ne trouvèrent que des morceaux de charbon.

★

Vingt ans ont passé. Vingt années de plaisirs et de fêtes pour Jeannot. Grâce à l'escarcelle magique tous ses caprices ont été satisfaits. Il a des armes magnifiques de Tolède ou de Damas, des pierreries venues des Indes, des chiens dressés de Tartarie.

Au soir de l'échéance fatale, Jeannot donne à ses amis une fête grandiose. Le banquet touche à sa fin. Les joueurs de vielle, les ménestrels, les jongleurs quittent la grande salle. Jeannot, au haut bout de la table, garde un air sombre et pensif. Il sait proche l'heure du destin.

Un grand silence. Un cavalier vêtu de noir fait son entrée.

– Fuyez, dit-il aux convives, avant que ce château ne s'écroule.

Puis il regarde Jeannot. Il le saisit par la main. Et tout s'évanouit bientôt dans le fracas du tonnerre.

★

A quelque temps de là, des paysans d'Arçon étaient venus à Pontarlier pour la foire du jeudi. La nuit était tombée et ils rentraient par la route de Morteau. Ils s'étaient attardés quelque peu dans les cabarets et ils se donnaient le bras, en chantant un vieil air du pays :

A Morteau, i a-t-une vieille
Qui a passé quatre-vingts-ans...

Soudain ils voient dans le noir, à trente pas devant eux, deux yeux rouges qui flamboient et deux paires de longues cornes pointues. Puis ils distinguent un animal énorme, le mouton noir. Ils n'ont plus le cœur à chanter, ils s'arrêtent. Le mouton noir court sur eux. Ils s'enfuient à toutes jambes.

L'un d'eux trébuche sur un caillou et tombe. L'animal se précipite et lui lance de furieux coups de cornes. L'homme crie puis ses gémissements cessent. Au matin, on ne retrouve plus qu'un cadavre, affreusement mutilé.

La consternation est grande dans le pays. A Doubs tout le monde est sûr que le mouton noir, c'est Jeannot, le berger des Pareuses, qui disparut un jour sur un cheval de gentilhomme.

★

Plusieurs siècles plus tard un capitaine du roi demandait à un vieux paysan de Doubs :

– Mais enfin, grand-père, qu'est-ce que ce mouton noir dont parlent les gens du village?

– C'est un monstre effrayant, capitaine. Il paraît qu'autrefois un nommé Jeannot a vendu son âme au diable. Il paie sa dette à Satan. Malheur à ceux qu'il rencontre sur sa route. C'est cela qui vous explique que les troupeaux ne montent plus aux Pareuses.

– Ce mouton noir a-t-il fait des victimes récemment?

– Oui, un marchand de chevaux du pays bas qui revenait des cantons suisses. On a retrouvé son corps tout sanglant.

– Eh bien! Je tenterai de le tuer, ce mouton damné.

Et le capitaine, un brave à la face toute couturée, se réjouissait d'avance à l'idée de ce combat peu ordinaire.

— Allons, ne plaisantez pas, dit le vieux. On n'aime point cela chez nous.

— Mais je ne plaisante pas. J'irai seul cette nuit et dussé-je y laisser mes os, je tuerai cette bête furieuse.

— Alors, que Dieu vous aide!

Le capitaine se rendit aussitôt à l'église consacrée à saint Pie. Il pria pour obtenir l'appui du Ciel. La nuit venue, il prit son épée, monta à cheval et gravit les Pareuses à la clarté de la lune. On pensait bien au village qu'on ne le reverrait plus.

Il revint pourtant au matin épuisé, couvert de sang mais fier de sa victoire. Tous l'entouraient et écoutaient son récit avec une béate admiration :

— A vingt pas de la forêt je vois deux yeux de feu et au-dessus quatre cornes acérées. Je pense alors : le voilà, ce mouton noir. Un soldat du roi n'a pas peur d'un mouton. Mais ce n'était pas une bête ordinaire. Imaginez un animal énorme, grattant le sol avec ses pieds fourchus, poussant des bêlements lugubres et furieux. Il fallait le voir pour y croire.

Le capitaine s'arrêta un moment pour jouir de l'effet produit sur ses auditeurs et vider un pichet de vin blanc. Il continua au milieu du silence général :

— Tout d'un coup, il fonce sur mon cheval dont il laboure les flancs avec ses cornes. Ma monture se cabre puis s'écroule et me voilà la jambe prise. Je me dis : tu es bien mal en point. Je me dégage pourtant et j'at-

tends. Il charge, je l'esquive et je lui fauche deux cornes, puis les deux autres. Vingt fois il reprend son élan mais à chaque assaut je lui pique les flancs, je lui larde les reins. Enfin je lui plonge mon épée dans le corps. Mais si vous aviez entendu le cri qu'il a poussé avant de mourir! On aurait dit un cri humain. Oui, ce n'était pas une bête ordinaire».

Le capitaine fut chaudement félicité. Chacun se sentit délivré d'un grand poids. Les cloches sonnèrent à toute volée. On dit même que la statue de saint Pie descendit de son piédestal pour prier auprès de l'autel et remercier le Seigneur.

★

Le corps du mouton était resté dans la montagne. Sa laine noire était tachée de sang, une écume grise sortait de la bouche, les yeux restaient ouverts, étrangement fixes. Personne n'osa y toucher de peur d'attirer quelque malheur sur sa maison. Bientôt il ne resta qu'un tas de cendres.

Quelques années plus tard, on éleva une croix, qui rappelait au passant le sort tragique de Jeannot. Les gens du pays parlèrent longtemps encore du mouton noir et plus d'un évitait soigneusement de longer de nuit la forêt. Ils avaient trop peur de voir luire dans l'ombre en avant d'un buisson deux grands yeux flamboyants.

Les bienfaits de Notre Dame



PAR une belle nuit claire et embaumée des mille senteurs du printemps, dans la chapelle du château, un homme est là, seul, en prière. Il est jeune et ses traits sont encore ceux d'un enfant, mais son regard est droit, sa mine fière et résolue. Il porte une tunique de soie blanche, qui accroît sa pâleur. Près de lui sont ses armes, son haubert, son heaume, sa lourde épée de Thüringe.

Il prie et songe que demain il sera armé chevalier. Il pourra dans les tournois briguer l'honneur de se battre contre ses pairs, il aura son écu écartelé de gueule et d'azur, son pennon avec sa devise : « Sois fort ». Mais sa tâche sera lourde : il lui faudra pourchasser les méchants, défendre les faibles et les opprimés, partir au loin pour guerroyer contre l'Infidèle. Il lui faudra beaucoup de courage et beaucoup de bonté. C'est pour cela qu'il prie Marie, la mère de Notre-Seigneur, afin qu'elle

lui donne son appui à partir de ce soir et le rende digne de sa mission.

Marie... Elle est pour tous en ce siècle de foi très vive le grand espoir et le jeune homme en prière songe aux touchantes légendes qui lui ont été contées, aux innombrables bienfaits de Notre Dame, la « dame de grâce, pleine, par qui tout bien arrive »...



Le castel Saint-Denis, dominant la riante vallée de la Loue, appartenait aux comtes de Scey-en-Varais, qui étaient estimés en Comté pour leur bravoure. Pierre de Scey, bien qu'il ne fût pas un des plus puissants seigneurs, avait été dans les premiers à partir pour la croisade. Sa femme, Huberte, n'avait pas cherché à le retenir. Sous une frêle apparence elle cachait une grande force d'âme et pensait qu'aucun sacrifice n'était trop lourd pour assurer son salut. Au moment du départ de Pierre, elle retint ses larmes et lui dit simplement :

– Au revoir, beau Sire, et que Dieu vous ait en sa garde.

Puis, quand les chevaliers eurent disparu, elle éclata en sanglots, les nerfs brisés, le cœur bourrelé de tristesse.

Le malheur ne tarda pas à s'abattre sur elle et elle y fit face avec beaucoup de courage. Son unique enfant était d'une santé délicate et à plusieurs reprises il fut à deux doigts de la mort. Huberte le sauva par son inlassable dévouement.

Puis, par une chaude journée d'été, le castel fut

entièrement détruit par l'incendie. Le feu avait pris dans une grange, puis avait gagné très vite avec l'aide d'un vent violent. Huberte et son fils, environnés de flammes, s'enfuirent par la poterne, mais les dégâts étaient lourds. Il fallut s'installer dans une petite demeure, en pleine forêt, assurer la marche du domaine, le défendre contre les assauts des brigands qui pillaient sans vergogne les biens de tous, même d'un croisé.

Huberte se sentit plus de courage encore quand elle apprit que Pierre était en vie et qu'il allait rentrer. Mais un jour, un messager vint lui annoncer que son mari, sur le chemin du retour, avait été fait prisonnier par les Bulgares.

– Madame, dit-il, il s'est battu vaillamment, mais il a succombé sous le nombre et il a rendu son épée. Ses valets et son écuyer ont été égorgés sous ses yeux, mais lui est sain et sauf, car le khan des Bulgares attend de lui une forte rançon. Il ne sera libéré qu'au prix de 2 000 sous d'or. Si cette somme n'est pas payée d'ici douze mois, le prisonnier sera mis à mort.

Huberte fut atterrée à l'idée de cette énorme rançon. Elle réfléchit que peut-être, avant l'incendie du castel, il aurait été possible de trouver la somme. Le trésor de Scey était bien fourni en bijoux, pierres précieuses, armes ciselées, objets d'or ou d'argent. Mais l'embrasement avait été si prompt qu'il avait été impossible de rien sauver. De plus il ne fallait pas songer à emprunter, car les prêteurs, juifs ou lombards, ne donnaient rien sans caution solide.

Huberte ressentit douloureusement son impuissance.

Elle n'avait aucun moyen de se procurer la somme énorme, qui seule lui permettrait de regagner son bonheur. Elle se jeta aux pieds d'une petite statue de la Vierge, pria longtemps et dit en pleurant, d'un ton désolé :

O douce reine du ciel, Dame de miséricorde, je n'ai plus d'espoir qu'en vous. Ne m'abandonnez pas.

Puis Huberte se décida à rejoindre son mari, dans l'idée de fléchir le chef bulgare ou d'obtenir tout au moins la grâce de mourir avec Pierre. Elle partit donc, emmenant son enfant. Leur voyage fut des plus pénibles : imaginez des lieues et des lieues, à cheval puis à pied, sur de mauvais chemins, par tous les temps, avec la peur des brigands et des loups, et surtout la terreur de ne pas arriver à temps.

Enfin Huberte se présenta au camp bulgare. Elle dut avouer qu'elle n'avait pas la rançon exigée, on lui refusa l'entrée. Elle supplia pour voir au moins une fois le prisonnier, on lui refusa cette grâce. Huberte était au désespoir.

Le jour fixé pour l'exécution approchait. La nuit précédente, Huberte pria avec une intense ferveur. Elle supplia la Vierge en pleurant à chaudes larmes. Alors la Vierge lui apparut dans un halo de lumière et lui donna un collier à trois rangs de perles, en lui disant :

– Reprends courage. Ces perles sont faites des larmes que tu as versées en priant. Grâce à elles, Pierre sera sauvé.

Huberte courut aussitôt au camp. Elle fut reçue par le chef bulgare et lui montra une dizaine de perles. Le

chef fut ébloui et fit relâcher Pierre aussitôt. Il offrit même une escorte qui accompagna le sire de Scey, sa femme et son fils jusqu'au Danube.

A son retour, Pierre vendit quelques-unes des pierres qui étaient restées à Huberte. Il put ainsi rebâtir son château, plus vaste et plus solide qu'auparavant. Il n'oublia jamais de faire le bien autour de lui, accorda de grandes libertés à ses gens et une chaude hospitalité aux pèlerins, aux pauvres, aux lépreux même.

A la mort d'Huberte, il fit don du reste des perles à l'abbaye de Buillon. Elles avaient un poids et un orient exceptionnels, qui suffisaient à rappeler leur origine. L'abbé ne manquait pas de les faire admirer aux visiteurs.

« Voici, disait-il, ce qui reste des larmes de la dame de Scey. »

★

Guillaume, sire de Montferrand, obtint lui aussi l'appui de la Vierge Marie. C'était un vaillant chevalier, mais plus encore un homme pieux. En revenant de croisade, à l'encontre de beaucoup d'autres seigneurs cupides et pillards, il n'avait ramené aucun butin, ni soies brochées, ni joyaux d'or, ni pierres d'Orient aux mille reflets.

Il voulait vivre pauvre désormais, comme il en avait fait le vœu en Palestine, renonçant à tous ses biens pour le service de Dieu. Il serait à l'avenir un ermite ignoré, humble parmi les humbles, voué à la prière.

Aussi, à son retour, il ne revint pas dans son puissant donjon. Il marcha droit vers les forêts, en quête de

solitude et de recueillement. Un jour il arriva à un hameau nommé Remonot dans la haute vallée du Doubs. Un laboureur se disposait à fuir, à la vue de ce chevalier en armes, mais Guillaume lui demanda d'un ton très doux :

– Frère, ne fuis pas. Peux-tu m'indiquer un lieu bien isolé, sauvage et rude, où je pourrais me retirer pour prier le Seigneur?

– Messire, la forêt est grande et je vous nommerais dix endroits où il ne passe pas un homme tous les vingt ans. Mais vous voyez cette croupe rocheuse dominant le Doubs. Il y a, à la base, une grotte vaste comme une église, vide comme un désert, profonde comme un tombeau.

– Bien. Mais comment pourrai-je m'y rendre?

– Ah! Il n'y a pas de sentier et les chèvres elles-mêmes ne se risquent pas au bord de la falaise. Mais on peut atteindre la grotte en s'aidant des aspérités du roc et des touffes de broussailles. Bonne chance, mais soyez prudent.

Guillaume remercia et partit; après bien des efforts il atteignit la grotte où il s'installa. Il avait rapporté de terre sainte une petite statue de la Vierge en bois sculpté. Il la posa sur une grosse pierre, lui donna sa bannière comme dais et planta près d'elle son épée. Il eut ainsi un oratoire rêvé sous la large voûte de la grotte.

De temps en temps, il allait mendier son pain dans les villages voisins et partout on l'accueillait bien, car il avait la réputation d'un saint homme. Les paysans

voulurent voir son ermitage et prier auprès de lui. Pour faciliter l'accès de la grotte, Guillaume construisit un escalier de bois. Bientôt on vint en pèlerinage de très loin à la grotte de Remonot. L'eau d'une source y formait un petit bassin et cette eau passa vite pour miraculeuse. « Elle rend la vue aux aveugles », disaient les uns; « elle guérit des morsures de la lèpre », affirmaient d'autres; « elle facilite la poussée des fruits de la terre », prétendaient aussi certains. Bref l'ermitage gagnait chaque jour en célébrité.

Les chanoines réguliers de Montbenoît en entendirent parler. L'un d'eux expliqua le profit que la communauté pouvait tirer de cette statue bénéfique :

– L'eau de la grotte, dit-il, a des propriétés magiques et cette statue de la Vierge octroie à ceux qui la possèdent le don de guérir les maladies et de faire prospérer les récoltes. C'est elle que nous devons nous procurer. Il n'est d'ailleurs pas admissible qu'un homme seul, fût-il un saint, recueille le fruit de cette protection, alors que nous, qui sommes une communauté noble et riche, en soyons privés.

Les chanoines se rendirent donc en procession à la grotte, portant crucifix et bannières. Ils eurent bien un peu de peine à descendre l'escalier dangereux à cause de leurs souffles courts et de leurs ventres bedonnants. Ils arrivèrent enfin et après avoir recueilli de l'eau dans des outres, ils s'emparèrent de la statue, malgré les protestations de l'ermite.

La statue fut installée à Montbenoît sur un autel fleuri, entre deux chandeliers d'or. L'ermite resta seul

et continua de prier, désolé de la méchanceté humaine. Les pèlerins ne descendirent plus la falaise, ils allèrent à l'abbaye de Montbenoît, où se trouvait désormais la statue. Parmi eux, il y avait bien des pauvres gens, mais aussi des seigneurs et des princes qui laissaient de larges aumônes aux chanoines satisfaits.

Cependant, on ne tarda pas à s'apercevoir que la Vierge ne répondait plus aux prières qui lui étaient faites. Les aveugles restaient aveugles et les possédés continuaient à s'agiter frénétiquement. Bien plus, les terres de l'abbaye, que les chanoines avaient aspergées de l'eau de la grotte, ne laissaient plus pousser que des orties et des chardons.

Un jour, les chanoines constatèrent que la statue avait disparu de son autel doré. Elle était retournée à la grotte près de Guillaume, le saint ermite. La joie de celui-ci fut extrême, quand il revit sous sa bannière armoriée la dame au visage de reine, qui semblait lui sourire. De tout son cœur il commença : Ave Maria, gratia plena...



Dans la chapelle du château, le jeune homme songe à ces légendes du pays, qui retracent les bienfaits de la Vierge. Demain il sera chevalier. Sera-t-il digne de la protection de Notre Dame comme Pierre de Scey et Guillaume de Montferrand? Ou bien sera-t-il un méchant homme, comme Amaury d'Arguel, le sombre héros d'une belle histoire, que lui racontait sa mère?...

... Il y avait autrefois de puissants seigneurs, à Arguel, au sud-est de Besançon. Leur château était juché, comme un repaire de vautours, en haut des rochers qui surplombent la vallée du Doubs. Leurs exactions étaient célèbres : ils exigeaient des paysans de lourdes redevances et n'hésitaient pas, pour emplir leurs coffres, à faire détrousser les marchands.

Au XII[e] siècle, le chef de la lignée s'appelait Amaury, mais les gens du pays ne le nommaient entre eux que « Mauvais Sire ».

– Oui, disait l'un, il est solide et brave, mais c'est une âme de boue. Vaniteux, querelleur, débauché et surtout cruel.

– On m'a dit, ajoutait un autre, qu'il a roué de coups un valet qui ne le servait pas assez vite. Il a fait torturer le père Lucas, de Beure, qui ne lui avait livré qu'une partie des gerbes dues au seigneur. Il paraît qu'il s'amusait, il n'y a pas si longtemps, à arracher les pattes des mouches et à crever les yeux des crapauds.

– C'est un méchant, renchérissait le premier. Il ne songe qu'à ses plaisirs et, comme il n'a jamais assez d'argent, il ne songe qu'à frapper et à voler. Beau seigneur que nous avons là !

– Mais, disaient les femmes, si « Mauvais Sire » ne vaut rien, sa fille Blanche ne lui ressemble pas, bonne, douce, gracieuse. Ah ! elle ne doit pas être heureuse avec un tel père, qui a déjà fait mourir de chagrin Gabrielle, sa défunte épouse.

Voilà ce qu'on disait d'Amaury et ce n'était que la stricte vérité. D'ailleurs le sire d'Arguel, seul dans la

grande salle du château, avait l'air encore plus sombre que d'habitude. Il pensait à ses coffres vidés par ses folles dépenses; il se voyait sans ressources, au moment où il lui fallait recevoir l'Empereur Frédéric Barberousse et sa femme, la bonne comtesse Béatrice de Bourgogne. Il allait perdre la face, s'il ne pouvait accueillir avec la somptuosité désirable ses nobles visiteurs. Aussi venait-il de donner l'ordre à ses archers d'arrêter dans la vallée du Doubs tous les voyageurs et de les conduire au château. Il y aurait peut-être parmi eux de riches marchands ou mieux encore quelque chevalier capable de payer rançon.

Or, justement, la porte de la salle venait de s'ouvrir et un homme s'avançait, escorté par deux archers. Il était petit, maigre, avec une barbiche en pointe et un regard ironique. Il portait un pourpoint de velours noir, un grand manteau doublé de cuir et au côté une large épée. Il avait l'air très à l'aise.

– Salut à toi, dit-il, puissant Seigneur. Tu as de drôles de façons et tu ne ménages guère les gens qui ont la mauvaise idée de passer près de chez toi. Si j'avais su, j'aurais revêtu mon armure de guerre, mais pouvais-je supposer? Bah! cela me donne toujours le plaisir de faire ta connaissance.

– Tout le plaisir est pour moi, car tu es mon prisonnier. Je ne connais pas tes armes; quel est ton nom?

– Il ne te dirait rien.

– Tu refuses de te nommer. Soit. Sais-tu qu'il te faudra payer une lourde rançon pour sortir d'ici?

– Je m'en doute, beau sire, et n'en ai pas souci.

Je te donnerai ce que tu voudras, car je suis riche, très riche. Et cela ne te sera pas inutile, car tes coffres sont vides, à ce qu'on m'a dit...

Et, avec un air insolent, le chevalier, vêtu de noir, prit à sa ceinture une bourse rebondie. Il l'ouvrit et fit tomber sur les dalles des pièces d'or, encore des pièces d'or, comme si la bourse se remplissait d'elle-même.

— C'est beau de l'or, reprit-il, ça brille, ça tinte, ça glisse dans les doigts avec une douceur légère.

Amaury, stupéfait, regardait ce tas d'or, sur qui tombait un rayon de soleil.

— De l'or, dit-il, combien peux-tu me donner d'or?

— Tout ce que tu voudras, mais je te demanderai en échange de me donner quelque chose.

— Je suis à ta disposition. Que veux-tu?

— Tu m'accorderas... la main de ta fille.

Amaury eut un sursaut. Il lui répugnait de donner sa fille, si gracieuse et si douce, à ce petit homme noir et laid.

— Voici encore de l'or, ajouta le chevalier; tout ceci est à toi. Les pièces continuaient à sortir de la bourse magique. Il y en avait de tous les pays, de toutes les frappes, mais toutes étaient de bon aloi. Elles formaient maintenant un tas imposant, une pyramide dont la cime était à hauteur d'homme; elles étaient en nombre suffisant pour donner à leur possesseur une fabuleuse richesse.

— Non, dit Amaury, je ne puis te donner Blanche, même pour tout l'or du monde.

— Ah! tu peux bien faire le fier. Veux-tu qu'on sache

partout demain que tu n'as pas un liard et que tu ne peux plus recevoir ton Empereur, quand il te fait l'honneur de venir en Comté? Tu seras la risée de tous.

Amaury hésitait encore, mais il se sentait pris à la gorge. Il tremblait de honte à l'idée de ne pouvoir accueillir son suzerain et d'être traité de gueux. Son orgueil le poussait à accepter et il se persuadait que sa fille pouvait bien lui rendre service pour lui éviter la ruine et le déshonneur. Il gardait les yeux fixés sur tout cet or qui allait être à lui, il tentait de l'évaluer, il en prévoyait l'emploi.

– J'accepte ton marché, dit-il brusquement.

– Bien. Alors signe ici.

Amaury apposa son sceau au bas d'un parchemin. L'homme en noir dit, avec une visible satisfaction :

– Tout cet or t'appartient, mais n'oublie pas nos conventions.

– Je ne les oublierai pas.

– Dans un an, à dater de ce jour, je vous attendrai, ta fille et toi, à minuit, dans le ravin de l'Enfer, près de Morre. Soyez exacts, car j'ai horreur d'attendre.

Et le Diable – car c'était lui – disparut à la grande stupéfaction d'Amaury, qui aurait pu croire à un rêve sans la présence dans la grande salle d'un fabuleux amas d'or.

...Amaury était dès lors très riche. L'or du Diable avait rempli les coffres du château, ce qui permit au sire d'Arguel d'offrir au couple impérial une réception fastueuse. A son aise, Amaury put mener une vie de plaisirs et de luxe. Des fêtes magnifiques étaient données

presque chaque jour au château et tous les seigneurs des environs y assistaient, non sans quelque jalousie. La richesse du sire d'Arguel devenait proverbiale en Comté, comme l'avait été autrefois celle de Crésus chez les Grecs. Les mauvaises langues insinuaient perfidement qu'Amaury devait faire de l'or par une alchimie diabolique.

Les jours et les mois passaient. Amaury voyait, avec quelque appréhension, venir le moment où il devrait acquitter sa dette. Bien sûr, s'il avait été le débiteur d'un homme, quel qu'il fût, il eut sans peur renié ses engagements. Mais le chevalier, qui lui avait donné tant d'or, avait disparu d'une façon si soudaine, comme une ombre, comme une fumée, qu'il était doué sans doute d'une force surnaturelle et invincible. La nuit de l'échéance, Amaury fit venir sa fille et lui dit :

– Mon enfant, j'ai songé depuis quelque temps à ton établissement. Tu sais quelle est mon affection pour toi. J'ai décidé d'accorder ta main à un riche seigneur, vis-à-vis de qui j'ai quelque obligation. Je vais te mener à lui.

– Mon père, protesta Blanche timidement, je ne veux point me marier jamais. Je veux rester à vos côtés, puis je me retirerai dans quelque couvent éloigné, où je pourrai prier Dieu.

– Il ne me plaît pas ainsi et je te donne l'ordre d'obéir. Depuis quand une fille se permet-elle de tenir tête à son père? Va te préparer au plus vite, mets tes plus beaux atours : je fais seller nos chevaux et te mène à ton fiancé.

Blanche se retira dans sa chambre et, docile à la volonté paternelle, revêtit une robe de brocart rehaussée d'un col d'hermine. Elle avait envie de pleurer, mais elle était résignée et incapable de la moindre révolte. Elle s'agenouilla, récita une prière fervente puis, enveloppée dans un grand manteau noir à capuchon fourré, elle rejoignit son père, qui l'attendait avec impatience dans la cour du château. Tous deux montèrent à cheval et s'enfoncèrent dans la nuit.

...Sous un ciel étoilé, le père et la fille chevauchaient côte à côte, en silence. Ils avaient pris un chemin rocailleux, parfois escarpé, qui les mena près d'un tertre couvert de buis, où se dressait une petite chapelle consacrée à la Vierge. C'était un lieu de pèlerinage pour les gens des environs de Besançon, qui, tous, seigneurs, clercs ou manants connaissaient la chapelle des Buis.

– Mon père, demanda Blanche, laissez-moi, je vous prie, entrer en cette chapelle. Je voudrais faire une courte prière à Notre Dame.

– Soit : mais hâte-toi. Nous devons arriver avant minuit et il nous reste encore une longue route à faire.

Peu après, Blanche sortit de la chapelle. Elle avait serré sur elle son grand manteau et mis son capuchon. Amaury ne s'en étonna pas, car la bise soufflait maintenant avec force. Ils reprirent la route, en silence.

A minuit, le sire d'Arguel et sa fille laissèrent leurs chevaux au voisinage du ravin de l'Enfer, illuminé par de grands feux. Un homme en noir vint à leur rencontre. C'était le Diable, l'œil vif, la démarche légère, un sourire aux lèvres.

— C'est bien, dit-il. Vous êtes exacts au rendez-vous. Je suis heureux de voir que je n'ai pas obligé un ingrat. Je vous salue, ma douce fiancée. Faites-moi voir votre joli visage.

La jeune fille, retirant son manteau, s'approcha... Le petit homme poussa un cri terrible et disparut sous terre, pendant que les feux s'éteignaient et que grondait le tonnerre. Amaury, tremblant, vit à ses côtés une belle dame, au visage empreint d'une douceur surnaturelle et qui lui dit :

— Amaury, je suis la Vierge des Buis et c'est moi qui t'ai accompagné depuis la chapelle. J'ai pris la place de ta fille, que tu voulais livrer au Diable et je l'ai sauvée. En t'en allant, tu la retrouveras au pied de mon autel. Elle prie, Amaury, et désormais tu en feras autant pour l'amour de moi. Repens-toi de tes fautes, de toutes tes fautes, sois pieux et bon, espère en la miséricorde divine.

A ces mots, la Vierge disparut. Amaury, ému, abasourdi, pleurant pour la première fois depuis bien longtemps, prit le chemin du retour. Il montait l'un des chevaux et traînait l'autre par la bride. La bise ne soufflait plus et la nuit était douce.

Quand il arriva à la chapelle, il vit Blanche, devant l'autel, en prière. Il s'agenouilla à ses côtés et tous deux remercièrent Notre Dame. Puis, Amaury prit sa fille dans ses bras et la serra très fort contre lui, en la suppliant de lui accorder son pardon. Blanche, toute heureuse, revint avec son père au château et Amaury mena désormais une vie nouvelle. Il renonça au luxe,



Les chanoines se rendirent en procession à la grotte. *Page 88.*

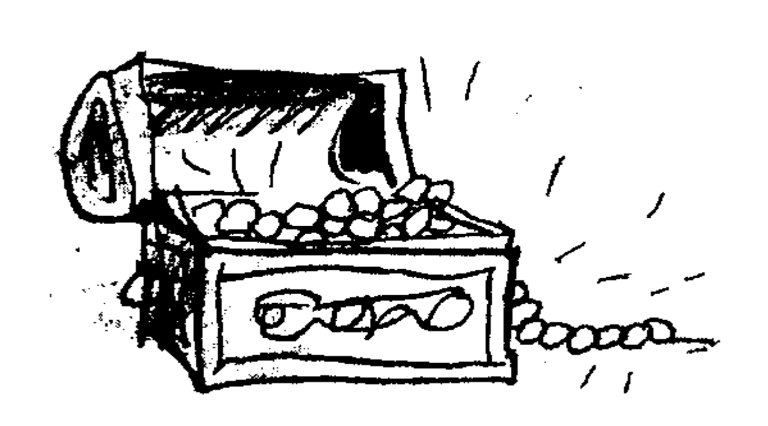


Les chanoines se rendirent en procession à la grotte. *Page 88.*

aux plaisirs, aux vanités de ce monde, il protégea les voyageurs au lieu de les rançonner, il secourut ses manants au lieu de les opprimer. A sa mort, il fut regretté de tous.



Dans la chapelle du château, le jeune homme est seul en prière. Bientôt il sera chevalier. Il fait le vœu de prier chaque jour avec ferveur Notre Dame, qui, à Scey-en-Varais, à Remonot, à Arguel et en tant d'autres lieux de Comté, a révélé aux hommes sa tendresse et sa bonté. Le jour se lève et un rayon de soleil, frappant les vitraux de la chapelle, illumine le visage radieux d'une belle dame aux yeux très doux...



Le Rosemont



LA ville de Besançon commençait à s'animer et les boutiques de la Grand'rue s'ouvraient l'une après l'autre. Non loin du pont Battant, Molay, drapier à l'enseigne du Riche vêtu, venait causer un moment, comme il en avait l'habitude chaque matin, avec son voisin Gindrot, l'orfèvre. On était à la fin du XIIIe siècle et les bourgeois de la ville connaissaient de vives inquiétudes.

— Oui, mon ami, fit Molay la mine renfrognée sur son double menton, cela ne peut durer. L'archevêque en prend vraiment trop à son aise avec le peuple de Besançon.

— C'est qu'il est un très grand personnage et qu'il se croit tout permis. Pense donc : Eudes, sire de Rougemont, évêque de l'Église romaine et prince du Saint-Empire.

— Soit, il est prince. Qu'il garde alors en sa souvenance les libertés et franchises que l'Empire a données à la

bonne ville de Besançon, l'affranchissement des droits serviles accordé par Frédéric dit Barberousse en 1179, la libre nomination de nos officiers, juges et prud'hommes que nous octroya son fils Henri le sixième en l'an de grâce 1191.

– Tu as raison et pour maintenir ces libertés, nous nous sommes constitués en commune et avons juré par serment solennel de rester unis à jamais. Cela, l'archevêque a trop tendance à l'oublier.

– Et il lui en cuira, car les communiers ne se laisseront pas faire. A plusieurs reprises déjà, c'est notre révolte qui a permis de sauvegarder les franchises de la ville.

– Évidemment, Molay, mais je n'aime guère la violence. Songe aux troubles qu'elle ne manque jamais d'amener avec elle. Déjà le peuple a saccagé la maison du chanoine Guillaume et brûlé le moulin de Tarragnoz, qui appartenait à l'archevêque.

– Mais, Gindrot, n'était-ce pas juste de défendre nos droits?

– Oui, mon ami; mais comprends-moi bien. Cette agitation fait l'affaire des vauriens, des tire-laine et des vide-goussets. J'ai ici de l'or, de l'argent, des pierreries et ne suis pas tranquille. Et puis, les affaires marchent mal.

– Elles reprendront, sois-en sûr, quand nous aurons amené l'archevêque Eudes à composition ou que nous l'aurons chassé, comme nous le fîmes pour Gérard autrefois.

– Et si l'Empereur intervient, il faudra payer tribut...

– L'Empereur est loin et il a trop à faire dans les

Allemagnes. Crois-moi, l'occasion est bonne de fortifier encore la commune...

– Mais, Molay, ne pouvons-nous traiter avec l'archevêque et par la persuasion, par de confiants entretiens, l'amener à de meilleurs sentiments?

– Je ne le pense pas...

Molay ne poursuivit pas, car une dame richement vêtue et suivie d'une jeune servante entra dans sa boutique et demanda à voir ses étoffes. Il en vanta la finesse, le moelleux, le poli et la dame en acheta dix aunes. Elle sortit en évitant de mettre les pieds dans les flaques d'eaux sales et de se faire bousculer par les charrettes de légumes frais descendant au marché. Molay, l'air satisfait, revint auprès de Gindrot et reprit :

– Eudes, sois-en bien sûr, est le plus méchant homme qui puisse être et ce prélat irascible et ventru n'a pour nous que du mépris. Rappelle-toi : dès son arrivée, il a fait fi de nos droits et a rétabli une quantité de taxes que nous pensions abolies. Nous avons protesté et violemment, je l'avoue. Il a refusé tout accord et décidé de lancer l'interdit sur la ville. Tu sais ce que cela signifie.

– Oui, plus d'offices religieux, plus de baptême pour les enfants, plus de viatique pour les mourants, une ville sans Dieu. Il a bien fallu céder.

– Nous avons dû nous humilier, offrir des excuses et payer une forte somme « pour le pardon de nos fautes ». Et si les choses s'étaient arrêtées là! Mais Eudes a résolu de faire édifier un château fort, sur le Mont Rognon, au sud-ouest de la ville. Un château fort! Pour nous écraser comme des vilains!

– Ah! Il est puissant, maintenant. Il ne sera pas facile à déloger de cette forteresse avec son donjon, ses tours d'angle chaperonnées, ses larges fossés...

– Il n'est peut-être pas aussi puissant qu'il le croit. Gindrot, souviens-toi bien des circonstances dans lesquelles ce château a été construit. Pendant longtemps le travail n'avançait pas. Les Bisontins allaient démolir la nuit ce qu'ils avaient dû bâtir dans la journée. L'évêque était furieux. Un soir, tout a été terminé. On a dit qu'Eudes avait fait appel à un grand nombre d'ouvriers étrangers, qu'il avait renforcé la garde sur les pentes du Mont Rognon, qu'il avait pu ainsi mener à bien son entreprise. Peut-être! Mais on ne m'ôtera pas de l'idée qu'il a vendu son âme au diable et que Satan, en échange, lui a fourni en peu de temps un château tout achevé, solide comme le roc et apparemment imprenable.

– Le prélat serait l'homme de Satan?

– Oui et ainsi tout s'explique, son orgueil, sa cruauté, son désir effréné de puissance. Tu comprends bien qu'il n'y a pas d'accord possible avec Eudes le damné. Et, avec l'aide de Dieu, je suis sûr que nous le prendrons, son château...

★

Juillet 1291. L'archevêque est assis sous le dais dans la grand'salle du nouveau château. C'est un homme courtaud, adipeux, bouffi de graisse et d'orgueil. Il porte une soutane violette et par-dessus une cape brodée à ses armes. Il a sur la tête un large chapeau violet, orné d'une ganse verte.

Il est en brillante compagnie. Il y a près de lui le maréchal du palais archiépiscopal, les chanoines de la cathédrale Saint-Étienne, les sires de Montfaucon et d'Arguel, le capitaine des gardes. L'archevêque expose les mesures qu'il compte prendre pour maintenir sa domination sur la ville. Il parle d'une voix sèche et coupante.

— J'ai fait construire ce château, dit-il, pour être le maître et je le serai, malgré la turbulence de cette ville. Je veux que la défense soit parfaitement assurée.

— Tout sera fait, Monseigneur, à votre volonté, répondit le maréchal du palais.

— Vous ferez bien de doubler la garde, déclara le sire d'Arguel, car les bourgeois commencent à s'agiter.

— Parle-t-on en ville de mon château? demanda l'archevêque. Je serais curieux de savoir ce qu'on en pense.

— Le Mont Rognon, répondit le sire de Montfaucon, est appelé maintenant le « Rougemont » et ceux qui en parlent ont dans les yeux une lueur de haine, dont je n'augure rien de bon.

— Monseigneur, fit un des chanoines soucieux de plaire à l'archevêque, votre château inspire la crainte et votre dignité le respect. Seuls, quelques téméraires peuvent songer à la révolte.

— Je saurai bien résister à toute attaque, affirma le capitaine des gardes en se rengorgeant; mes troupes ne sont pas nombreuses, mais elles sont sûres.

— Soyez prudent, Monseigneur, reprit le sire de Montfaucon. Ce peuple est fier, obstiné, très attaché à ce qu'il nomme liberté.

— Tout ira bien, mes amis, déclara l'archevêque.

Avant que les Besançonnois viennent me chercher jusqu'ici, on trouvera des roses sur ce rocher!

... Quelques jours plus tard, le dimanche qui suivait la fête de Sainte-Madeleine, sept grands gaillards se dirigèrent vers le « Rougemont ». Dès les premières pentes, ils se trouvèrent nez à nez avec les gardes.

– On ne passe pas, firent ceux-ci : retirez-vous!

– Laissez-nous monter au château, dit l'un des sept. Nous sommes des vignerons de la ville et voulons présenter nos respects à Monseigneur, que Dieu garde.

Il insista, tant et si bien qu'on les laissa passer.

L'archevêque était à table, en train de déguster une succulente perdrix, quand le maréchal du palais vint à lui.

– Monseigneur, lui annonça-t-il, sept vignerons de la ville viennent d'arriver au château et demandent à voir votre Altesse. Que dois-je faire?

– Chasse-les, répondit aussitôt l'archevêque furieux. Je veux manger en paix.

– Remarquez, Monseigneur, reprit le maréchal, qu'ils sont animés de bonnes intentions. Ils veulent, au nom des vignerons, vous offrir leurs hommages. Ils ont mis leurs habits de fête et, chose touchante, leurs chaperons sont ornés de roses. Il serait peut-être habile de se montrer bienveillant...

– Je n'ai que faire de tes conseils, répondit l'irascible archevêque. Je veux d'abord achever mon repas, car j'ai horreur des plats froids. Après je verrai.

Tout en mangeant, l'archevêque réfléchissait :

– Ah! Ces fiers Besançonnois; ils ne sont plus si hardis, depuis que j'ai fait bâtir ce château. Ils tremblent,

ils ont peur et ils viennent me saluer avec déférence et humilité. Des chaperons ornés de roses! Vraiment, tout va fort bien.

Tout à ces pensées, qui flattaient son orgueil, il termina tranquillement son repas. Puis, il appela le maréchal.

— Eh bien, soit! fit-il d'un ton qu'il voulait bienveillant, je veux bien condescendre à recevoir ces rustres. Mais qu'en signe de respect et d'humble soumission, ils se déchaussent et entrent ici pieds nus.

— Vous croyez, Monseigneur...

— Va, et fais ce que je te dis.

Les sept vignerons ne protestèrent pas. C'étaient sept gaillards, grands et musclés qui, de toute façon comptaient se servir de leurs lourds sabots cloutés. Ils les prirent à la main et entrèrent.

Dès qu'ils furent en présence de l'archevêque, ils ôtèrent leurs chaperons couverts de roses. L'un d'eux cria au prélat :

— Malheur à toi, fils de Satan!

Puis ils se précipitèrent sur les gardes, qu'ils assommèrent à coups de sabot. L'archevêque dut s'enfuir à la hâte. Puis, les sept vignerons appelèrent leurs amis qui, en grand nombre, attendaient dans les bois, sur les pentes du mont. Les gardes, sentant la partie perdue et peu soucieux de se faire tuer pour une cause douteuse, ne cherchèrent pas à résister.

Les sept, tenant leurs sabots à la main, criaient toujours :

— A nous, Besançon, la ville libre! A nous les sept bannières!

Et les Bisontins arrivaient en masse, derrière les bannières des sept quartiers, qui flottaient au vent, celle du Bourg et celle d'Arènes avec un lion, celles de Saint-Pierre et Chamars avec une clef, celle de Charmont portant une croix, celle de Saint-Quentin un aigle noir, enfin celle de Battant un écu à deux couleurs.

Tous entraient en chantant dans cette forteresse élevée pour les vaincre et qu'ils avaient vaincue. Ils étaient satisfaits et regrettaient à peine que l'archevêque leur ait échappé en se déguisant en paysan. Ce soir-là, il y eut de la joie au cœur des douze mille Bisontins.

A partir de ce beau jour, au cours duquel la liberté avait triomphé, le Mont Rognon, appelé jusque-là Rougemont, prit le nom de Rosemont. Cela, en souvenir des roses ornant le chapeau des vignerons, qui avaient pris à sept, avec l'aide de Dieu, le palais du prélat et ouvert toutes grandes les portes aux bourgeois et au peuple. Cela aussi, en mémoire de la phrase hautaine de l'archevêque, affirmant que les roses viendraient sur le rocher, avant qu'il ne se rendît. La liberté s'était conquise sous le signe des roses. Le château fut aussitôt rasé et l'on composa ce quatrain, où s'exprime l'orgueil de tout un peuple :

« L'an mil trois cent, ostez-en neuf,
Sur Rosemont fust un chastel neuf
Ne se passa trois jours ou quatre
Que ce chastel l'on vint abattre. »

L'Ours de Crosey



SUR un éperon rocheux, abrupt, dominant les bois de Ferrière, non loin de Clerval, s'élevait, au début du XIVe siècle, un puissant château fort, avec d'épaisses murailles hérissées de tours et un donjon massif dont les merlons se découpaient en dentelle sur les nuages vagabonds.

Il appartenait aux sires de Crosey, connus depuis longtemps dans le pays pour leur bravoure, leur audace et aussi leur rudesse. On racontait que l'un d'eux s'était taillé un royaume en Orient à la pointe de l'épée. Un autre avait abordé dans la lointaine Thulé. Aussi les paysans, de Chazot à Glainans, ne parlaient-ils de leurs maîtres qu'avec un profond respect, une admiration mêlée de crainte et la certitude intime que ces exploits aventureux n'avaient été rendus possibles que par l'assistance du démon.

Mais, à l'époque où se situe cette histoire, le sire de

Crosey semblait n'avoir rien de commun avec ses brillants ancêtres, dont les armures s'alignaient dans la grande salle du château, comme pour lui rappeler sans trêve toute une tradition de gloire. C'était un homme de forte taille, mais voûté, aux bras noueux, aux jambes torses, avec un visage très laid, un nez écrasé, une barbe épaisse aux tons jaunis, des pommettes trop saillantes et des yeux d'animal cruel, petits, durs et perçants. Avec cela d'une force peu commune, dont il usait sans discernement et sans adresse. On se rappelait qu'il avait un jour assommé d'un coup de poing un taureau noir et qu'il lui arrivait parfois à table, par énervement ou par jeu, de tordre entre ses doigts un épais plat d'argent.

Il était toujours vêtu d'un vieil habit noir élimé et il se contentait pour toute pitance d'un brouet au maïs, de laitage et de pain noir. En fait de domestiques, il n'avait qu'un valet un peu simple d'esprit et une vieille servante sourde, qui était le dévouement même. Il ne sortait presque jamais et il y avait bien longtemps qu'on n'avait entendu retentir dans les forêts, avoisinant le château, les échos d'une chasse joyeuse.

Une fois par an, au jour fixé, les paysans se rendaient au château, pour porter le grain et le bétail qu'ils devaient à leur seigneur. L'un d'eux était responsable sur sa tête et veillait à ce que les redevances — qui n'étaient pas excessives — soient acquittées scrupuleusement. Le seigneur ne daignait jamais paraître. Il semblait ne prêter intérêt à rien, mais cela valait mieux, après tout, qu'un maître tyrannique. Le château, baigné de silence, écrasé de monotonie, restait dans un perpétuel sommeil. Son

possesseur méritait bien le surnom qu'on lui avait donné à cause de sa vie solitaire et de son humeur sauvage : l'Ours de Crosey.

★

Fort heureusement, bien peu de seigneurs comtois ressemblaient à cet ours mal léché. Son voisin, le sire de Belvoir, était un vrai chevalier, loyal et hardi, qui ne craignait ni les bons coups dans les tournois, ni les plantureux festins, ni les vertes histoires racontées autour d'une table entre gais compagnons. Il aimait recevoir chez lui les nobles des environs et on appréciait, tout autant que sa bravoure, son caractère sociable et son humeur joviale.

Il n'avait pas de fils et il lui arrivait parfois de penser avec mélancolie que son nom s'éteindrait après lui. Mais sa tristesse ne durait guère et il lui suffisait d'apercevoir sa fille, pour se sentir aussitôt le plus heureux des hommes.

Marie de Belvoir était en effet d'une telle beauté, qu'on l'eût prise aisément pour une fée, pour une de ces Dames blanches, qui veillent sur le pays. Elle était très blonde, avec de grands yeux noirs, mignonne et potelée, toujours souriante, alliant à merveille à la grâce la finesse et l'esprit.

Bien des soupirants avaient rêvé de l'épouser et plusieurs avaient demandé sa main, mais elle avait refusé chaque fois avec une courtoise fermeté. Non qu'elle eût la moindre envie d'entrer en un cloître et

de renoncer au monde, mais parce qu'elle voulait être sûre d'aimer vraiment celui qu'elle choisirait pour époux. Son père, qui l'aimait plus que tout au monde, n'avait pas voulu la contraindre et il n'était pas fâché au fond, songeant à la douceur et à la gaîté de son enfant, de la garder un peu plus longtemps près de lui.

Un jour qu'elle parcourait à cheval, avec une petite escorte de dames et d'écuyers, les pentes boisées du Lomont, elle aperçut un jeune homme, qui la salua avec beaucoup d'élégance et sollicita l'honneur de l'accompagner dans sa promenade. Elle accepta. Il faisait une chaleur accablante et les deux jeunes gens, d'un commun accord, s'arrêtèrent un moment au bord d'une source claire. Assis sur un tapis de mousse, ils firent plus amplement connaissance.

Ils se revirent fréquemment et Raymond de Montjoie – c'était le nom du jeune homme – avoua à Marie qu'elle avait fait sur lui une si profonde impression qu'il était sûr de ne pouvoir jamais aimer qu'elle. Marie ne répondit pas, mais elle était tout à la fois troublée et heureuse.

Peu de temps après, le mariage fut décidé et le sire de Belvoir voulut que fussent données à cette occasion des fêtes magnifiques, comme on n'en avait plus vu dans le pays depuis les temps lointains de la comtesse Béatrice.

★

Au jour fixé, vaillants chevaliers et gentes dames, revêtus de leurs somptueux atours, arrivèrent au château,

apportant à Marie les plus riches présents. Des réjouissances avaient été prévues, selon la coutume, avant la cérémonie et la plus captivante de toutes était un grand tournoi, qui devait durer deux jours.

Dans la plaine, au pied de la colline que couronnait le château, un vaste champ clos avait été aménagé. Les dames prirent place sur une estrade, en bordure de la lice, chacune d'elles souhaitant en son cœur la victoire du chevalier qui portait ses couleurs. On assista d'abord aux pas d'armes, aux exercices d'équitation, au jeu de la quintaine, un mannequin armé, très mobile sur son pivot et qu'il fallait frapper avec la lance bien droit et bien fort, si on ne voulait endurer ses coups. Puis, devant une assistance haletante et muette, les premiers défis s'échangèrent. Les écus armoriés des six chevaliers les plus réputés avaient été suspendus à des pieux, plantés en ligne devant la tribune. Bardés de fer, bien droits sur leurs étriers, tous ceux qui brûlaient de causer une surprise en terrassant les favoris, défilaient tour à tour et venaient frapper de leur lance l'écu de l'adversaire qu'ils avaient choisi. Les deux hommes se dirigeaient alors au petit trot, chacun à une extrémité opposée de la lice. Quand le sire de Belvoir, directeur des combats, abaissait son oriflamme, les deux jouteurs éperonnaient leur monture et se ruaient l'un contre l'autre avec une ardeur sauvage. Les armures brillaient au soleil, les housses caparaçonnées des chevaux flottaient dans le vent, les poings se raidissaient sur les lances et c'était le choc décisif, inexorable.

Le vaincu, désarçonné, roulait dans la poussière. Le

vainqueur, bruyamment acclamé, confiait à ses gens sa lance et son écu, relevait la visière de son casque et saluait la compagnie, en souriant à sa dame, la fierté et la joie au cœur.

Au soir de la première journée, les chevaliers invaincus n'étaient plus qu'un petit nombre. Raymond de Montjoie en faisait partie. Il avait eu à plusieurs reprises à lutter contre des adversaires redoutables, mais sa jeunesse et sa fougue lui avaient permis chaque fois de triompher. Beaucoup avaient perdu tout espoir de remporter le prix et ils devaient à leur vainqueur une rançon, mais ils se consolaient aisément, en songeant qu'ils n'avaient point failli à l'honneur et que la chance leur serait une autre fois plus propice. Par bonheur, il n'y avait pas eu d'accident grave, comme cela arrivait si souvent. A peine comptait-on quelques foulures et quelques dents cassées, surtout chez un ou deux vieux chevaliers qui avaient eu le tort de vouloir prendre part à une épreuve si difficile.

Comme la nuit tombait, les invités regagnèrent le château. La table était dressée dans la haute salle du donjon et un festin succulent fut servi aux convives. On y mangea des cygnes, des paons et des outardes, fortement relevés d'épices. A la grande joie de tous, on apporta un énorme pâté, d'où sortirent, quand on l'ouvrit, des tourterelles vivantes, qui se mirent à voleter autour des piliers tapissés de roses. On but des sirops au miel et du vin d'Orient aromatisé de cannelle et d'encens.

Puis, les jongleurs firent leur entrée : les uns jouaient

de la harpe, d'autres lançaient en l'air des boules et des poignards, d'autres enfin montraient avec fierté des ours et des chiens savants. Un des plus fameux trouvères de Bourgogne chanta ensuite, en s'accompagnant du luth, plusieurs vieilles complaintes, qui firent perler des larmes aux yeux des dames. Enfin, Raymond de Montjoie et Marie donnèrent le signal de la danse.

Dans la cour, autour de tables posées sur des tréteaux, les paysans des environs faisaient ripaille. On pouvait de loin entendre dans la nuit leurs rires et leurs cris. Il était juste, en ce jour de fête, que tout le monde, du seigneur au manant, eût sa part de détente et de joie.



La nuit était déjà fort avancée quand le bal fut interrompu et qu'on revint à table. Les chevaliers, pleins d'entrain et de gaîté, discutaient bruyamment. Quelques-uns évoquaient les combats qu'ils avaient livrés, d'autres faisaient la cour aux dames. Le sire de Belvoir félicitait Raymond :

– Mon fils, disait-il, tu as su montrer aujourd'hui que tu étais un preux chevalier. Marie peut être fière de toi.

– Père, répondit Raymond tout heureux, j'ai fait de mon mieux, mais c'est demain que se livreront les plus durs assauts, car nous restons fort peu en lice, mais tous bien vaillants. Que le meilleur de nous l'emporte et soit reconnu roi du tournoi !

Le seigneur de Lanthenans, qui avait entendu cette

noble réplique, intervint sur le ton bourru, qui lui était familier. C'était un vieil homme rude, mais bon :

– Demain, en tout cas, un des meilleurs chevaliers de ce temps ne sera pas au champ clos. Le vainqueur pourra toujours se dire qu'il aurait été terrassé par cet absent de marque.

– De qui veux-tu parler? fit Raymond intrigué.

– De l'Ours de Crosey. Je me souviens qu'autrefois il était le plus fort de nous tous et il se peut qu'il le soit resté, malgré les ans.

– L'Ours, reprit Raymond en souriant; tu plaisantes, je pense. C'est un vieux sauvage, usé et débile comme son château branlant.

– Détrompe-toi, intervint le sire de Belvoir. Mon vieil ami a raison. L'Ours était un brave autrefois, quand il se rendait avec nous aux plaids du comte. Il s'est retiré un jour, brusquement, dans son château et on ne l'a plus revu.

La conversation se poursuivit encore sur ce passionnant sujet. Don Alvarez, un seigneur castillan, ami des sires de Montjoie et qui était venu, pour assister à la noce, de son lointain pays, raconta sa rencontre fortuite avec l'Ours :

– A mon arrivée dans la région, je demandai à une vieille femme la direction du château de Belvoir. Elle me l'indiqua. Mais je dus me tromper de chemin et, affamé, fourbu, j'arrivai, sans le savoir, à Crosey, avec mes hommes. Je me présentai, je criai mon nom. Peine perdue, le pont-levis ne s'abaissa pas. Peu après, je vis apparaître à un créneau une face hirsute, laide comme

le Diable, et une voix sourde me dit simplement : « Va-t'en ! » Je partis, furieux contre ce fils de More. Ça, un caballero, laissez-moi rire !

– Bien dit, renchérit Raymond, l'Ours est couard comme un moine et rouillé comme ses armures.

– Non, protesta le chapelain du château, il n'est point lâche, mais triste et s'il semble méchant, c'est qu'il est malheureux. Un serviteur du sire de Crosey m'a raconté, peu de temps avant sa mort, la pitoyable histoire de son maître. Le sire, vers la quarantaine, commit la folle imprudence d'épouser une jeune fille de vingt ans, fraîche et jolie, qui lui donna un enfant. Quelques années passèrent. Le sire était parfaitement heureux. Mais, s'il était bon, brave, loyal, il restait naturellement fort laid et sa femme disparut un jour, sans laisser de trace. Fou de jalousie, il songea d'abord à se venger et parcourut l'Empire et la France, à la recherche de l'infidèle. Il ne la retrouva pas et dut revenir à son château, où il s'enferma, muré avec sa peine, écrasé par le chagrin et la honte.

Ce récit provoqua dans l'assistance une certaine émotion.

– Oui, ajouta le sire de Lanthenans, et sans cette sale affaire, l'Ours ferait bien mordre la poussière dans nos tournois à tous les chevaliers d'aujourd'hui.

Raymond sentit son irritation grandir en écoutant ces paroles qui semblaient le viser personnellement. Il se contint pourtant, car une noble dame demandait à Don Alvarez :

– Messire, est-il vraiment si laid?

Affreux, reprit l'Espagnol, et je suis bien sûr qu'aucune d'entre vous ne consentirait à lui donner son gage.

Cette dernière réplique donna soudain une idée à Raymond. Le tournoi ne serait pas probant, si l'Ours n'y prenait part. Il serait évidemment souhaitable d'obtenir sa participation et glorieux d'en venir à bout.

– Belles dames, s'écria le jeune homme, vous verrez demain cet Ours redoutable, plus hirsute et plus farouche que tous ceux de nos bateleurs. Et s'il plaît à l'une d'entre vous, libre à elle de le choisir pour champion.

– Que comptes-tu faire? demanda Alvarez.

– Par Dieu, je l'irai guérir en sa tanière et, dussé-je l'y enfumer, je l'en ferai sortir.

– Tu perdras ta peine, fit le sire de Belvoir. Je l'ai fait inviter autrefois, lors de la naissance de Marie, et il a refusé. Je l'ai invité pour vos noces et il n'a point daigné répondre. Laissons-le dans sa tour, comme en un tombeau.

– Non, père, reprit Raymond, il sera des nôtres, j'en réponds.

L'assistance approuva bruyamment ce projet, bien fait pour fournir une distraction supplémentaire et inattendue, mais les sires de Belvoir et de Lanthenans restaient songeurs.

– Beau doux ami, dit tendrement Marie à son fiancé, il n'y faut point aller. Je sens en mon âme un noir pressentiment. Toujours on m'a dit, du temps de mon enfance, que l'Ours était méchant et cruel. Il ne serait pas étonnant qu'il soit lié au Démon. Je vous en prie,

pour l'amour de moi, renoncez à ce périlleux dessein.

— Marie, répondit Raymond, je vous aime plus que tout au monde, mais mon honneur est en jeu. Il ne sera point dit que j'ai eu peur de cet Ours vieilli. Je l'amènerai ici, soyez sans crainte, et devant votre beauté il lui faudra bien s'adoucir, comme il lui faudra céder devant ma jeunesse et ma bravoure.

Marie ne voulut pas insister, mais elle se sentait fort triste. Une jeune femme murmurait, non loin d'elle :

— Demain, nous verrons de grandes choses...



Dès le lever du jour, Raymond de Montjoie, ayant revêtu sa plus riche armure, se dirige en hâte vers Crosey. Il est accompagné de deux amis, don Alvarez et le sire d'Arguel. Bientôt, le château apparaît, encore enveloppé de brume, dans l'humide fraîcheur du matin.

Les trois hommes gravissent un sentier escarpé à travers bois et viennent se placer en face du pont-levis. Ils arrêtent leurs chevaux, sonnent du cor, appellent, mais personne ne leur répond. La vieille demeure semble vide.

— A quoi bon s'entêter? dit le sire d'Arguel; l'Ours ne veut pas nous montrer sa jolie tête aujourd'hui.

— C'est grand dommage, fait Alvarez, car je t'assure que le spectacle en vaut la peine.

Raymond refuse de partir. Il sonne du cor une nouvelle fois. A ce moment, au haut d'une tour d'angle, l'Ours apparaît, laid, sombre, furieux.

– Allez-vous-en, fait-il avec violence, personne ne doit entrer ici.

– Nous ne voulons point entrer, répond Raymond, mais seulement parler au sire de Crosey, s'il daigne nous écouter.

– En ce cas, parlez; car c'est moi le maître de ce château.

– Seigneur, reprend Raymond d'un ton très calme, le sire de Belvoir nous a priés de vous rappeler qu'il marie sa fille et qu'il donne à cette occasion un grand tournoi.

– Que m'importe? fait l'Ours en grommelant.

– C'est, poursuit le jeune homme, que les plus braves chevaliers du pays se mesurent à armes courtoises et qu'il y manque l'un des plus vaillants, le sire de Crosey. Nous sommes chargés de vous inviter à venir rompre quelques lances avec nous et à soutenir ainsi l'honneur de votre nom.

L'Ours semble n'avoir pas entendu, il tourne le dos et s'apprête à rentrer dans la tour. Alvarez sourit :

– Qu'il est laid! Il a bien raison de se cacher.

Raymond, qui sent la colère monter en lui, s'écrie :

– Reviens ici, ours malgracieux et discourtois, nous avons bien tort de feindre avec toi et de ne point te dire ce que nous avons sur le cœur. Écoute un peu, l'Ours...

En entendant son surnom, qui le brûle comme une insulte, le sire de Crosey revient au créneau.

– Regardez-le, mes amis, reprend Raymond goguenard, ce ne peut être à un gentilhomme qu'appartient cette face hideuse, mais bien à quelque manant.

— Prends garde! fait l'Ours furieux.

Mais Raymond ne veut plus s'arrêter et il n'écoute pas les brefs conseils de modération, que lui donne à voix basse le sire d'Arguel. Il poursuit :

— Il n'est pas seulement affreux, cet Ours; il est couard et tremblant de peur. Avez-vous déjà vu à la fois tant de laideur et tant de lâcheté?

— Prends garde! crie l'Ours, fou de rage.

— Je ne te crains pas, réplique Raymond, et je t'attends, si toutefois tu oses te mesurer avec moi. Je suis le fils du noble sire de Montjoie et j'aurai plaisir à t'écraser comme une bête puante. A t'écraser, tu entends, l'Ours...

Le sire de Crosey hésite un moment, comme s'il lui était pénible de rompre avec sa vie de solitude et de silence. Mais il songe à son honneur et cède à sa colère :

— Attends. Je relève ton défi...

Puis, il disparaît dans la tour. Raymond, tout joyeux, se prépare à soutenir l'assaut et son poing se serre sur sa lance de combat. Il dit gravement à ses compagnons :

— Mes amis, je compte sur vous pour ne point intervenir dans la lutte qui va se livrer sous ces murs. Je tiens absolument à terrasser l'Ours, loyalement et seul.

Peu de temps après, le pont-levis s'abaisse en grinçant, la lourde herse se relève et on voit apparaître un cavalier, d'une forte stature, monté sur un grand cheval bai. Il n'a point d'armure, ni de heaume; il est vêtu d'un pourpoint noir, sur lequel il a passé une camisole en peau de mouton. On le prendrait pour un simple berger, s'il ne tenait dans une main un large écu et, dans l'autre, une lance énorme, longue et acérée, comme devaient

en porter les paladins d'autrefois. Il se dresse sur ses étriers, ce qui le fait paraître plus grand encore et manie son cheval avec une rare habileté. On le sent furieux, mais très maître de soi.

– Jeune fou! dit-il d'une voix terrible, tu vas payer le prix de tes insultes. Par ma main, tu mourras.

Raymond ne se laisse pas troubler : il jette son cheval contre l'adversaire et heurte l'écu de sa lance avec une telle force qu'il se croit sûr du succès. Mais l'Ours n'a même pas vacillé. A son tour, il prend du champ, puis fonce sur le jeune homme. Son visage ingrat s'éclaire d'un sourire cruel...

★

Cependant, Marie de Belvoir a appris, à son réveil, le départ de son fiancé. Elle se sent d'autant plus inquiète qu'elle a passé un nuit agitée, coupée d'affreux cauchemars. Elle reste persuadée que les pressentiments ont une portée profonde et qu'ils sont des avertissements du Ciel. Aussi, sans rien dire à personne, elle se dirige vers les écuries du château et fait seller un des chevaux de son père. Puis, elle se hâte vers Crosey.

Elle ne prend pas garde à l'air frais du matin, ni à la poussière des routes, qui l'enveloppe d'une nuée grise. Elle oublie même, dans son désir d'arriver au plus tôt, de se signer en passant devant les croix de pierre.

Quand elle parvient aux abords du château de Crosey, elle aperçoit aussitôt sur le terre-plein, qui sert de champ clos pour le heurt décisif, son fiancé attendant le terrible

assaut de son adversaire. Elle reconnaît l'Ours, dont on lui a tant parlé et elle comprend très vite qu'il ne s'agit point là d'une joute courtoise. Elle frissonne, elle a peur...

L'Ours, mettant sa lance en arrêt, se précipite avec violence contre Raymond. Celui-ci tente bien de se protéger avec son écu, mais la violence du choc le surprend. Il reçoit un coup en pleine poitrine et désarçonné, désarticulé comme un pantin, il va rouler vingt pas plus loin, dans un puissant fracas. Marie tressaille, mais elle continue à s'approcher.

L'Ours a mis pied à terre. Il saisit un poignard et s'avance vers son ennemi immobile, engourdi dans son armure. Marie pousse un grand cri et dit d'une voix suppliante :

– Grâce, Messire, pour mon fiancé. Il est de noble famille et par lui vous aurez forte rançon

L'Ours ne répond rien; il regarde l'armure à demi défoncée de celui qui l'a gravement outragé et qu'il hait avec fureur. Il lève son poignard et le plonge dans la gorge de Raymond, qui meurt sans pousser un cri.

Don Alvarez et le sire d'Arguel ont été surpris par une telle rapidité de mouvement. Au moment où ils se disposaient à porter secours à leur ami, ils ont aperçu Marie et hésité un instant. Le sire de Crosey en a immédiatement profité pour mettre à mort Raymond, car la vengeance a pour lui plus de saveur que la pitié.

Les deux chevaliers tentent bien de poursuivre l'Ours; mais il est trop tard désormais. Avec une agilité dont on ne l'aurait guère cru capable en raison de son âge,

il est monté à cheval et a regagné en hâte son château. Il est passé fièrement devant les armures de la grande salle, puis s'est mis à songer en marchant de long en large.

Marie s'est agenouillée auprès du corps de son fiancé, que les deux chevaliers ont débarrassé de sa lourde armure. Avec une tristesse infinie, elle a vu le pâle visage, aux yeux étrangement fixes, déjà remplis de ténèbres. Elle ne s'évanouit pas, elle ne pleure pas, mais elle reste là, prostrée, accablée par la douleur.

Don Alvarez la relève avec une grande douceur et l'aide à monter à cheval, pendant que le sire d'Arguel met le cadavre en croupe sur sa propre monture. Le soleil brille, déjà haut dans le ciel.

Au moment même où ils vont partir et jettent un dernier regard sur le funeste château, le sire de Crosey apparaît une fois encore sur la courtine. Il a un air froid, empreint de gravité et se contente de lancer, comme un menaçant défi, ces fières paroles :

— Je terrasse qui m'agace.

★

Pendant que se déroulait ce drame, le sire de Belvoir chassait. Informé, dès son lever, du départ de Raymond pour Crosey, il n'en a conçu aucune inquiétude. Il a seulement pensé qu'une telle démarche était inutile et que l'Ours ne consentirait jamais à assister au tournoi. Il a d'ailleurs estimé en lui-même qu'on avait beaucoup trop parlé la veille de ce sinistre voisin.

Aussi, accompagné d'une vingtaine de chevaliers, il s'est rendu à la chasse dans la forêt des Épesses. Son veneur a fait coupler les chiens et bientôt une sonnerie de cor annonce qu'on a levé un chevreuil, le plus fin et le plus habile des gibiers. Les chiens passent et repassent sur les traces de la bête qui court, désemparée. Un des chevaliers réussit à l'atteindre d'une flèche. Les chiens se ruent en aboyant sur l'animal abattu, mais le veneur les reprend en main et la chasse continue.

Tout à coup, un sanglier sort d'un épais fourré. Un chien l'atteint et le saisit à l'oreille. L'animal secoue furieusement sa hure et d'un coup de boutoir éventre le malheureux chien. Il court maintenant dans la campagne, poursuivi par la meute, passe un ruisseau, revient dans la forêt. Le sire de Belvoir a mis pied à terre et s'est placé habilement sur un sentier, non loin de la bauge. Quand l'animal arrive sur lui, le sire fait front et le transperce de son épieu. Puis, il sonne du cor pour appeler ses compagnons.

C'est alors la curée. La bête est éventrée, les entrailles toutes chaudes sont jetées aux chiens affamés. Le retour, avec deux belles pièces de venaison, a lieu dans une atmosphère joyeuse.

Les chasseurs arrivent dans la cour du château et chacun les acclame. A ce moment, Marie et les deux cavaliers franchissent le pont-levis. Un grand silence se fait. Le sire de Belvoir, apercevant le corps de Raymond, croit d'abord à quelque accident, mais Alvarez lui explique ce qui s'est passé à Crosey. Marie, qui sent un grand besoin de solitude, s'est aussitôt retirée dans la tour.

– Vengeance! crie le sire d'Arguel. L'Ours, non content de jeter à terre notre ami, l'a cruellement achevé.

– Nous le vengerons! affirment les seigneurs présents.

– Mes amis, reprend le sire de Belvoir, pâle de colère, Raymond de Montjoie ne reposera point ce soir dans le lit de noces qui lui était préparé, mais dans cette morne et froide tombe. Pour nous tous, il n'y aura pas tout à l'heure de tournoi : nous avons mieux à faire.

– Oui, ajoute Alvarez, nous vous convions à une rude chasse et je jure de n'avoir de cesse que la bête ne soit abattue et ne gise, sanglante, à nos pieds.

Les seigneurs vont prier un moment dans la chapelle du château, où Raymond est étendu sur un lit de repos. Le sire de Belvoir essuie furtivement une larme, puis donne le signal du départ. A ce moment, le sire d'Arguel s'approche et lui dit :

– Ami, ce n'est point tout que d'aller à Crosey. Il faut songer aussi aux moyens de parvenir au château. ce qui ne peut se faire si nous ne prenons avec nous des échelles pour franchir les fossés et donner l'assaut.

– Ce sera fait, répond le sire de Belvoir. Des écuyers et des valets nous accompagneront, comme pour la guerre, avec tout ce qui est nécessaire pour forcer les châteaux les mieux défendus. Nul doute que nous ne parvenions à vaincre l'Ours et à entrer en sa tanière.

Les chevaliers se mettent en marche sous un soleil de plomb. Ils sont suivis par leurs écuyers. En outre, des valets, montés sur des roncins, amènent des chariots, où se trouvent les échelles de fer et de lourds filins. Personne ne dit mot.

L'Ours de Crosey aperçoit cette troupe, qui s'approche de son château. Il se doute que ce sont les amis de Raymond de Montjoie, mais il n'en a cure. Il se souvient des groupes de pillards, déjà nombreux, qui ont tenté d'escalader les murailles et qu'il a contraints à rebrousser chemin.

— Ils ne me tiennent pas encore, se dit-il, et je vendrai chèrement ma vie. Ils vont voir!

Les chevaliers sont arrivés maintenant aux abords du château. La plupart d'entre eux n'ont pas revêtu leur armure, afin d'être plus légers et plus souples. Ils ont seulement une rondache et une large épée. Alvarez est impatient d'agir.

— Messire, dit-il au sire de Belvoir, j'étais l'ami de Raymond et sa mort me fait grand deuil. Un Castillan ne vit qu'à demi, quand son ami n'est pas vengé. Aussi, laissez-moi tenter le premier l'escalade.

Alvarez fait alors placer une échelle contre un créneau et il commence à monter. Mais l'Ours veille. Il saisit l'échelle de ses mains puissantes et, appuyant avec force, la lance dans le vide. Alvarez a la présence d'esprit de lâcher son épée, il tombe dans le fossé bourbeux, d'où ses compagnons le retirent.

— Lançons plusieurs échelles à la fois, commande le sire de Belvoir, il ne pourra rien contre nous!

Plusieurs chevaliers essayent de monter en même temps. L'Ours, courant au long du chemin de ronde, infatigable et robuste, fait tomber les audacieux dans les fossés. Le sire de Goux est précipité dans le vide,

au moment même où il arrivait au haut de la muraille. Il se blesse assez gravement dans sa chute.

– Un seul moyen de l'emporter, affirme Alvarez, de nouveau prêt à tenter sa chance : je vais monter et dès que l'Ours se découvrira, vous l'abattrez à coups de flèches.

Alvarez gravit à nouveau l'échelle. Mais l'Ours, furieux, ne se contente pas de le rejeter en arrière, il le blesse à l'épaule d'un coup de lance. Les flèches sifflent, mais viennent s'écraser sur les pierres, sans atteindre leur but.

L'Ours sent que ses adversaires commencent à fléchir. Il sourit et lance à ses ennemis sa menaçante devise :

– Je terrasse qui m'agace.

Le sire de Belvoir se rend compte que l'affaire a échoué pour cette fois. Il ordonne le retour et le groupe des chevaliers revient piteusement, emmenant ses blessés. C'est pour tous une humiliation cuisante d'avoir été tenus en échec par un seul homme – et un vieillard par surcroît.

Quand ils arrivent au château de Belvoir, une triste nouvelle les attend. Marie de Belvoir a été si profondément frappée, en voyant son fiancé tué sous ses yeux, qu'elle est tombée dans une fatale langueur. Elle a voulu prier un moment auprès du cadavre de Raymond, puis elle s'est retirée dans sa chambre et n'a pas tardé à succomber. Tous les efforts pour la ramener à la vie ont été vains.

Le lendemain a lieu l'enterrement des deux jeunes gens, unis dans la mort. Pour tous les assistants, la vengeance apparaît comme un impérieux devoir. On

décide de se retrouver un mois plus tard au château de Belvoir, pour préparer un nouvel assaut.

★

Au jour fixé, les seigneurs, ligués contre l'Ours, arrivent à Belvoir. Un plan d'attaque est soigneusement mis au point. Par une nuit sans lune, le petit groupe parvient aux abords du château de Crosey. Les chevaliers, désireux d'agir par surprise, appliquent une échelle de bois contre la muraille et prennent pied sur la courtine. Le sire de Belvoir arrive le premier au donjon, suivi d'Alvarez et d'une dizaine d'hommes.

Le serviteur de l'Ours a entendu du bruit et prévenu son maître. Celui-ci s'enferme dans la grande salle. Les chevaliers saisissent un madrier et enfoncent la porte, bardée de plaques de fer. Le sire de Crosey, adossé au mur, tient dans sa main une lourde épée, avec laquelle il s'apprête à frapper d'estoc et de taille.

Le sire de Belvoir l'attaque et un âpre duel s'engage.

— Tu étais autrefois mon ami, fait celui-ci, mais tu as lâchement tué noble sire Raymond de Montjoie et par là causé la mort de ma fille bien-aimée. Tu ne nous échapperas pas.

— On verra bien! répond simplement l'Ours.

Et, en prononçant ces mots, il fait voler l'épée du sire de Belvoir et le blesse grièvement. Le cercle des épées se resserre autour de lui : il fait front et abat plusieurs assaillants, qui vont rouler sur les dalles.

Alvarez est le plus ardent de tous; il n'hésite pas à

prendre des risques et déconcerte l'adversaire par ses feintes habiles. Il parvient enfin à faire trébucher l'Ours, lui tranche le poignet et se prépare à l'achever. Le sire d'Arguel intervient, avec un air cruel :

– Arrête! Cette mort-là serait trop douce pour lui.

Le groupe des chevaliers se saisit du vaincu et le jette dans une profonde oubliette, où ni l'air ni la lumière ne pénètrent. Puis il quitte le château en y mettant le feu. Les flammes brillent longtemps dans la nuit.

★

Le sire de Belvoir se rétablit rapidement, mais il ne fut plus le même homme qu'avant; il fit don de tous ses biens à l'Église et entra dans un monastère. Don Alvarez regagna le pays de Castille où il se couvrit de gloire au service de son roi, dans la lutte contre les Maures. L'Ours de Crosey ne tarda pas à mourir dans sa prison, gardant jusqu'au bout sa tristesse et sa fierté.

Son fils, qu'il avait fait élever dans une chaumière paysanne et à qui il ne s'était jamais intéressé, vécut et montra dans les combats une grande bravoure. Ses descendants conservèrent le souvenir du sire de Crosey, le plus farouche des hommes de son temps.

Voilà pourquoi les armoiries de la maison de Crosey sont un ours menaçant, de sable sur fond d'azur, avec cette noble devise : «Je terrasse qui m'agace».

Le Champ aux Sorciers



UR le territoire de Beaufort près de Lons-le-Saunier, on peut voir dans la montagne une cuvette, ouverte au Nord, que les gens du pays appellent le Champ aux Sorciers. Encore au siècle dernier, le voyageur attardé qui passait au clair de lune devant ces lieux sinistres, se sentait pris d'une indicible angoisse. Et les habitants de Beaufort ou de Rambey se signaient dévotement quand ils faisaient allusion à cet endroit maudit.

C'était là, en effet, que les sorciers du Jura se rassemblaient à l'heure fixée pour le grand sabbat. Dès que sonnaient les douze coups de minuit, ils arrivaient tous, les sorcières sur des balais, les sorciers sur des chats noirs ou des crapauds. Ils allumaient un grand feu et dansaient autour, selon des rites établis par Satan. Celui-ci se mêlait parfois à l'assemblée et il souriait de ses yeux luisants en voyant tous ceux et toutes celles qui s'étaient perdus comme lui.



Quand une heure sonna, sorciers et sorcières repartirent sur leurs montures. *Page 131.*



Quand une heure sonna, sorciers et sorcières repartirent sur leurs montures. *Page 131.*

Les paysans de Beaufort se verrouillaient soigneusement chez eux, quand ils avaient cru voir des lueurs ou entendre des cris. Aucun d'eux n'avait jamais cherché à surprendre le secret du sabbat. Ils craignaient par-dessus tout la damnation, et leur curé, un homme sage, entretenait en eux cette terreur salutaire.

Or, vers l'an 1550, Jean-Marie Barbier décida d'en avoir le cœur net. C'était un grand gaillard maigre et nerveux, bavard et têtu. Il n'était pas facile d'avoir le dernier mot avec lui ou de lui en faire accroire. Il avait reçu quelque instruction et il affectait volontiers de mépriser les superstitions. « Les sorciers, disait-il, c'est des menteries. »

Un soir donc, après avoir mangé les gaudes, la bouillie de maïs traditionnelle, bien craquante et dorée, et donné du foin aux bêtes, il partit à travers prés pour le Champ aux Sorciers. Il pensait bien ne rien voir et pouvoir rassurer les gens du village le dimanche après la grand-messe. Il s'arrêta derrière un buisson et attendit. A minuit les sorciers arrivèrent, le feu s'alluma, les danses et les chants commencèrent. Barbier tremblait de peur.

Soudain, à la tête d'un groupe de sorciers, il reconnut son voisin Séraphin Jarrod. C'était bien lui, petit, chauve, bedonnant, avec sur les lèvres un mystérieux sourire. Barbier commença à comprendre pourquoi Jarrod, en travaillant assez peu, semblait réussir toujours mieux que les autres. C'était à la magie qu'il devait ses riches moissons, ses lourds raisins dorés, ses bêtes grasses à souhait. La danse des sorciers devenait maintenant une

sarabande effrénée. Barbier sentait son sang se glacer dans ses veines. Le ciel était d'un noir de suie.

★

— Que fais-tu là, voisin? questionna sévèrement Jarrod quand il eut découvert Barbier transi et terrifié, derrière son buisson.

— Je passais... par hasard! articula bêtement Barbier.

— Ah! Tu passais, répliqua Jarrod furieux. Veux-tu que je te dise? Tu voulais surprendre le secret du sabbat et nous dénoncer à tes curés et à tes juges. Attends! Tu vas payer.

Et tous les sorciers, rassemblés autour de Barbier, crièrent plusieurs fois : « A mort! » L'un d'eux, qui avait une grande barbe noire et était vêtu avec élégance, prononça gravement la sentence réservée aux profanes trop curieux :

— Qu'il soit mené sur la plus haute tour d'angle du château de Crèvecœur et de là précipité dans le bief. Que son corps roule dans l'abîme et se fracasse sur les rochers!

Déjà, on empoignait Barbier aux aisselles, quand Jarrod décida d'intervenir. Il considérait son voisin comme un brave homme, moins borné que les autres, et il ne lui déplaisait pas de montrer sa générosité et par là son influence :

— Barbier, dit-il, tu mériterais la mort, mais nous ne sommes pas de mauvais diables. Tu vas nous jurer d'abord de ne rien révéler de ce que tu as vu cette nuit.

Si tu dis un seul mot de cela à qui que ce soit, tu mourras à l'instant même. Jure!

Barbier entrevit une lueur d'espoir. Il se redressa et d'un ton ferme jura sur son âme :

— Croix de Dieu, croix de fer. Si je mens je saute en enfer.

Les sorciers et surtout les sorcières n'appréciaient guère cette allusion à la croix et encore moins cette clémence injustifiée que Jarrod leur imposait. Mais l'homme à la barbe noire gardait le silence. Il fallait bien se résigner.

D'ailleurs Jarrod, soucieux de l'opinion, fit cette menace :

— Barbier, nous te laissons la vie et également la vue malgré ta malsaine curiosité. Mais ne crois pas être quitte à si bon compte. Ton bétail paiera pour toi.

Quand une heure sonna, sorciers et sorcières repartirent sur leurs montures. Les manches à balai fendirent la nuit. On entendit dans le lointain les miaulements des chats et les deux notes aiguës des crapauds. Les flammes rentrèrent dans la terre. Tout redevint calme sous la brume.

Barbier se retrouva seul, endolori, hébété. Il rentra chez lui à la hâte par la route d'Orbagna. Il courut à son écurie, mais tout semblait calme. Les deux bœufs Poûmé et Rômé ruminaient tranquillement, les vaches avaient un souffle régulier. Barbier rentra se coucher sans bruit pour ne réveiller personne. Il ne parvint pas à dormir.

★

A l'aube, quand il se leva pour partir faucher, Barbier vit son voisin Jarrod qui nettoyait son écurie et il lui dit :

– As-tu bien dormi, Jarrod?

– Fort bien, et toi?

– Oui.

Le dialogue se poursuivit un moment sur des sujets anodins, la pluie, le beau temps, la récolte. Barbier cherchait dans l'expression ou les paroles de Jarrod quelque chose qui pût passer pour une allusion à la scène de la nuit. Mais il en fut pour ses frais. En regardant Jarrod avec son allure calme, sa sérénité de bon vivant, ses yeux clairs, Barbier se demandait s'il n'avait pas été victime d'un rêve. On lui avait dit que l'imagination peut jouer des tours pendables et il avait peur d'en être dupe. Il y songea tout le jour.

Puis, peu à peu, il pensa moins à son aventure. Il ne l'oublia pas, mais il se laissa accaparer par les soucis quotidiens. Un soir, comme il ramenait une voiture de gerbes, sa femme vint à sa rencontre et lui dit, toute affolée :

– Viens vite, Jean-Marie. La Blanchette va peut-être bien crever.

L'affaire était d'importance, car la Blanchette était la meilleure vache de l'écurie, une bête solide, bonne en lait, toujours en tête du troupeau. Quand il entra dans son écurie, Barbier ne put que constater que sa femme avait vu juste. Il se rappela avec terreur les menaces des sorciers.

Un mois plus tard, au moment des vendanges, Barbier dut enfouir deux autres vaches dans l'enclos au pied de la forêt, qui servait de cimetière des bêtes. A Noël, il ne lui restait que ses deux bœufs.

Après la messe de minuit, il lui sembla entendre du bruit dans l'écurie. Il alluma un falot et se prépara à y aller. Mais sa femme l'en empêcha.

– Ce n'est rien, Jean-Marie, dit-elle. Tu sais bien que dans la nuit de Noël les bœufs parlent entre eux et que ceux qui les dérangent meurent dans les trois jours. Laisse-les, va!

– Bah! Que nous chantes-tu là? grommela Barbier. Mais depuis l'aventure du sabbat il ne savait plus que croire. Il avait peur des puissances maléfiques et il suivit les conseils de sa femme.

Quand il entra dans son écurie le matin, il trouva ses deux bœufs étendus, déjà froids. Il avait perdu huit bêtes en six mois.

Quelques jours plus tard, Jarrod interpella Barbier, qui revenait du bois :

– C'est bien. Tu as tenu ton serment et payé ta faute. Veux-tu être libre?

– Oui.

– Tu le seras, dit Jarrod, à condition de ne jamais regretter les bêtes que tu as perdues.

– Je ne les regretterai pas.

– Alors, dit doucement Jarrod, va ce soir à la mare,

qui est derrière ton clos. Prends les grenouilles et tue-les. Il ne t'arrivera rien désormais... A condition, ajouta-t-il, que tu tiennes ta langue et qu'on ne te voie jamais plus rôder là-bas, autour du sabbat.

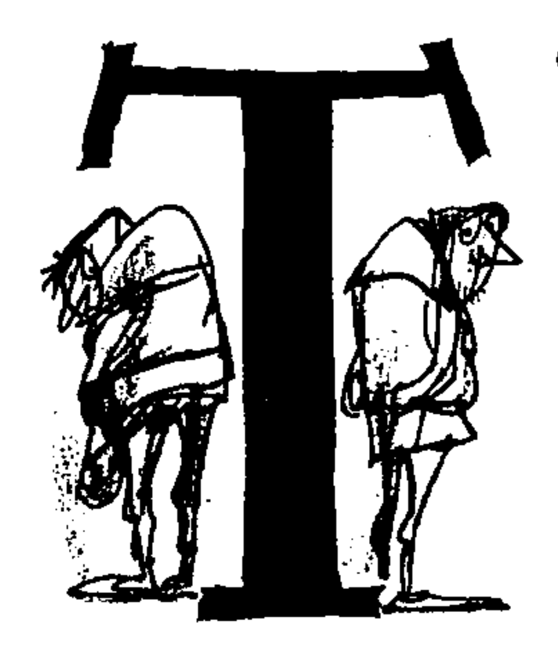
Barbier fit ce qui lui avait été prescrit et dès lors il fut délivré. Il racheta des bêtes et son écurie fut bientôt une des plus belles du pays.

Quant à Jarrod, il ne tarda pas à se repentir de s'être laissé entraîné à des pratiques de sorcellerie. Il fit venir le curé et lui avoua tout. Grâce à ses révélations les tribunaux d'église purent faire la chasse aux sorciers et ceux-ci durent quitter la région. Jarrod obtint son pardon après une confession publique et une dure pénitence. Jusqu'à sa mort il fit tout pour réparer ses torts, notamment à l'égard de Barbier.

Regardez cette croix de pierre recouverte de mousse : elle éloigne à jamais les mauvais esprits de Beaufort et du Champ des Sorciers.



Les deux Bossus



OUTES les histoires de sabbat ne sont pas sinistres et il en est qui racontent des aventures assez cocasses. C'est que les sorciers aiment la plaisanterie et savent rire quand il le faut. Écoutez :

Il était une fois un pays qu'on appelle la Comté et dans ce pays un petit village nommé Fontenois-les-Montbozon, à mi-route entre Vesoul et Besançon, et dans ce village des hommes et parmi ces hommes un nommé Achille. Pourquoi, diable! l'avait-on appelé ainsi : il n'avait pourtant rien de commun avec le héros des Grecs. Il était petit, assez laid et par surcroît bossu.

Mais sa difformité ne l'empêchait pas d'être gai. Quand il lui arrivait de rouler sa bosse sur les routes du pays, il chantait à pleine voix. Et quand il avait beaucoup chanté, il avait soif et buvait du bon vin.

Mais quand il avait bu, il chantait à nouveau. Bref, c'était un franc luron, un joyeux loustic et un gai compagnon. Au café, à la veillée, à la noce, il faisait rire l'assistance par ses calembours et ses histoires, à croire qu'il avait de l'esprit plein sa bosse. Lui-même riait à gorge déployée, pensant comme le bon Rabelais que « le rire est le propre de l'homme », et se moquant bien du dicton : « Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera ». Oui, il justifiait à merveille l'expression, que l'on emploie parfois : « rire comme un bossu ».

De son métier, il était tailleur et, ma foi, fort habile. Il n'avait pas son pareil pour couper, coudre et ajuster un habit. L'étoffe, serge ou droguet, en un instant prenait forme sous ses mains pleines d'adresse. Naturellement, il ne travaillait pas qu'à Fontenois. Il allait en journée dans les villages voisins, taillait de beaux habits neufs et rapiéçait des vieux, et tout cela avec le sourire, une chanson sur les lèvres et une humeur enjouée.

Ce jour-là justement, il était allé à Dampierre, à une bonne lieue au nord de Fontenois. Il y était bien aimé et tous ses clients lui avaient offert un verre de bon vin... ou deux. Il commençait à sentir sa tête tourner dans un épais brouillard.

– Quand le vin est tiré, il faut le boire, articulait-il d'un ton sentencieux, mais d'une voix pâteuse.

Tant bien que mal, il reprit le chemin du retour. La nuit était déjà noire et froide, le vent sifflait lugubrement dans les branches, les oiseaux de nuit ululaient, mais Achille n'avait pas peur. Il se sentait plus gai encore

que d'habitude et marchait en zigzag. Il chantait à tue-tête un vieil air dont il embrouillait les paroles :

Derrière chez mon père
Vole, vole, mon cœur vole...
Il y a un pommier doux...

Il était à peu près minuit, quand il arriva au pont de Vaux-Chatru, sur la Linotte, une petite rivière bordée de joncs. Il aperçut, non loin de là, des feux qui brillaient dans la nuit.

– C'est le sabbat, dit-il en riant; curieuse affaire! Il y a là des gens à cheval sur des crapauds. Pouah! Quelle drôle d'idée de danser la nuit... et de plus, sans boire!

Et il continua sa route sans le moindre frisson. Un peu plus loin, il entendit une chanson, une ronde avec un refrain, que reprenait un chœur fait de voix puissantes. Dans le silence de la nuit, l'air paraissait étrange, très bruyant avec des roulements graves et des notes aiguës. Le rythme était animé, entraînant et vraiment endiablé. Achille prêtait l'oreille.

Au bout d'un moment, il distingua les paroles :

« C'est demain dimanche!
C'est demain dimanche! »

Alors, de sa plus belle voix, il continua :

« Et après-demain lundi! »

Un roulement de tonnerre n'aurait pas surpris davantage les sorciers. Tous coururent à lui, même les vieux à barbe blanche ou les vieilles à la bouche édentée. Il

ne bougea pas et les salua poliment. Ils le prirent par les mains, par les pieds, le portèrent, le poussèrent, le roulèrent en s'agitant avec frénésie et en poussant des hurlements.

– Qu'ils sont brutaux! fit-il, tout étourdi. Ils vont me faire chanter de la pire façon et me donner une danse.

Mais non! Il ne fut pas battu et personne ne lui reprocha d'avoir dérangé le sabbat. Sorciers et sorcières le firent entrer dans la ronde. Il sautilla, gambada, trépigna en déployant une mine réjouie. Il chanta tant qu'il put.

Quand la ronde fut finie, le chef, un grand gaillard souriant, tenant dans sa main un sceptre à tête de diable, comme la marotte des bouffons, dit d'un ton aimable :

– Bossu, tu chantes bien.

– Je fais ce que je peux, répondit Achille avec une fausse modestie.

Alors le chef ordonna d'un geste large :

– Qu'on ôte sa bosse, sans qu'on le cabosse.

Les sorciers se ruèrent immédiatement sur lui. On le frappa, on le cogna, on le tapa, on le frotta dans le dos, avec vigueur et bientôt la bosse détachée alla rouler dans un coin.

– Gardons-la, dit le chef, ça peut servir.

Puis il fit signe à Achille de s'en aller et celui-ci, tout heureux, ne demanda pas son reste.

*

Le sabbat, comme son nom l'indique, avait lieu le samedi et le lendemain était un dimanche. Les gens de Fontenois mettaient leurs beaux habits, pour aller à la messe. Quand tout le monde fut installé dans la petite église, Achille s'avança dans la grand'nef, fier comme un paon, avec une gravité qui ne lui était pas habituelle. Ce fut dans l'assistance une stupéfaction. Bien qu'on fût dans un lieu où le silence est de règle, les hommes se poussaient du coude, en se disant à voix basse :

– Regarde voir le bossu. Le voilà redressé.

Et les femmes, encore plus bavardes, cherchaient à découvrir les raisons de ce changement soudain.

– C'est la médecine, disait l'une.

– C'est le Ciel, faisait une autre.

– C'est sûrement le Diable, répliquait une troisième.

Après l'office, Achille fut entouré par une troupe nombreuse, qui ne lui demandait pas comme à l'ordinaire des histoires, mais son histoire. Il la raconta simplement, en montrant bien qu'il n'avait pas sollicité cette faveur des sorciers et qu'il ne faisait en rien partie de ce troupeau maudit. Il ajouta que, pour des créatures de Satan, ils s'étaient montrés très gentils avec lui. Mais personne ne voulut le croire :

– Allons, disait-on, son récit ne tient pas debout. Des sorciers bienfaisants! Cela ne s'est jamais vu. Il se moque de nous.

Cependant, en réfléchissant à l'affaire, il fallait bien constater :

– Le fait est qu'il a perdu sa bosse.

Pendant trois jours, on ne parla que de cette métamorphose au village. Il y eut plusieurs camps, soutenant chacun une opinion différente, se battant même au besoin pour elle. Puis, les passions s'apaisèrent, l'attention se porta sur des événements nouveaux, Achille sombra dans l'oubli...

Il y avait pourtant quelqu'un qui n'oubliait pas l'aventure : c'était Célestin, le savetier. Il était lui aussi petit, laid et bossu, mais avec cette particularité qu'il était bossu par devant. En outre, il était d'un caractère bien différent de celui d'Achille. Il était constamment triste, avec une mine sombre et renfrognée, une humeur maussade comme un temps sans soleil. Quand il raccommodait les vieux souliers, il semblait encore plus usé qu'eux. Il était découragé de nature et il avait en plus connu pas mal de malheurs dans sa vie, moqué, battu, méprisé depuis son jeune âge. Il vivotait avec un métier de gagne-petit et aimait à raconter ses misères, concluant toujours de la même façon :

– Bien vrai, je n'ai jamais eu de chance!

D'ailleurs, cette humeur noire ne l'avait pas rendu meilleur. Il était grincheux, irascible et jaloux. Sa première réflexion, quand il avait vu Achille à la sortie de la messe, avait été :

– Ce n'est pas à moi que cela arriverait!

Et depuis il détestait Achille, qui avait été jusque-là son compagnon d'infortune et son ami. Il allait même jusqu'à insinuer qu'il avait fait un pacte avec le diable et que, si son corps était redressé, son âme était perdue.

Célestin n'arrêtait pas de songer à ce qui s'était passé

près du pont de Vaux-Chatru et il finit par se convaincre qu'il pourrait obtenir lui aussi la faveur des sorciers. Il se laissa même aller à voir l'avenir sous une couleur moins noire que d'habitude. Il fit des projets :

— Ce sera la belle vie, pensait-il. Je serai solide, bien bâti et je pourrai travailler comme un homme. Je n'aurai que l'embarras du choix pour prendre une bonne femme, qui me fera ma soupe. Oui, ce sera la belle vie!

Et, très vite, sa mauvaise nature lui soufflait :

— Je serai riche... Je serai puissant. Je pourrai à mon tour humilier les faibles et me venger... oui, me venger.

Animé de tels sentiments, il se rendit au pont, le samedi suivant, un peu avant minuit. Quand il arriva, le sabbat était commencé, les feux allumés et la danse battait son plein. Il écouta un moment, puis entendit le refrain, dont avait parlé le tailleur :

« C'est demain dimanche!
C'est demain dimanche! »

Aussitôt il s'arma de courage et cria :

« Et après-demain lundi! »

Il fut aussitôt entouré, bousculé et il dut entrer dans la ronde. Il tâcha de chanter aussi, bien qu'il n'en eût pas l'habitude. Quand la ronde fut finie, Célestin vit au pied d'un saule la bosse du tailleur et il se réjouit à l'idée que la sienne y serait bientôt aussi. Le chef lui dit, l'air joyeux :

— Bossu, tu chantes faux.

— Je fais ce que je peux, répondit Célestin qui répétait mot pour mot les paroles du tailleur, sans se rendre

compte que cette fois la phrase pouvait paraître insolente ou tout au moins peu aimable.

Le chef ne s'en émut pas, il prit la bosse du tailleur, tourna autour du bossu et, pour finir, la lui appliqua sur le dos, où elle demeura. Il fut ainsi bien bossu, par-devant et par derrière. Il chercha à protester.

— Mais, ce n'est pas de jeu, fit-il...

On lui fit comprendre très vite qu'il aurait tort d'insister, et que les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures. Il se sauva en grognant et naturellement, le lendemain, il n'eut aucune envie d'aller se pavaner dans la grand'nef. Il entendit les cloches sonner, vit les gens de Fontenois aller à la messe et parmi eux Achille en habit de fête. Il rumina sa rancœur, murmurant d'une voix remplie à la fois de colère et de tristesse :

— Bien vrai, je n'ai jamais eu de chance.

Et c'est ainsi que Célestin apprit, à ses dépens, qu'il ne fallait pas trop compter sur l'obligeance des sorciers.

La queue du Diable



IL était une fois, à Auxon près de Vesoul, un solide bûcheron nommé Tiénot, fort comme un taureau et paresseux comme un loir. Jamais il ne travaillait le dimanche et cela lui arrivait assez peu dans la semaine. Le travail, pensait-il comme tant d'autres, c'est vraiment la santé, moins on en fait, mieux on se porte. Avec cela bon vivant, plus souvent au cabaret qu'à l'église, aimant le vin et la goutte. Pas mauvais homme d'ailleurs, ne manquant pas de bon sens, se vantant d'être un esprit fort : il aimait la discussion, n'hésitait pas à contredire le curé et riait à gorge déployée quand on lui parlait du diable.

Sa femme, la Babette, était bien différente de lui, maigre, sèche, avare, active comme une fourmi et aimable comme un chardon. Elle trottait, affairée dans la maison, grommelant contre son fainéant de mari.

– Bonne femme, disait Tiénot, mais sotte comme trente-six baudets.

Car la Babette l'irritait par son amour du travail et sa croyance au diable, deux choses évidemment absurdes.

Un jour, comme il revenait de Colombier, où il avait touché sa paie et bu du vin clairet, Tiénot trouva sur le chemin un homme étendu. Il faisait un froid de loup et Tiénot avait à sa moustache rousse des perles de gel.

– Que fait ici ce chrétien-là? se demanda-t-il. Il n'a sur lui qu'un vieux sarrau en guenille et il est déjà tout gelé, raide comme une souche.

Il retourna le corps et regarda de plus près.

– C'est peut-être le père Poussot, qui vient souvent mendier par ici. Pourtant, non. Dieu, qu'il fait noir! On verra bien à la maison.

Et Tiénot, prenant l'homme sur son épaule, rentra chez lui à Auxon. Il chantait tout en marchant.

– Babette, dit-il à son arrivée, as-tu cuit au four aujourd'hui?

– Bien sûr, bon à rien, il ne restait qu'une miche. D'où viens-tu à c't'heure?

Tiénot ne crut pas utile de répondre. Il ouvrit le four, y déposa celui qu'il avait ramené et ferma la porte.

– Qui c'est? demanda Babette. Tu fais cuire un cadavre, mon Dieu!

– Il n'est pas mort, il est gelé.

– Alors, il va étouffer là dedans.

– Bah! Quand il aura assez chaud, il le dira.

Et Tiénot, sans plus se soucier de l'inconnu, prit du fromage et du pain dans la maie, se versa un verre de piquette et se mit à casser la croûte. La marche lui avait donné de l'appétit, surtout avec un homme sur le dos et par une nuit si glaciale.

Babette, intriguée, curieuse comme toutes les femmes, était restée près du four. Elle aurait bien voulu savoir qui était cet inconnu. N'y tenant plus, elle ouvrit la chatière de la porte et ne put retenir une exclamation de surprise.

– Tiénot! cria-t-elle d'une voix aiguë, viens voir.

Tiénot ne bougea pas. Il était en train de manger et c'était là une occupation sérieuse qui ne souffrait aucun dérangement. C'est Babette qui vint à lui.

– Tu es sûr, dit-elle, que c'est un homme?

– Pardi! C'est pas un mouton, bien sûr.

– Idiot! C'est un veau.

– Un veau? Pour qui me prends-tu?

– Viens voir la belle queue rousse, qui passe maintenant par la chatière.

Tiénot s'essuya les lèvres d'un élégant revers de main et s'approcha du four. Il n'y avait pas de doute : l'inconnu avait une queue longue comme le bras, terminée par une mêche de poils touffus, avec des reflets roux et noirs. Cette queue s'agitait maintenant, battant l'air, souple comme un serpent. Tiénot réfléchissait, la Babette le voyant étonné eut tout à coup une idée.

– Dis donc, Tiénot, si c'était le diable?

– Ah! te voilà encore avec tes histoires!

– Et si cette fois c'était vrai!

Babette n'était pas rassurée, son grand nez maigre tremblait de peur. Tiénot, calme comme à l'ordinaire, tendit sa grosse main de bûcheron vers le four et saisit le mystérieux appendice. Puis il tira, de toutes ses forces.

— Aïe! aïe! cria l'inconnu et sa voix caverneuse résonna au fond du four.

Tiénot tirait toujours et la queue se raidissait, s'étirait, prête à se rompre. Les cris redoublaient de vigueur.

— Aïe! aïe! Tu vas me l'arracher.

— Et après? ricana Tiénot, tu seras plus joli garçon.

— Aïe! aïe! laisse-la moi et je te donnerai ce que tu voudras.

— Tu es bien malin. Tout ce que je voudrai?

— Oui, tu seras riche... Tu n'auras plus besoin de travailler.

L'inconnu avait touché cette fois une corde sensible. Il le sentit bien et de sa main crochue lança une poignée de pièces d'or. Tiénot ne lâcha pas prise, mais la Babette, oubliant sa terreur et désireuse de ne rien laisser perdre, se mit à ramasser les écus.

— Tu es donc bien riche, fit Tiénot, fais-nous voir.

Une nouvelle fois les pièces d'or sortirent du four et la Babette, qui ne s'était pas encore relevée, n'eut qu'à les ramasser à leur tour. Tiénot avait vu la main crochue et il réfléchissait : une queue, une main crochue, de l'or! Il avait beau être un esprit fort, un tel ensemble de faits n'était pas sans l'intriguer. Troublé, il demanda :

— Serais-tu le diable?

En personne.

Alors, pourquoi n'étais-tu pas en enfer?

Tu sais bien que j'ai beaucoup à faire sur la terre. Tu ne m'as pas vu mais je t'ai souvent servi à boire au cabaret. Quand ton verre était vide, c'est moi qui te l'emplissais. Et quand tu dormais dans un pré au lieu d'aller au travail, c'est moi qui berçais ton sommeil.

Tout cela est bien beau, mais pourquoi t'ai-je trouvé gelé sur mon chemin?

– Réfléchis un peu. J'aime la chaleur et il fait un froid dans ce diable de pays! J'aime encore mieux ton four.

– A la bonne heure! car tu vas y rester.

Tiénot, sans perdre de temps, avait amené près du four le billot sur lequel il fendait ses bûches de foyard, sa hache et de fortes pointes. Avec le dos de la hache il frappa et cloua la queue du diable sur le billot.

– Pan! Pan! Pan! faisait la hache.

– Aïe! Aïe! Aïe! gémissait le diable.

– C'est fini, mon garçon, dit Tiénot en riant. Reste bien sage ou sans ça, diable!...

Le diable était donc prisonnier et avouez qu'il était vexant pour le maître du feu d'être enfermé dans un four. Il se tortillait, heurtait les parois de ses cornes recourbées, mais il ne réussissait qu'à sentir une vive douleur dans l'échine. Il était pris comme un rat.

– Ah! il n'a pas l'air « malin », ironisait Babette, d'autant plus heureuse de l'issue des événements qu'elle avait eu très peur.

Tiénot avait couru annoncer la nouvelle au village.

— Venez voir, disait-il, j'ai enfermé le diable.

— Tu perds le sens, Tiénot, disait l'un. Tu nous as répété assez souvent que tu ne croyais pas au diable.

— Tu te moques de nous, ajoutait un autre, mais sois tranquille, tu ne riras pas à nos dépens.

Tiénot eut toutes les peines du monde à les persuader qu'il disait bien la vérité. Il les fit venir à la maison, leur montra la queue rousse et noire et tous reconnurent le diable. Ce fut un beau tapage : on félicita Tiénot, on chanta, on poussa des cris de joie. Le curé, appelé en hâte — d'ailleurs malgré Tiénot — fit toute une oraison en latin, jetant de temps à autre de l'eau bénite sur le diable, qui poussait de petits cris. Puis, Tiénot emmena tout le monde au cabaret et on but à son exploit. Le village s'endormit tard dans la nuit.

Le diable resta encore prisonnier deux longs jours. Pendant ce temps la vie du monde parut transformée : les hommes ne furent plus querelleurs, cupides, débauchés ni les femmes coquettes ou menteuses. Les enfants — même les pires garnements — étaient devenus studieux, polis et remplis d'obéissance. Oui, il y avait quelque chose de changé.

Tiénot le trouvait aussi. Dès la première nuit, il avait largement dépensé tout l'or que le diable lui avait donné. Au matin, il revint chez lui, un peu éméché, mais lucide. Il alla droit au four et saisissant la queue du diable, il se mit à la tirer, à deux mains, si fort qu'il craignît de l'avoir cassée, ce qui aurait été tout de même excessif.

Le diable qui, après s'être rongé les sens, avait fini par s'endormir, fut réveillé en sursaut.

– Aïe! Aïe! fit-il d'une voix lamentable, que me veux-tu?

– Je n'ai plus de sous, répondit Tiénot. Il m'en faut tout de suite... et tâche d'être généreux.

La main crochue lança une poignée d'or, bien plus grosse que la veille. Mais cela parut peu à Tiénot.

– Il m'en faut bien davantage, dit-il furieux. Je veux acheter tous les arbres de la forêt. Allons! donne!

Et, pour appuyer sa demande, il tira très fort sur la queue. Le diable n'avait qu'à s'exécuter, il donna un gros sac d'or.

– C'est déjà mieux, dit Tiénot pour tout remerciement. Mais ce n'est pas assez. Je veux posséder tout le vignoble du pays bas, de Gray à Poligny, afin de boire à ta santé.

Un autre sac d'or apparut à côté du premier. Mais Tiénot ne s'arrêta pas là. Il voulut de l'or pour acheter toutes les vaches et leurs veaux, toutes les mines de fer ou de sel, et aussi tous les juges de Comté pour ses procès à venir. En peu de temps il eut empli de sacs d'or la cuisine et la chambre. A la fin, fatigué de confier au diable l'emploi qu'il ferait de son or, il se contentait de tirer la queue sans rien dire... et la main crochue donnait, donnait toujours, inlassable, résignée, docile.

C'était maintenant le deuxième jour que le diable était en prison. Tiénot, la mine fière, la joie au cœur,

avait décidé de ne plus rien demander, avant d'avoir mis son or en lieu sûr. Il avait fait venir des ânes de Pusy et il se disposait à confier son trésor à quelque changeur de Vesoul, qui gérerait les fonds et négocierait les achats. Mais Tiénot était né prodigue. Avant de partir, il fit une large distribution d'or aux voisins d'abord, puis à tous les gens du village et même à ceux qu'il n'aimait pas. Les écus pleuvaient et chacun voulait profiter de cette aubaine inespérée. Nul doute qu'à ce moment-là Tiénot ait été prophète en son pays!

La Babette regardait la scène d'un air renfrogné. Elle était mécontente et murmurait entre ses dents :

– Mon Dieu! Quel innocent! Je le reconnais bien là, jetant les écus par les fenêtres, dépensier comme pas un. Avant même d'être à Vesoul, il aura donné la moitié et bu le reste. Nous serons traîne-misère comme avant.

Mais Babette avait beau rouler des yeux furibonds, Tiénot donna ce qui lui sembla bon, puis, accompagné de l'estime générale, il emmena ses ânes et son trésor.

Très vite le nom de Tiénot avait volé sur les ailes de la renommée et quatre capucins, qui mendiaient dans la région, eurent vent de la fabuleuse aventure. Ils pensèrent que, même venant du diable, un peu d'or ne leur serait pas inutile. L'or comme l'argent n'a pas d'odeur et il a un si bel éclat. Les moines se hâtèrent donc vers Auxon. Ils y arrivèrent quelques heures après le départ de Tiénot. La Babette, l'air déconfit, vint leur ouvrir.

– Ah! mes révérends Pères, soupira-t-elle, il m'arrive une fâcheuse histoire. Je savais bien que le Tiénot ne pourrait pas garder sa fortune et qu'il la gaspillerait en peu de temps. J'ai voulu conserver pour moi la queue du diable.

– Et alors? firent en chœur les quatre capucins.

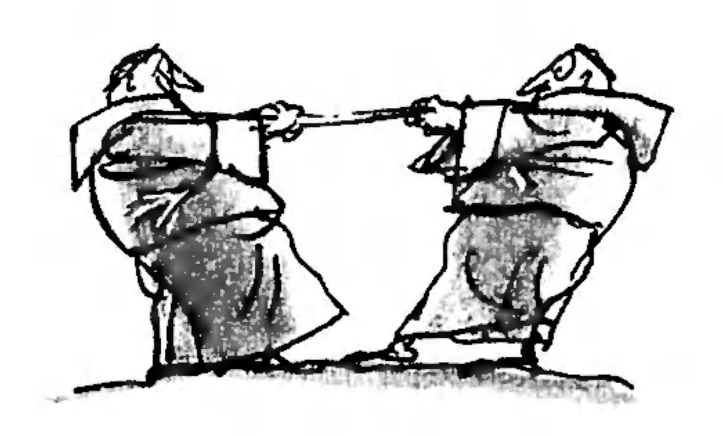
– J'ai pris la hache et j'ai coupé la queue d'un coup sec. Maintenant, me disais-je, elle est à moi et j'en ferai meilleur usage que Tiénot. Mais le diable, dès qu'il s'est senti libre, heureux de s'en tirer à si bon compte, a poussé la porte du four, est sorti en trombe et au passage, de son pied fourchu, il m'a cassé deux dents de devant. Voyez!

– Mais il vous reste la queue.

– Belle avance! J'ai beau tirer dessus, il n'en sort pas un liard. Tenez! Je vous la donne.

Les capucins ne s'étonnèrent pas outre mesure que Dame Babette n'ait rien obtenu, en tirant sur la queue. Il fallait sans doute une certaine habileté, un tour de main qu'ils découvriraient sans peine. L'essentiel était de posséder l'appendice magique. Ils se mirent donc, deux à chaque bout et tirèrent en sens inverse, tout en s'injuriant comme les héros du vieil Homère. Ils tirèrent avec tant d'ardeur, de frénésie passionnée que la queue cassa et qu'ils perdirent l'équilibre. Ils tombèrent à la renverse et restèrent assommés, car leurs têtes avaient porté sur les dalles. Ce fut un nouveau souci pour Babette, qui s'efforça de les ranimer.

Ainsi les bons moines avaient fait de vains efforts et n'avaient rien pu tirer de la queue du diable. C'est pour cela qu'on dit de ceux qui, malgré leur travail, réussissent tout juste à vivre sans connaître jamais l'aisance, qu'ils tirent le diable par la queue.



Les Bousbots



EN ce mois de juin 1575, le ciel était sans nuage, le temps doux avec une brise légère et la petite cité de Montbéliard s'étirait au soleil. Le château du comte, qui était alors le duc de Wurtemberg, Frédéric, la dominait avec ses fortes murailles, ses deux tours, la Ronde et la Neuve, coiffées d'un clocheton, son allure massive et pourtant élégante. Tout dans ce riant pays donnait une impression de calme et de joie de vivre.

Pourtant, les querelles religieuses faisaient rage et les deux hommes, qui, à quelques lieues de la cité, s'entretenaient familièrement le long du Doubs, étaient deux protestants de Besançon, qui avaient dû quitter leur ville et qui s'étaient réfugiés à Montbéliard, pays acquis à la Réforme. Le plus âgé, Jean Antoine d'Arcier, avait un air doux et timide; le plus jeune, Nicolas Gauthiot,

semblait beaucoup plus énergique, avec un visage rude et un regard plein de hardiesse.

— Le Doubs a de la chance, fit soudain d'Arcier en montrant la rivière, il entre à Besançon, comme il veut, tandis que nous, nous avons tout abandonné : ville, maison, métier. Je revois encore les commissaires impériaux, quand ils nous ont notifié de partir dans les dix jours. Quelle triste époque !

— Ne te décourage pas, répondit Gauthiot. Je sais bien, nous sommes ici depuis trois ans et la vie a été difficile. Mais l'heure approche, où nous rentrerons à Besançon, en vainqueurs. L'expédition se prépare et elle réussira.

— Ce ne sera pas facile. La ville dépend de l'Empereur Maximilien, qui peut y envoyer des secours. Et puis, ne l'oublie pas, la Comté appartient à Philippe II, ce maudit roi d'Espagne, qui est le plus intransigeant défenseur du papisme [1]. Il trouvait le cardinal Granvelle trop modéré et il l'a remplacé, il y a quelques années, par le duc d'Albe, perfide et cruel. Les nôtres ont été traqués et beaucoup mis à mort. Le duc est reparti, mais, crois-moi, l'affaire sera dure.

— Nous réussirons, malgré l'acharnement des papistes. Nos martyrs ne sont pas morts en vain. Chaque jour est marqué pour nous par des adhésions nouvelles : des savants, des médecins, des soldats, des gens de toutes conditions, du parlementaire en robe fourrée à l'humble artisan des métiers. Nous pouvons agir avec confiance.

---

[1] Terme péjoratif désignant le catholicisme.

— Je suis d'accord avec toi, mon frère, notre cause triomphera, mais il faut être prudent. Certes l'Église de Rome chancelle. Le Pape ne parvient pas à réformer les abus et ne songe qu'à soutirer de l'argent aux fidèles. Les évêques mènent une vie luxueuse et dissolue, la religion romaine n'est plus faite que de cérémonies sans âme, le papisme ignore les saintes écritures; mais les princes sont puissants et nous ne sommes en Comté qu'une faible minorité.

— Une minorité résolue vaut mieux qu'un troupeau endormi et Dieu ne nous abandonnera pas. Nous avons avec nous le comte de Montbéliard, des volontaires suisses et flamands, des réfugiés lorrains et français et des Comtois valeureux.

— Je sais, nos troupes sont solides, quoique peu nombreuses. Le courage ne leur manque pas et j'apprécie celui des Français. Ils sont venus ici plus de trois cents depuis le terrible massacre de la Saint-Barthélemy et ils brûlent de venger leurs morts. Je connais quelques-uns d'entre eux : le savant Pyrame de Candolle, l'imprimeur François Estienne, un homme de grande valeur.

— Ils nous aideront, car il y a aussi parmi eux de rudes guerriers, Blaise de la Trémouille et Guillaume Stuart, par exemple. Quand nous aurons formé un vaste bloc protestant de Genève à la Flandre, nous pourrons à notre tour aider nos frères de France.

— Peut-être, mais ne rêvons pas encore à ces vastes projets. Il s'agit d'abord de reprendre Besançon. La

ville est, plus que Montbéliard, au centre de la province, et constitue une base d'opérations essentielle. Mais elle est défendue.

— Assez peu. La garnison est faible. L'Empereur a bien d'autres soucis en ce moment. Les habitants sont hostiles à notre cause, mais ils auront peur. Quant à l'archevêque, Claude de la Baume, je ne serais pas étonné qu'il se rallie un jour à nous. Il s'est rendu plusieurs fois aux prêches de Lyon et on dit qu'il est en rapport avec les pasteurs de Genève, disciples de Calvin.

— Ne nous faisons pas trop d'illusions. La ville résistera et notre coup de main échouera, si nous ne bénéficions de la surprise. Plus qu'un excès de crainte, un excès de confiance nous nuirait.

— Sois tranquille, tout ira bien. Nous pourrons rentrer dans nos maisons, que des papistes occupent indûment. Nous nous réunirons à Chamars [1] comme autrefois et nous chanterons nos psaumes à la gloire du Seigneur. Nous chanterons dans notre langue, au lieu de débiter comme les papistes des mots latins, qui ne parlent pas plus aux oreilles qu'à l'âme. Notre foi triomphera.

— Puisses-tu dire vrai!

— Et alors, nous saurons nous venger et châtier ceux qui nous ont contraints à l'exil, oui, les châtier avec délices!

— Je t'en prie, mon frère, il ne faut pas songer à la vengeance, mais au pardon. Il faudra bien que nous

(1) Promenade bisontine au bord du Doubs.

cessions un jour de nous entre-déchirer comme des chiens. Christ l'a dit : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

– Christ a dit aussi : « Quiconque n'est pas avec moi est contre moi », et encore : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. » La lutte que nous menons est sainte et Dieu nous protège, comme il le fit pour les bataillons de Josué et de David. Tous les moyens sont bons, oui, tous les moyens pour ramener à la vérité ceux qui s'obstinent dans l'erreur.

– Frère, tu as la fougue et la dureté de la jeunesse. Laisse-moi te dire qu'avant de songer à châtier les papistes, il faut chercher à les vaincre. Or, nos forces ne sont pas unies. Il y a déjà plusieurs années le comte Frédéric a convoqué ici dans son château des docteurs protestants d'idées différentes. Il y avait là des luthériens, Jacques Andréa, Lucas Ozéander et des calvinistes avec, à leur tête, le grand Théodore de Bèze. Ils n'ont pu se mettre d'accord, pas plus que catholiques et protestants de France au colloque de Poissy (1). Depuis ce temps-là, nous restons divisés, nous exagérons comme à plaisir nos divergences et dans ces conditions, notre action, au départ même, semble déjà compromise.

– Nous nous mettrons bien d'accord un jour et il est un point déjà qui nous unit : la lutte contre le papisme. Pour le moment, il faut combattre. Le comte

---

(1) Confrontation sans succès organisée par Michel de l'Hôpital en 1561.

nous a promis son appui et les luthériens ne renieront pas leur parole.

— Qui sait?

★

Il était à peu près midi, quand les deux Bisontins quittèrent la vallée du Doubs pour prendre celle de l'Allans, petite rivière au bord de laquelle est bâtie la cité de Montbéliard. Ils passèrent par les villages de Bart et de Sainte-Suzanne et arrivèrent bientôt dans la ville. Près du Grand-Pont, un homme vint à eux; ils reconnurent Moudot, un artisan bisontin exilé lui aussi.

— Venez vite, fit-il, je crois bien que l'heure a sonné...

Les trois hommes se hâtèrent et atteignirent les vieilles halles, où, sous les portiques, l'agitation était grande. Deux cents réfugiés environ, appartenant à toutes les conditions, s'étaient rassemblés et discutaient avec animation. Soudain, le silence se fit et un gentilhomme s'avança, portant le casque, la lourde épée de combat et sur la cuirasse une large écharpe rouge. C'était le Lorrain Paul de Beaujeu, connu pour sa bravoure et sa foi.

— Mes amis, dit-il, beaucoup d'entre vous m'ont demandé de me mettre à leur tête en vue du prochain combat. J'ai accepté et, avec l'aide de Dieu, je vous conduirai à la victoire.

Des acclamations accueillirent cette déclaration énergique.

Aujourd'hui, reprit-il, nous devons agir. Nous ne pouvons attendre plus longtemps les troupes que le comte Frédéric nous a promises et qu'il refuse de nous donner. Il prétend qu'il ne peut nous aider, mais il faut plutôt penser qu'il n'en a guère envie. Eh bien! nous agirons seuls.

Les assistants approuvèrent bruyamment. D'Arcier, seul, ne partageait pas cet enthousiasme; il restait muet et sombre.

— Ce soir, continua Paul de Beaujeu, nous partirons pour Besançon et cette nuit, nous attaquerons la ville. Des hommes dignes de foi m'ont assuré que là-bas tout est tranquille et qu'on est loin de s'attendre à un coup de main de notre part. On s'apprête à y fêter la Saint-Jean et nous pourrions bien leur réserver une fête de notre façon. Le moment est venu. Je compte sur chacun de vous.

— Sois sûr, affirma un gentilhomme français, Ange de Choiseul, qu'il n'y aura plus parmi nous des Comtois, des Lorrains, des Flamands, des Français, mais des soldats du Christ. Indique-nous comment va s'organiser notre expédition.

— Voici. Que chacun d'entre vous prenne ses armes et se rende au plus vite à la sortie du Grand Pont, où nous avons rassemblé des chevaux. Nous nous formerons par groupes de trente et nous camperons à la tombée

de la nuit au village de Chalèze. Nous attaquerons par Palente. Notre mot de ralliement sera : Évangile.

« Maintenant, adressons à Dieu une fervente prière pour qu'il nous guide et nous protège. En lui seul est notre appui... »

Le silence se fit et tous, très émus, baissèrent la tête. Paul de Beaujeu prit sa Bible et lut à haute voix : « Je vous tirerai du milieu des nations; je vous rassemblerai de tous les pays où vous serez dispersés et je vous ramènerai dans votre pays... » (1)

Quand la prière fut finie, Gauthiot et d'Arcier se hâtèrent d'aller prendre leurs armes. Ils fixèrent sur leur pourpoint une cuirasse, dont les tassettes descendaient au-dessous de la ceinture. Sur la tête ils avaient le morion, un casque, dont les bords étaient relevés en nacelle et qui s'ornait d'une aigrette. Il avait été décidé qu'on ne prendrait aucune arme lourde, comme les arquebuses, qu'il fallait appuyer sur une fourche et dont le tir était lent. D'Arcier ceignit une écharpe, à laquelle pendait une fine rapière, il saisit une dague et un pistolet d'arçon, comme en portaient les reîtres de l'époque. Gauthiot avait, en plus de l'épée, un poignard castillan et une pertuisane munie d'un fer à la base élargie et à la pointe aiguë. Les deux hommes passèrent le pont sur l'Allans et montèrent à cheval. Paul de Beaujeu donna le signal du départ devant une foule d'habitants de Montbéliard, venus par curiosité plus que par vraie sympathie.

---

(1) Ezéchiel 36.



Les cavaliers s'avançaient le long du Doubs. *Page 161.*



Les cavaliers s'avançaient le long du Doubs. *Page 161.*

— Cette nuit, dit Gauthiot, marquera le terme de notre exil ou de notre vie. J'attendais ce départ depuis trois ans!

D'Arcier, toujours prudent, fit observer qu'il aurait peut-être mieux valu attendre encore quelque peu, car l'absence d'armes lourdes et d'artillerie risquait de se faire sentir. Il fit allusion à l'échec du baron d'Aubonne qui, avec une colonne légère, équipée à Neuchâtel, avait passé de Suisse en Comté, du côté de Morteau, et avait été repoussé par les paysans de la région. Il aurait eu encore bien des réserves à faire sur cette équipée qu'il jugeait aventureuse, mais il n'insista pas, pour ne pas avoir l'air de semer la panique.

Toutefois, peu après, il fit remarquer l'absence de Moudot. L'homme était venu à la réunion de l'après-midi et depuis, il n'avait pas reparu. Le fait intrigua un moment, puis on n'y pensa plus.

Les cavaliers s'avançaient maintenant le long du Doubs. Le soleil faisait briller à la fois les casques, les cuirasses et les eaux frangées d'écume. La chaleur était lourde, mais un vent léger agitait les étendards à la hampe des piques. Le village de Lisle fut traversé dans un nuage de poussière. Les Huguenots étaient désormais sur les terres du roi d'Espagne.



— Monseigneur, un homme demande à vous voir. Il dit qu'il arrive de Montbéliard et que c'est urgent.

— Fais-le entrer.

L'archevêque de Besançon, Claude de la Baume, était grand, fort, avec un air de dignité, qui en imposait à tous. Homme d'église et homme d'action, il avait le sentiment de sa mission et le désir de ranimer la vie religieuse de son diocèse, conformément aux définitions du célèbre Concile de Trente. Il était toujours prêt à accorder une audience, même, comme c'était le cas, à une heure tardive — il faisait déjà nuit.

Les gardes introduisirent un petit homme au visage de fouine, aux yeux fureteurs, à la démarche souple. Il était en sueur et tout couvert de poussière. C'était Moudot.

Il salua, puis fit un récit fidèle de ce qui s'était passé à Montbéliard. Il expliqua qu'il n'avait gagné la confiance des réfugiés protestants que pour révéler leurs machinations. Il insista sur l'imminence du danger, mit en relief la valeur des renseignements qu'il apportait, puis attendit. L'archevêque restait très calme.

— Combien veux-tu? fit-il.

— Peu de chose, Monseigneur, je n'ai agi que pour le bien de la Sainte Église.

Il saisit avec empressement la bourse, que le prélat lui tendait, la soupesa avec satisfaction et sortit.

L'archevêque resta seul : il réfléchit avec tristesse.

— Judas, pensa-t-il, celui-là n'est qu'un Judas et qui trahit aujourd'hui pour moi, me trahira demain! Quand donc verrons-nous la fin de ces guerres intestines, qui exaspèrent les pires passions des hommes? Nous vivons

en un siècle de fer et nous ne prierons jamais assez le Seigneur, pour qu'il ramène la paix parmi nous. Rien de bon ne sort de la haine.

Il prit sa tête dans ses mains, puis songea aux Huguenots.

Les insensés! Ils auraient pu lutter au sein de l'Église pour y ranimer la foi, comme nous le faisons nous-mêmes; ils ont préféré par orgueil s'en séparer avec éclat. Hors de l'Église, point de salut! Et maintenant, il faut combattre, qu'on le veuille ou non!

L'archevêque s'arracha à sa méditation et fit appeler le capitaine de ses gardes, un grand gaillard à la face balafrée.

– Capitaine, la ville sera attaquée cette nuit par les Huguenots. Prenez les dispositions nécessaires. Nos troupes sont faibles, mais nous avons la chance d'avoir ici le sire de Vergy, gouverneur de la Comté, au nom de Sa Majesté très catholique, le roi d'Espagne. Prévenez-le à l'hôtel d'Anvers. Il nous aidera. Qu'on laisse entrer l'ennemi, pour l'écraser mieux ensuite. Avant tout, du calme. Les Huguenots se rappelleront la nuit du 21 juin 1575. Si seulement leurs échecs pouvaient les ramener à la vraie foi!

★

Au cours d'une brève halte à Chalèze, Paul de Beaujeu a exposé son plan à ses compagnons. De Palente, la

colonne marchera d'abord sur le quartier Battant, puis tâchera de passer le Doubs, pour entrer dans la cité... Une fois les dernières indications données, les Huguenots s'avancent jusqu'aux abords des faubourgs, où ils abandonnent leurs chevaux. Tout paraît tranquille. Il est minuit.

Les proscrits bisontins, qui connaissent bien les lieux, servent de guides à la colonne qui, ne rencontrant qu'une faible résistance, descend vers le Doubs. Partout retentit le cri de ralliement.

– Victoire! l'Évangile!

Les soldats de l'archevêque sont peu nombreux aux portes et la vigueur de l'attaque les surprend. Ils se retranchent autour de l'église curiale de la Madeleine, pour barrer l'accès du vieux pont aux Huguenots, qui occupent maintenant les quartiers de Battant, de Charmont et d'Arènes, dont les habitants refluent dans la cité. Paul de Beaujeu, avec quelques gentilshommes, passe par une petite ruelle et arrive au bord de la rivière, derrière les soldats du prélat. Ceux-ci sont culbutés, avant d'avoir pu se former en carré et se réfugient dans les maisons autour de l'église.

La lutte se poursuit avec acharnement. Les catholiques tirent à coups d'arquebuses sur les protestants, qui enfoncent les portes avec des poutres et progressent étage par étage. Paul de Beaujeu, très calme, donne ses ordres. Les Huguenots, grâce à leur ardeur et à leur audace, prennent vite l'avantage. Ils mettent le feu aux îlots de résistance et massacrent leurs ennemis, sans prendre garde à leurs cris. Ils semblent désormais soli-

dement maîtres de la petite partie de la ville située hors de la boucle du Doubs.

Quelques-uns pénètrent dans les églises et brisent les statues des saints. D'Arcier aperçoit un prêtre, qui cherche à s'enfuir; il le poursuit et le transperce d'un coup d'épée. Gauthiot l'appelle et tous deux arrivent devant une boutique d'armurier, à l'enseigne de « l'Écu d'or». Devant la porte, un soldat blessé, la tête en sang, tente de se relever. Gauthiot l'achève d'un coup de dague.

Entrons, fait-il, c'est ici chez moi.

Ils pénètrent tous deux dans la maison et Gauthiot examine les lieux avec une intense émotion. Mais un jeune homme descend l'escalier, une épée à la main. Gauthiot reconnaît son neveu, resté catholique et à qui on a donné ses biens. Il tire sa rapière et, après quelques feintes, lui perce la poitrine. Quand ils sortent, d'Arcier est effrayé par l'air farouche de son ami...

Les Huguenots se disposent maintenant à passer la rivière. Les uns traversent à la nage, après avoir pris d'assaut la tour de la Pelote. Les autres utilisent des barques et arrivent dans la boucle. Ils escaladent les murailles, répétant leur cri de victoire :

– Évangile! vive l'Évangile!

L'archevêque a concentré le gros de ses forces autour de l'église Saint-Pierre; le sire de Vergy, avec son escorte, attend en bordure du Doubs, près de l'église Saint-Paul. Les protestants parviennent aisément dans la cité. Ils se répandent à travers les rues et marchent vers l'hôtel

de ville, récemment achevé. Ils se heurtent alors aux soldats de l'archevêque. Les piquiers forment un mur d'acier, contre lequel se brisent les assauts des Huguenots. Puis, les piquiers s'écartent, pour laisser tirer arquebuses et couleuvrines. Les assaillants reculent, mais derrière eux la population bisontine a pris les armes. A une époque où bien souvent les habitants des villes assistaient passivement aux combats livrés par les féodaux et les reîtres, les solides vignerons de Charmont, les artisans et les compagnons de Battant ont pensé qu'ils avaient aussi leur foi à défendre. Ils attaquent maintenant les Huguenots qu'ils tentent d'isoler par petits groupes.

De son côté, l'archevêque, portant casque et cuirasse, épée et rondache au poing, combat au premier rang. Le sire de Vergy, arrivant le long du Doubs, le rejoint, en rejetant les Huguenots dans un cercle étroit, où ils sont enfermés. Dès lors, l'issue de la lutte ne fait plus de doute.

– Évangile! crie Paul de Beaujeu. Tenons bon et tâchons de rompre l'étreinte. Culbutons cette canaille!

Mais les Bisontins résistent. Ils s'encouragent aux cris de : « Sus aux bots », le terme de bots ou crapauds étant le surnom injurieux que les Comtois appliquaient aux Huguenots.

Ceux-ci ne s'attendaient pas à cette réaction populaire. Ils se battent avec l'énergie du désespoir, mais leur action est confuse.

– Tout est perdu, avoue Paul de Beaujeu grièvement blessé, mourons au moins les armes à la main!

Mais les protestants faiblissent. D'Arcier, épuisé, est pris par un groupe de Bisontins, qui le saisissent et le pendent à la branche d'un arbre. Des enfants, en chantant, font une ronde autour du cadavre.

Des gentilshommes se rendent, dans l'espoir qu'on aura égard à leur rang et qu'on leur accordera merci. Quelques hommes tentent de repasser le Doubs à la nage. La plupart, épuisés, sont emportés par le courant. Ceux qui atteignent la rive sont tués ou pris par les habitants de Battant.

– Apostats, crient-ils, nous vous ferons payer votre révolte contre l'Église et toutes vos cruautés.

Le sire de Vergy et l'archevêque parcourent la ville, où le calme revient peu à peu. Les Huguenots prisonniers sont gardés par les soldats du prélat. Les cloches sonnent à toute volée pour annoncer la victoire.

– Monseigneur, dit le sire de Vergy, voici une affaire bien terminée et toute à votre honneur. J'en ferai parler à Rome et je gage qu'on ne vous y oubliera pas pour le chapeau de cardinal.

– Je vous rends grâce, lui répond l'archevêque, j'ai agi en prince et en prélat, soucieux de défendre la liberté et la foi, mais je ne puis être heureux d'avoir vu tout ce sang versé. La seule chose qui me soit réconfort, c'est la bravoure des habitants de cette ville et leur aversion pour l'hérésie. Croyez-moi, c'est aujourd'hui page de gloire pour l'histoire bisontine.

★

Le coup de main protestant avait échoué et il se termina tragiquement pour ses auteurs. Ils furent tous exécutés avec cette cruauté raffinée, qui est une des marques de l'époque. Les uns furent pendus, d'autres étranglés; les nobles eurent le privilège de la décollation. Gauthiot et ceux qui s'étaient distingués par leurs cruautés furent écartelés et périrent dans d'atroces souffrances.

Les cadavres même furent maltraités. La plupart furent traînés sur des claies, comme on le faisait pour les criminels. Quelques-uns furent dépecés et les membres attachés à des poteaux dressés hors des murs de la ville.

Dans les jours qui suivirent, tous les habitants, suspects d'avoir des attaches avec les Huguenots, furent pourchassés. Moudot lui-même dut s'enfuir précipitamment et sa trahison ne lui profita pas. Puis, une procession solennelle, conduite par l'archevêque, fut organisée pour rendre grâces au ciel; elle fut suivie par une foule considérable de la Madeleine à Saint-Étienne. On put voir une nouvelle fois à cette occasion combien la foi catholique était vive à Besançon...

Mais les guerres religieuses continuèrent longtemps encore en France et en Comté. S'il est vain de chercher à accuser tel ou tel parti de les avoir fomentées et envenimées, il est naturel de regretter les excès auxquels elles donnèrent lieu. L'intolérance fut une des plaies de l'époque et elle exaspéra les passions.

Quelques années plus tard, les bandes des Guises se jetèrent sur la région « comme une rude grêle sur les

froments et comme loups affamés sur riche proie». Le Pays de Montbéliard eut particulièrement à souffrir de leurs incursions. A Voujaucourt, les soldats massacrèrent la population, brisant les têtes des enfants contre les pierres du pont. Une inscription de l'époque porte ces mots :

« Ils avaient amené quinze mille soldats
Qui, pillant et brûlant, firent si grands dégâts
Que tout se ressentit de leur fureur et rage,
Jusqu'à rôtir par feu des hommes de vieil âge. »

Ces querelles religieuses, dont les effets étaient encore aggravés par la peste, les calamités, les famines ne s'apaisèrent qu'à la fin du XVI[e] siècle, mais à ce moment, les violents conflits entre la France et l'Espagne préparaient à la Comté des jours pénibles de deuils et de ruines.

La ville de Besançon eut la chance de ne pas subir de trop lourds dommages. Ses habitants montrèrent en toute occasion leur fermeté, celle qu'ils avaient déployée en 1575 pour repousser les assauts protestants et qui leur avait valu le fier surnom de « pousse-bots » ou plus exactement de « Bousbots ».

Les aventures de Jean de Watteville



AR cette douce nuit du printemps 1647, l'abbaye de Bonlieu, à mi-route entre Lons-le-Saunier et Saint-Claude, dormait sous la clarté de la lune. Située au nord d'un lac, dans un vallon dominé par la forêt de la Chaux du Dombief, elle était environnée de silence et propre à donner aux hommes las de la vie du siècle le calme et la paix avec Dieu.

L'abbaye appartenait à l'ordre de Saint-Bruno et la Chartreuse était connue dans toute la Comté pour sa richesse, à vrai dire considérable. Ses domaines s'étaient étendus grâce à la protection de la puissante maison de Chalon. Ses bâtiments étaient imposants : la cour centrale avec sa croix de pierre, le cloître sur lequel donnaient les cellules, la chapelle, le jardin et une enceinte continue d'épaisses murailles qui avaient tenu à l'écart les pillards et les reîtres de tous pays.

Les Chartreux étaient des personnages importants. Ils se recrutaient dans la haute noblesse et menaient à Bonlieu une vie qui n'était pas souvent en conformité avec la règle. Ils aimaient le luxe, la bonne chère, des plaisirs violents comme la chasse aux sangliers ou aux loups. Beaucoup étaient entrés à l'abbaye parce qu'ils étaient des cadets de famille et dans l'espoir d'obtenir un jour de riches bénéfices ecclésiastiques. Très peu avaient obéi à une impérieuse vocation. Les Chartreux, pour la plupart, gardaient, sous leur robe de bure, une rudesse toute féodale.

★

Au moment où commence ce récit, l'abbaye s'anime peu à peu. Une cloche, rompant le silence de la nuit, appelle les moines aux matines. Des ombres blanches traversent le cloître et se glissent vers la chapelle.

Une cellule pourtant reste fermée. A l'intérieur, un homme est là, la tête rasée comme un moine, mais en habit de cavalier avec un justaucorps de satin, une cape noire brodée d'or, une fine rapière de Tolède et un pistolet d'arçon. Il est froid et paisible en apparence, mais on le sent ardent, impérieux, violent. Une implacable volonté se lit dans ses yeux gris d'acier. Des flammes couvertes de glace.

L'homme marche de long en large dans l'étroite cellule et fait crisser ses bottes sur les dalles mal jointes. Il a mis sur sa tête une perruque bouclée et tient à la main un large feutre à plumes. Il s'approche de la petite

fenêtre, percée dans la muraille à quatre ou cinq mètres du sol, il attache solidement au rebord une corde et il attend. Soudain, il entend un cri guttural, semblable à celui d'une chouette. C'est le signal convenu avec Lucas Midol, le valet. Tout ira bien, à moins que...

Justement la porte s'ouvre, au moment où notre homme se dispose à enjamber la fenêtre. Le prieur Jean de Tournon a quitté discrètement la chapelle et il entre. Il a maintenant la preuve que ses soupçons étaient fondés.

– Que faites-vous, frère Chrysostome, et pourquoi cet accoutrement?

– Il n'y a plus de frère Chrysostome, répond le cavalier, mais seulement Jean de Watteville, qui veut sa liberté.

– La liberté, s'écrie le prieur indigné, mais vous n'êtes plus libre de la choisir! Vous êtes lié à Dieu et vous ne partirez pas.

Une nouvelle fois, Lucas pousse le cri de la chouette.

– Allons, place! dit Watteville résolu, en bousculant le prieur qui s'est mis devant la fenêtre.

Le prieur le retient par le pan de sa cape et il appelle à l'aide. Mais personne ne vient lui prêter main forte. Les Chartreux sont aux matines, ils marmonnent versets et répons. Les deux hommes, vigoureux et également décidés, luttent avec acharnement. Les bras se serrent, les doigts se crispent.

– Je te ferai enfermer, suppôt de Satan, au fond

de nos cachots et jamais tu ne reverras la lumière du jour.

Et, en disant ces mots, le prieur cherche à maîtriser Watteville. Il essaie de lui entourer les poignets avec sa cordelière.

– Je veux de l'air pur et j'en aurai, dit Watteville.

Mais il comprend qu'il faut faire vite. Les Chartreux vont peut-être entendre les cris du prieur. Lucas, las d'attendre, va peut-être supposer que l'affaire est manquée et s'éloigner. D'un brusque coup de reins, Watteville se dégage.

– Laisse-moi passer ou sans ça...

Le prieur ne veut rien entendre. Watteville saisit son pistolet et tire.

– Misérable, murmure le prieur, qui s'écroule, les mains serrées sur sa poitrine.

– Ainsi soit-il.

Et Watteville enjambe le corps, saisit la corde, saute le fossé et se précipite vers un bouquet d'arbres, où Lucas l'attend avec les chevaux. La lune éclaire deux cavaliers, qui fuient à toute bride vers leur destin.

★

Watteville n'a ni remords, ni regret. Jamais il n'a trouvé si belles ces montagnes avec leurs longs sapins, leurs sentiers moussus, leurs rus comme le Hérisson, qui gronde en cascades. Il a trente-quatre ans. Il est libre. Il évoque ses souvenirs au rythme du galop.

Jean de Watteville est né en Italie, mais sa famille est comtoise. Il a passé son enfance à Milan, où son père commandait un régiment. Très vite, il s'est montré d'un naturel impulsif et violent. Un jour – il avait dix ans – son précepteur l'avait menacé du fouet; il se jeta sur lui, un stylet à la main et l'aurait frappé sans l'intervention des valets. A dix-sept ans, il a reçu de son frère aîné Charles la charge de maître de camp au régiment de Bourgogne, où il a retrouvé ses amis du Jura. Il a montré sa bravoure, mais aussi son indiscipline et comme une insolence naturelle.

– Vous êtes presque aussi brave qu'un Comtois, dit-il un jour à un officier de la reine d'Espagne.

Celui-ci se fâche, tire son épée, se met en garde, Watteville feinte habilement et le tue.

Ce duel lui attire des ennuis. Il doit fuir et vient à Paris. Paris! Il se rappelle sa mansarde au quartier des écoles, les tavernes de la rue Saint-Jacques, les rixes avec ceux du guet. Il pense aussi à cette chaude soirée de juillet, où entré à l'église par hasard, il a été bouleversé par le sermon d'un capucin sur les malheurs des damnés.

– Je veux changer de vie, s'est-il dit, et devenir un homme neuf, comme réveillé par la foi.

Et par peur de l'enfer, par enthousiasme pour le service de Dieu, il est entré dans un couvent de franciscains. Puis, comme ceux-ci ne se dévouaient pas assez, ne se mortifiaient pas assez à son gré, il s'est fait admettre chez les Chartreux, dans un monastère isolé.

Mais, peu à peu, la foi s'est flétrie en son âme et

surtout l'ambition l'a poussé à quitter cette robe de bure, triste comme un linceul. Watteville songe à cette impression d'étouffement qu'il ressentait hier encore entre les murs du cloître. Son évasion a réussi, il se sait libre, il se sent bien.

★

Il y avait alors, non loin du pont de la Chaux, à la lisière de la forêt, une vieille ferme au toit couvert de pierres plates et dont la grange avait été transformée en salle d'auberge. Les rouliers du Grandvaux, les bûcherons et les colporteurs s'y arrêtaient volontiers, pour boire un verre de vin d'Arbois, car le patron avait là une bonne vigne. C'est à cette auberge que parvinrent les deux hommes, après une galopade éperdue. Lucas mit à l'écurie les chevaux aux flancs couverts d'écume et Watteville entra dans la salle.

– Holà! tavernier. Donne-nous ce que tu as de meilleur. Il y a trop longtemps que nous faisons carême.

L'aubergiste, un vieux paysan comtois méfiant de nature, rendu plus méfiant encore par la rudesse des temps, répliqua :

– C'est que, messire, nous n'avons plus rien, Weimar et les Suédois nous ont tout pris.

– En es-tu bien sûr? dit Watteville, en faisant sonner sa bourse et en armant son pistolet.

L'aubergiste ne fut pas long à comprendre qu'il serait payé s'il donnait un repas et tué, s'il le refusait. Il n'y avait plus à hésiter.

— Il doit me rester, dit-il tout bas, une longe de veau et un chapon que la femme a mis dans la maie. Que préfère Monseigneur?

— Les deux, et au plus vite.

— Les deux! Mais c'est beaucoup trop pour un seul homme. Et après il ne me restera rien.

— Ne discute pas, dit Watteville irrité, ou je te casse la tête. Fais-moi préparer ce que je t'ai commandé. As-tu une chambre?

— Nous n'avons que la nôtre, à ma femme et à moi.

— Bien, donne-la-moi et veille à m'y servir. Trouve du pain pour Lucas et mets du foin à nos chevaux.

Et Watteville, laissant l'hôte et sa femme affairés et tremblants, se retira dans la grande chambre, le «poêle», comme on dit en Comté. Par la porte, entr'ouverte, lui parvint bientôt le fumet prometteur des viandes à la broche...

Peu après, un officier du roi entre à l'auberge. Il demande à manger, on lui propose du pain d'orge et du fromage maigre ou serat. Il aperçoit la broche et furieux :

— Et ce poulet, et cette longe de veau, pour qui est-ce?

— Pour un cavalier de fière allure, qui veut être servi à la chambre.

— Comment? Un homme tout seul là-dessus? Mais il y aurait largement pour quatre. Donne-moi ma part.

— Jamais je n'oserais, Monsieur, dit l'aubergiste.

Et il précise qu'il faudrait être Lacuzon, lui-même, le héros de la lutte contre les Français, pour oser provoquer un tel cavalier, dont le regard seul glace d'effroi.

– On va bien voir, gronde l'officier.

Il va à la chambre, frappe avec le pommeau de son épée à la porte vermoulue, puis l'enfonce d'un coup de botte. Watteville était à table et la femme de l'aubergiste lui avait apporté le poulet, qu'il dévorait à belles dents. La viande était fine et tendre sous son enveloppe craquante. Une bouteille de vin d'Arbois était déjà à moitié vide.

– Monsieur, dit l'officier avec courtoisie, je n'ignore pas que vous êtes arrivé le premier ici. Mais je pense que vous accepterez en gentilhomme de partager avec moi. D'ailleurs, n'ayez crainte, je paierai largement mon écot.

– Monsieur, réplique Watteville, je le ferais volontiers, si je n'avais aussi faim. Ce maudit gargotier n'a pu me servir qu'une maigre pitance.

Et il continue tranquillement à dépecer son poulet.

– Votre conduite ne vous fait pas honneur, dit l'officier indigné. Vous avez beau jeu de narguer les gens et de vous régaler à leur barbe.

– Il me plaît ainsi, ironise Watteville, et je regrette que vous ne puissiez goûter de cet excellent chapon. Il est cuit à point et vraiment savoureux.

– Vil coquin! s'écrie l'officier rouge de colère. Nous verrons bien si tu es aussi habile à ferrailler qu'à t'empiffrer.

– Il se peut, sourit Watteville en tirant son épée.

Les deux hommes se battent maintenant et l'aubergiste, accouru au bruit de la dispute, regarde, pâle et défait, le duel qui se déroule sous ses yeux. Watteville rompt habilement en parant une botte italienne, qu'il connaît bien. Il attaque à son tour, accule son adversaire entre le mur et la table, le transperce en se fendant à fond. Puis, pour achever son œuvre, il prend son pistolet et tire. L'homme tombe, la tête en sang. Lucas félicite son maître :

— Bravo, vous l'avez bien embroché.

— Mais, mais... vous l'avez tué, fait l'aubergiste apeuré.

— Bah! réplique Watteville, il était soldat et un soldat est toujours tôt ou tard un homme mort.

Watteville se rassied, essuie son front mouillé de sueur et reprend son repas interrompu. Il boit une bonne rasade d'Arbois, en faisant à chaque gorgée claquer sa langue contre son palais. Il apprécie en connaisseur.

— Bon vin, dit-il, bien sec; de la force, du bouquet, mais encore un peu jeune.

Il découpe le morceau de veau, le hume et l'avale en toute quiétude, les deux pieds appuyés sur le cadavre de l'officier. Il demande du fromage, du miel, encore du vin. Puis, bien repu, il se couche et s'endort.

Le lendemain matin, Lucas vient lui annoncer qu'un de leurs chevaux est pris de coliques.

— Qu'importe! répond-il; nous avons la monture de ce silencieux convive.

Et, cérémonieusement, il salue l'officier qu'il a tué.

Il lui prend sa bourse, la jette à l'hôte médusé et il part, suivi de Lucas.

Longtemps après, quand il racontait aux habitants du village des Planches cette visite, qui l'avait bouleversé, l'aubergiste ne manquait pas d'ajouter :

Pour sûr que c'était le Diable en personne. Oui, le Diable avec ses yeux de braise.

★

Treize ans ont passé et Watteville a maintenant quarante-sept ans. Sa vie n'a été, depuis son départ de Bonlieu, qu'un long roman d'aventures. Sous un nom clandestin : le chevalier de Hautecourt, il a d'abord été en Espagne, en Italie, en Suisse. Puis il s'est rendu à Smyrne, où il s'est fait des amis, qui l'ont recommandé au Sultan.

A Constantinople, il a su gagner la confiance du Sultan Mahomet et du vizir Kupruli. Pour arriver, il a abjuré solennellement et s'est converti à l'Islam. Il a commandé des armées, organisé des razzias, conquis des provinces.

Il est maintenant gouverneur de la Morée, l'ancien Péloponnèse, avec le titre envié de pacha. Il a sa capitale : la ville de Kalamatas non loin de Sparte, son palais de marbre aux mille fontaines, ses jardins toujours en fleurs. Il est puissant, car il est craint.

Pourtant un souci le ronge. Aïcha, la fille de son ami Selim, a été enlevée par le pacha voisin, le cruel Mehmed, un ancien chef de brigands. Watteville a eu beau proposer

de l'or, des pierreries, de somptueuses étoffes de Damas, Mehmed a refusé toute rançon; il préfère garder en otage la jeune fille, sachant très bien que Watteville tient à elle. Les deux pachas entretiennent les plus mauvais rapports.

Pourtant, avec une politesse toute orientale, Mehmed, au cours d'une tournée d'inspection non loin de Kalamatas, invite Watteville à lui rendre visite. Celui-ci sent proche l'heure de la vengeance et accepte, malgré ses soupçons. Il sait que Mehmed peut le faire tuer, mais qu'il hésitera. Aussi, confiant en son étoile, il n'emmène, pour toute escorte, que son fidèle Lucas et deux bons cavaliers. Son plan est d'une audace inouïe, il s'agit d'enlever Aïcha dans le camp même du ravisseur.

Au moment de pénétrer dans la tente décorée de Mehmed, Watteville donne ostensiblement son cimeterre à Lucas et il entre sans arme. Lucas et les deux cavaliers restent à la porte et lient conversation avec les gardes. Watteville salue son hôte :

– Qu'Allah te protège, lumière de l'Islam, fils chéri du Prophète. Qu'il te soit propice ainsi qu'aux tiens.

– Mille félicités pour toi, répond Mehmed, souveraine intelligence de l'Occident, sois ici le bienvenu.

Mais Watteville voit que Mehmed a fait placer derrière lui quatre officiers de sa garde, des agas, et ceux-ci ont la main sur leur poignard au manche d'argent.

– Je suis surpris, dit Watteville, que tu fasses assister ceux-ci à notre entretien. Je suis venu à toi sans escorte et sans arme avec la confiance d'un enfant.

Mehmed réfléchit un instant : il lui répugne de faire égorger Watteville, d'abord parce que cela souillerait ses tapis persans, ensuite parce qu'il est beaucoup plus digne d'utiliser la ruse... et le poison. Il fait un signe et les agas se retirent. Il garde près de lui un gong sonore, sur lequel il pourra frapper au moindre danger.

La conversation s'engage. On discute d'abord d'un projet d'action conjuguée des deux pachas contre les Vénitiens. Puis Watteville aborde la question d'Aïcha.

Tu as enlevé, dit-il, la fille de mon meilleur ami. Mais je ne t'en veux pas. Je tiens à te prouver mon amitié en te la donnant. Permets-moi de lui annoncer moi-même la nouvelle.

Watteville, songeant déjà à sa fuite, espère que Mehmed, sans méfiance, fera venir Aïcha. C'est ce qui se passe en effet. La jeune fille apprend avec terreur la décision de Watteville, elle se jette à terre dans un coin de la tente et sanglote. Les deux hommes continuent à parler, sans faire attention à elle.

Un serviteur noir apporte le café sur un plateau de cuivre. Deux tasses ont été préparées. Watteville sent que sa mort est là, sur ce plateau, devant lui. Mehmed le regarde avec un visage fermé. Il faut faire vite.

– Quel délicieux moka! dit Watteville en tendant la main vers le plateau.

Mais il feint de glisser sur un coussin et son pied, frappant le lourd Mehmed, le fait basculer sur le côté. Watteville en profite pour donner un demi-tour au plateau et il s'excuse de sa maladresse.

Les deux hommes prennent alors la tasse, qui se trouve

devant eux et la vident d'un trait. Watteville feint de se sentir indisposé et Mehmed le regarde avec un sourire cruel. Mais ce sourire fait vite place à une expression d'angoisse. C'est à Watteville de rire en voyant les yeux hagards de son ennemi. Au moment où celui-ci, comprenant qu'il a été joué, veut frapper le gong, Watteville l'étend à terre d'un coup de poing.

Il reste à sortir. Watteville rassure Aïcha, lui explique son but en deux mots et la prend par la main. Lucas et ses deux amis poignardent les gardes à la porte de la tente, détachent les chevaux, aident Watteville à prendre Aïcha en croupe. Et le petit groupe s'enfuit vers Kalamatas dans un tourbillon de poussière...



— Et que devint Watteville, direz-vous, après cette aventure?

— Il ne tarda pas à quitter le service du Sultan. Dès qu'il sentit qu'on se méfiait de lui à Constantinople, il envoya Lucas auprès des Vénitiens et leur offrit de livrer Kalamatas et plusieurs places fortes de grand intérêt. Il leur demandait en échange d'obtenir du Pape l'absolution de toutes ses fautes et son appui pour l'octroi de bénéfices ecclésiastiques. Les Vénitiens acceptèrent.

— Et le Pape fit de même?

— Oui, Alexandre VII jugea que Watteville pouvait rendre en Morée de grands services aux chrétiens, en les libérant des Turcs. Il accorda ce que Watteville demandait et celui-ci exécuta scrupuleusement tout ce

qu'il avait promis, à la grande fureur du Sultan. Il rentra en Italie sur un navire vénitien. Le Pape lui fit bon accueil, le Doge lui offrit des trésors pour le garder à son service.

Que fit-il alors?

Il préféra revenir en Comté. Son frère aîné, puissant à la Cour d'Espagne, lui fit donner par le roi Philippe IV, en 1659, l'abbaye de Baume-les-Messieurs.

Voici donc Watteville abbé. L'administration d'un monastère, si important soit-il, ne pouvait suffire à son activité. Il se lança dans les intrigues politiques et offrit ses services au roi Louis XIV. En 1668, c'est grâce à son action souple mais efficace, que les villes de Gray, Besançon et Salins capitulèrent devant les troupes de Condé. Le Roi, pour le récompenser, lui aurait volontiers donné l'archevêché de Besançon, mais le Pape cette fois s'y opposa. Il resta donc abbé de Baume.

Curieux abbé d'ailleurs, friand de luxe, aimant vivre en grand seigneur. Il avait, dit le duc de Saint-Simon, « beaucoup d'équipage, grande chère, une belle meute, grande table et bonne compagnie ». Il aimait la chasse par-dessus tout. Ses chiens étaient superbes et aussi ses chevaux, qu'il appelait de noms d'Orient : le Sultan, le Vizir, le Cadi. Pour être plus rapidement sur le plateau giboyeux de Crançot, il avait fait creuser depuis le cirque de Baume un escalier de quatre cents pieds de haut, où les plus hardis ne se hasardaient qu'en tremblant.

Un jour, au retour de la chasse, bêtes et gens étant brisés de fatigue, l'abbé et quelques moines arrivèrent près du périlleux escalier.

— Descendez donc, poltrons, dit Watteville à ses compagnons.

Ceux-ci hésitaient, craignant de se rompre le cou.

— Eh bien, je descendrai seul, couards que vous êtes. En avant, Sultan.

Et l'abbé, regardant le vide, fit descendre les degrés glissants à son cheval fourbu.

★

Les années passent. Les enfants deviennent des hommes et les hommes faits des vieillards. Mais Watteville reste étonnamment jeune. Son corps est souple, son esprit vigoureux. A près de quatre-vingts ans, il garde une nature impétueuse, un caractère entier et tyrannique.

Tous les ans, il va rendre visite à l'archevêque de Besançon, Mgr de Grammont, et au gouverneur de la ville qui est un de ses parents. Il s'y rend en carrosse attelé de six chevaux et accompagné de laquais en livrée.

Au cours d'un de ces voyages, sa voiture verse dans un fossé. L'abbé, furieux, doit passer la nuit à Quingey, l'agglomération la plus proche. Il demande une chambre, mais toutes les auberges sont occupées par un régiment de passage. Las de chercher en vain, l'abbé entre dans un méchant cabaret. Il est crotté et a piètre allure. On ne le prendrait jamais pour un grand personnage. De brillants officiers décident de rire à ses dépens.

— Monsieur le Cardinal, dit ironiquement l'un d'eux, nous fera-t-il l'honneur de partager notre modeste repas?

Et tous lui éclatent de rire au nez. Watteville se domine, ne dit mot et prend place, malgré les brocards qu'on lui lance. Il commence à manger.

– Quel glouton, dit l'un, il doit coûter cher à ses paroissiens.

– C'est un roturier, dit un autre, cela se sent à vingt pas.

Le plus hardi des officiers se lève tout à coup et jette dans l'assiette de Watteville une carcasse de perdrix.

– Mangez, vicaire, dit-il. C'est là mets de gentilhomme et l'on voit bien que vous n'avez pas coutume d'en goûter.

Watteville ne répond pas à l'insulte. Il quitte l'auberge, retrouve ses laquais dans une taverne et leur donne l'ordre d'être debout le lendemain de bon matin.

Au petit jour, l'abbé rassemble son monde. Il fait prendre aux harnais des chevaux les sangles de cuir garnies de boucles et lui-même arme ses pistolets. Il explique à ses valets ce qu'il attend d'eux.

Le petit groupe bouscule l'aubergiste, monte à la chambre des officiers. Ceux-ci sont jetés à bas du lit, on leur prend leurs épées et les valets les frappent avec les sangles. Watteville regarde la scène de ses yeux gris d'acier. Il encourage ses gens et rit à chaque cri de douleur poussé par ses insulteurs de la veille.

– Messieurs, dit-il ensuite d'un ton sévère, que ceci vous serve de leçon et vous apprenne la politesse. Ce n'est d'ailleurs qu'un exorde, vous aurez à Besançon le reste du discours. Nous nous reverrons.

A son arrivée dans la ville, l'abbé de Baume ne s'at-

tarde pas à examiner les fortifications que vient de construire Vauban à la citadelle; il remet à plus tard sa visite à l'archevêché au pied de la cathédrale Saint-Jean; il va directement à l'hôtel d'Anvers où se trouve le gouverneur. Il lui raconte son aventure de Quingey et il demande justice.

Quelques jours plus tard les troupes rentrent à Besançon, et le gouverneur décrète une revue – on disait alors une montre – à laquelle Watteville assiste, en grande tenue. Il a tôt fait de reconnaître les officiers, qui l'ont insulté et qui portent encore les traces de sa sévère vengeance. Il les désigne au gouverneur et les fait chasser de l'armée, malgré leurs explications et leurs excuses. Ils se souviendront de la perdrix de Quingey.



Janvier 1702. La neige tombe. Le ciel bas et gris semble en deuil. Le bruit se répand que l'abbé de Baume est au plus mal. Les moines ne disent rien, mais ils espèrent que le nouvel abbé sera moins brutal et moins hautain. Les paysans se réjouissent de la mort prochaine de celui qu'ils ont surnommé Grabadis, à cause de ses prétentions à la dîme, même sur les menues graines – en patois grabadis.

Watteville meurt détesté, mais depuis quelques années, il est en paix avec lui-même. Il a obtenu de l'ordre des Chartreux le pardon de sa fuite, il a cherché à racheter

ses fautes par des œuvres pieuses, il a confiance dans la miséricorde divine.

L'abbé se meurt. Ses yeux se ferment, ses doigts se crispent sur un crucifix d'ivoire. Ainsi finit la vie aventureuse de Watteville, soudard, chartreux et pacha, abbé de Baume-les-Messieurs.



La Tante Arie



'HIVER est long en Comté, mais ce n'est pas une saison triste et les enfants du pays le savent bien. Certes, le ciel est gris, le temps souvent froid et une bise âpre et piquante fait bleuir le nez et les oreilles. Mais se sont là petits inconvénients, à côté des grandes joies que procure l'hiver. Quel plaisir, quand le soleil luit sur la neige fraîchement tombée, de jouer sur ce tapis poudreux et de se lancer en glissant sur la glace claire des ruisseaux ou des lacs pris par le gel! Comme il est doux, le soir, à la veillée de s'asseoir au coin du feu et d'écouter grand-mère raconter de belles histoires, en faisant tourner son rouet! Et l'hiver, c'est aussi et surtout Noël, la grande fête, à laquelle les enfants pensent longtemps à l'avance et dont ils parlent entre eux avec passion...

Il y longtemps déjà, dans un petit village de l'Ajoie ([1]) une fillette de dix ans, nommée Lucile, revenait par un après-midi d'hiver du bourg voisin, où l'avaient accompagnée ses deux jeunes frères : Antoine six ans et Philippe cinq ans. On était au début de décembre, mais il faisait doux pour la saison et les enfants, cessant soudain de gambader et de jouer, abordèrent vite un sujet, qui leur tenait à cœur, celui de Noël. C'est Antoine qui, en passant devant une croix de pierre, demanda à sa sœur :

– Dis, Lucile, c'est bientôt Noël? Il y aura à l'église une grande crèche avec au milieu le petit Jésus et puis on nous donnera des tas de bonnes choses. C'est bientôt?

– Oui, répondit la grande sœur, ce ne sera pas après ce dimanche-ci, mais après l'autre. On préparera à la maison, dans la grande chambre, trois petits autels ornés d'un napperon de dentelles. Sur le mien il y aura dix bougies, sur chacun des vôtres, cinq et six. Et quand nous nous réveillerons le matin du grand jour, nous trouverons dessous des jouets, des bonbons, des cadeaux.

– Mais, intervint le petit Philippe, c'est la Tante Arie, qui nous donnera tout cela. Je ne l'ai jamais vue.

– Bien sûr, fit Antoine, il ne doit pas être facile de la voir. Sais-tu comment elle est, Lucile?

– La Tante Arie, reprit gravement Lucile, est une très vieille dame, mais il paraît que son visage garde toute la fraîcheur de la jeunesse. Au soir du 24 décembre,

---

([1]) Région de Montbéliard, Belfort, Blamont, Héricourt.

elle s'habille chaudement et tout emmitouflée s'apprête à faire un long voyage dans tout le pays d'Ajoie. D'une main, elle tient un bâton et de l'autre elle conduit un âne.

– Un âne, s'exclama Philippe, pourquoi cela? C'est drôle!

– C'est pour monter dessus, pardi! répondit Antoine.

– Non, fit Lucile, elle aime mieux aller à pied, sans doute pour se réchauffer. Pensez donc, on gèle, cette nuit-là! Mais elle a besoin d'un âne pour porter tout ce qu'elle distribue. Le pauvre animal a sur l'échine deux lourds paniers pleins à craquer; il avance pourtant avec courage en secouant ses longues oreilles.

– Dans les paniers, fit le petit Philippe, il y a des jouets?

– Bien sûr, des pantins, des poupées, des chevaux de bois, des tambours, des cordes à sauter, des polichinelles et des tas d'autres choses, depuis les bibelots de rien du tout jusqu'aux cadeaux les plus somptueux. Il y en a pour tous les goûts.

– Et il y a aussi des bonbons? demanda Antoine.

– Mais oui, des bonbons au sucre ou au chocolat, des marrons, des noix, des oranges et des gâteaux, surtout des « michottes » rondes que la Tante a fait cuire elle-même dans son four.

Antoine semblait rêver; Philippe était stupéfait à l'idée de toutes ces merveilles; il réfléchit un moment, puis se hasarda à demander :

– Pourquoi l'appelle-t-on la Tante?

– C'est qu'elle est vieille, fit Lucile, et aussi très bonne.

Elle n'hésite pas, malgré son âge, à partir dans la nuit et le froid, pour nous apporter jouets et friandises. Elle charge son âne, lui attache au cou un grelot et la voilà partie.

– D'où vient-elle? dit Antoine d'un ton intrigué. Si elle habitait le village, on la verrait quand même bien.

– Oh! Elle n'est pas d'ici. Elle habite, sur le Lomont, une grotte au milieu des arbres. Personne n'y est jamais entré, mais ce doit être merveilleux,; elle a sûrement là des montagnes de jouets pour plusieurs Noëls à l'avance.

– Pourtant, affirma Antoine, si l'âne a un grelot, on devrait l'entendre tinter. Alors, il serait possible de la voir.

– Tu crois ça! répondit Lucile amusée, elle ne vient qu'au moment où tout dort dans la maison. Ce qu'elle veut, c'est faire une surprise et on a beau faire effort pour rester éveillé, chaque fois on tombe dans le sommeil, avant qu'elle arrive.

Philippe cherchait à imaginer la Tante, marchant avec son âne, dans la nuit claire et froide :

– Par où entre-t-elle, dit-il, puisque les portes sont fermées?

– Elle a peut-être toutes les clefs des maisons, répondit Antoine, toujours prompt à donner une explication, en espérant tomber juste.

Lucile regarda ses frères, qui attendaient avec impatience ce qu'elle allait leur apprendre encore sur la mystérieuse Tante Arie :

– Non, elle a déjà bien assez de choses à emmener

dans sa tournée, sans prendre encore un énorme trousseau de clefs. Elle trouve les portes closes, mais cela ne l'embarrasse pas, elle passe par le trou de la serrure ou bien elle monte sur le toit et descend par la cheminée. Quand elle est très pressée, elle se contente de lancer les jouets et les bonbons dans la maison. En tout cas, quoi qu'elle fasse, le travail est bien fait.

Les trois enfants continuèrent leur marche et pendant un temps, gardèrent le silence. Antoine avait l'air soucieux :

— Lucile, est-ce vrai qu'elle n'apporte rien, quand on n'a pas été sage? Maman me l'a dit l'autre jour.

— Oui et même si on a vraiment eu une mauvaise conduite, elle place sur l'autel une poignée de verges, pour que les parents s'en servent, afin de nous corriger.

Philippe, plus malicieux que méchant, était tout heureux de voir son frère embarrassé et vaguement inquiet. Il intervint :

— Antoine, tu trouveras sûrement des verges, pour te punir d'avoir volé des « moisses » (1) dans le buffet.

— Et toi alors? On sait bien que tu es un menteur.

— C'est pas vrai, et puis, tu désobéis tout le temps.

— Tu vas voir cette gifle, si tu continues.

Lucile s'efforça de calmer les passions. Elle dit fermement :

— Allons! ne vous disputez pas. Antoine, tais-toi.

Mais Antoine, indigné des perfides insinuations de son frère et aussi de l'intervention partiale de Lucile, répliqua

---

(1) Confitures sans sucre.



D'une main, elle tient un bâton et de l'autre elle conduit un âne. *Page 190.*



D'une main, elle tient un bâton et de l'autre elle conduit un âne. *Page 190.*

en se tournant vers elle, les mains aux hanches, le regard courroucé :

– Et toi, tu crois peut-être que la Tante Arie ne sait pas que tu passes ton temps devant la glace, à sourire, à faire des mines. Je suis bien tranquille, elle n'aime sûrement pas les coquettes.

Lucile protesta avec d'autant plus d'énergie que son frère avait vu juste. Mais, consciente du rôle qu'elle avait à jouer, oubliant son ressentiment dans l'intérêt commun, elle se montra conciliante et s'adressant à ses frères :

– Tout cela ne rime à rien. La Tante a des choses à reprocher à tous les enfants, mais elle est bonne et, en général, au moment de Noël, elle oublie tous ses griefs. D'ailleurs, elle sait bien que les parents, eux aussi, sont loin d'être parfaits.

Antoine avoua qu'il espérait bien qu'ils recevraient tous trois des cadeaux, mais il ne put s'empêcher de dire avec un air sombre :

– Il y a pourtant une chose de sûre, c'est que si un seul de nous mérite jouets et bonbons, c'est bien moi!...

Mais, direz-vous, qui est donc cette Tante Arie, dont parlaient les enfants de l'Ajoie? Vous avez déjà deviné qu'elle tient ici la place du Père Noël, ce bonhomme célèbre à barbe blanche, en houppelande rouge et portant une hotte sur son dos, ou encore du grand saint Nicolas, ou du « petit Jésus », qui comble les vœux des enfants de la montagne. Elle a la mission très lourde de distribuer les cadeaux de Noël, mais par là aussi la grande satisfaction de semer la joie pour les garçons et les filles – si toutefois ils ont été bien sages.

Quelle est son origine? A vrai dire, personne ne le sait avec exactitude. Il est possible qu'elle soit née à l'époque où les Séquanes dominaient le pays. Elle serait fille des divinités celtiques et continuerait à hanter les lieux où résonnaient autrefois les chants des druides, lors de la cueillette du gui.

Mais il est une autre hypothèse, bien aussi séduisante. La voici. Il y avait au XVe siècle une jeune fille noble d'une grande beauté, Henriette d'Orbe, dont le père était mort lors d'une des croisades de l'Occident contre les Turcs. Elle épousa le comte de Wurtemberg et, à la mort de celui-ci, elle gouverna ses terres et parmi elles l'Ajoie. Elle sut avec beaucoup de fermeté écarter la guerre du pays et elle se montra très bonne pour les paysans qu'elle protégea et pour les serfs qu'elle affranchit. Aussi quand elle résidait à Montbéliard, ou plus souvent dans son château d'Étobon, près d'Héricourt, les habitants de la région étaient tout heureux de sentir près d'eux celle qu'ils appelaient « la bonne comtesse ».

Quand elle mourut en 1444, elle fut si unanimement regrettée par les Ajoulots (1) que le Ciel ne voulut pas qu'elle disparût tout à fait des lieux où elle était aimée. Elle fut chargée de veiller sur le pays et notamment de procurer aux enfants les joies de Noël. Elle avait fait tant de bien durant sa vie qu'elle méritait de pouvoir en faire encore après sa mort. Ainsi la comtesse Henriette devint la Tante Ariette ou plus simplement Arie.

---

(1) Habitants de l'Ajoie.

La Tante Arie n'exerce pas seulement son action bienfaisante au moment de Noël, elle est vraiment la bonne fée de l'Ajoie, qui veille durant toute l'année sur le pays. Elle aime beaucoup la grotte qu'elle a choisie pour demeure et qu'elle tient bien en ordre. Elle n'y reste jamais inactive : elle file au rouet le chanvre ou le lin, elle brode à l'aiguille, elle cuit au four des gâteaux qu'elle aura plaisir à donner. Elle se nourrit très sobrement de gaudes et de quartiers de pommes séchées. Elle se trouve bien chez elle et l'âge a encore renforcé ses tendances casanières.

Mais il lui arrive assez souvent de sortir. Elle parcourt le pays en évitant avec soin de se faire reconnaître. Elle observe les enfants, apparaît au milieu de leurs rêves pour les gronder quand ils ont été méchants, tâche surtout de leur signaler leurs défauts, afin qu'ils s'en corrigent.

C'est donc une fée très utile et très estimable. Les parents l'invoquent souvent, quand ils ont des réprimandes à faire :

– Tu verras, disent-ils à leurs enfants, la Tante Arie ne sera pas contente et si tu recommences, elle cessera de t'aimer.

Brave Tante Arie ! Les histoires, qui vont suivre, nous permettront de la mieux connaître...

Le père Fourot du village de Saint-Julien labourait un jour son champ en bordure d'un bois. Il tenait les mancherons de la charrue, pendant que son fils Claude guidait les bœufs. Il faisait très chaud et Fourot décida de s'arrêter un moment.

Il y avait en bordure du champ une grande pierre plate, qui passait dans le pays pour être la porte d'une des demeures où séjournait la Tante Arie, quand elle avait à faire près de Saint-Julien. Fourot s'assit avec son fils près de la pierre mystérieuse. Il était ennuyé, car il avait oublié d'amener à manger pour les « quatre heures ». Il se sentait une faim de loup.

Soudain, il perçut une bonne odeur de gâteau cuit, qui semblait monter de la pierre. Il comprit et dit aussitôt d'une voix aimable et douce :

— Ma bonne tante, vous ne voudrez pas nous laisser avoir faim et voudrez bien nous donner une part de gâteau. Nous vous en supplions et nous savons bien que ce n'est pas en vain.

Fourot reprit son travail, mais quand il revint près de la pierre, après avoir tracé un nouveau sillon, il vit qu'on avait mis sur celle-ci un grand gâteau au fromage, doré et cuit à point, encore chaud et dans lequel était planté un petit couteau d'argent. Fourot prit ce couteau avec émotion :

— Merci, dit-il, ma bonne tante, vous avez tout prévu.

Il coupa deux parts de gâteau, que mangèrent lui et son fils. Il en tailla deux autres, puis deux enfin : tout le gâteau fut dévoré — et cela très rapidement.

— As-tu trouvé cela à ton goût? demanda Fourot à son fils, en replaçant le couteau sur la pierre.

— Oui, père, répondit simplement celui-ci.

Ils retournèrent à leur travail, mais, si le soc pénétrait toujours avec autant de force dans la terre, une des roues grinçait d'une manière étrange. C'était un bruit

aigu, modulé, continu... Fourot et le jeune Claude se mirent à écouter avec attention. La roue, à chaque tour, supplie :

Rends ce que dois! Rends ce que dois!

Fourot se demande ce qu'on peut bien lui vouloir. Il a la conscience tranquille. Mais il y a son fils! Il l'interroge :

– Claude, n'as-tu rien pris à la Tante?

– Non, père.

– Tu en es bien sûr?

– Je vous l'affirme.

Les bœufs repartent, de leur pas lourd et solide.

– Rends ce que dois! Rends ce que dois!

Le père Fourot est un homme dur et violent. Il se doute que Claude lui ment. Il arrête l'attelage et demande d'un ton sec :

– Attention à ce que tu vas dire, tu es sûr de n'avoir rien pris?

Claude, cette fois, baisse la tête et répond, tout penaud :

– Père, je vous l'avoue, j'ai trouvé si beau le petit couteau d'argent, que je l'ai mis dans ma poche. Mais ne me battez pas!

– Soit, pour cette fois! Tu vas rendre immédiatement ce que tu as pris. Mais tu devrais avoir honte! Tu oses voler son bien à la Tante, qui vient de te donner du gâteau. Sois tranquille, elle saura bien te punir et t'apprendre, si tu l'avais oublié, que « bien mal acquis ne profite jamais ».

Et voilà un jeune garçon, qui risque fort de ne rien avoir à Noël.

★

Bavans était comme Saint-Julien un des villages où la Tante Arie aimait à passer. Elle y vint une fois, par une froide soirée d'hiver, et frappa à la porte d'une maison d'assez pauvre apparence. Une toute jeune fille vint ouvrir; elle regarda cette vieille femme, qui ressemblait à une mendiante, la toisa avec mépris et lui cria dans le vent, d'un ton sec :

– Allez-vous-en! Vous n'avez rien à faire ici.

C'est dans ces conditions que la Tante Arie apprit à connaître la vraie nature de Madeleine, dont les gens du village disaient qu'elle était bien jolie, mais qu'elle avait plus de défauts qu'il y a de graines dans un melon.

Le père de Madeleine avait entendu la réponse brutale de sa fille; il intervint et fit entrer la Tante, qui remercia chaleureusement. Madeleine, irritée, se retira dans sa chambre.

La Tante Arie prit place auprès du feu et on lui servit à manger. Elle avait un air si bon, si doux que les parents de la jeune fille lui confièrent leurs soucis.

– Madeleine, fit le père tristement, a toujours été très dure, mais nous ne voulions pas croire à une mauvaise nature chez elle : il a bien fallu nous rendre à l'évidence. Elle est brutale, querelleuse, très égoïste et d'un très grand orgueil. Elle n'aime pas obéir et elle n'en fait qu'à sa tête. Nous pourrions sévir, mais elle est notre unique enfant et nous ne voulons pas la brusquer. Il nous reste à subir ses sautes d'humeur, ses caprices, ses remarques désobligeantes qu'elle ne cesse de nous prodiguer.

— Oui, ajouta la mère, elle est très paresseuse; elle ne me donne aucune aide à la maison et ne range même pas sa chambre. Quand je lui demande de mettre un peu d'ordre et de prendre le balai, la remesse, comme on dit chez nous, elle me répond insolemment par le vieux proverbe du pays : « la remesse et le torchon — ne rapportent rien à la maison ».

— Et ce n'est pas cette semaine qu'elle t'aidera! reprit le père. Coquette, comme elle est, elle ne songe qu'à la fête.

— Quelle fête? demanda la Tante Arie.

— Celle qui a lieu une fois l'an et pour laquelle les filles et les femmes revêtent leurs plus beaux habits. Je vous assure que pour Madeleine ce jour-là compte par-dessus tout...

Et cela était bien vrai. La jeune fille quittait son air rude et sombre pour sourire à son image dans la glace; elle pensait au beau dimanche, où elle serait la plus jolie et la plus admirée; elle regardait le bonnet qu'elle placerait sur sa tête blonde, un traditionnel diairi à fond de velours, orné de somptueuses broderies, rehaussé de paillettes d'argent.

Son plaisir d'ailleurs n'était pas parfait, car elle aurait voulu, pour exciter davantage l'envie de toutes ses compagnes, des atours de princesse ou tout au moins un diairi précieux de satin ou de moire, garni de cannetille d'or et d'argent, de chenillettes, de glaces à facettes ou de perles. Le lendemain, quand la Tante Arie partit, bien décidée d'ailleurs à revenir sous peu pour donner une leçon à la jeune fille, Madeleine, mieux disposée

que la veille, mais toujours méprisante, lui dit avec fierté :

– Venez dimanche au temple. Vous verrez comme je serai belle. Tous les regards se tourneront vers moi.

Le dimanche tant attendu arriva enfin. Pendant les jours qui l'avaient précédé, Madeleine s'était montrée plus fébrile, plus hautaine, plus irascible que jamais. Avant d'aller au temple, elle vérifia sa mise et la trouva à son goût. Elle s'admira si longtemps qu'elle partit en retard pour le prêche.

Quand elle sortit, elle reconnut près de la fontaine la vieille femme qu'elle avait si mal accueillie quelques jours auparavant. Elle ne lui aurait sans doute pas adressé la parole, si un coup de vent ne fût survenu, qui emporta le beau diairi. Par chance, il ne roula pas trop loin et ne fut pas sali. Madeleine appela la Tante, qui l'aida à réparer le désordre de sa coiffure, puis elle courut au temple.

Elle y entra, bonne dernière, mais sans discrétion. La tête haute, la démarche royale, elle vint s'installer au premier rang. Le pasteur – un vieil homme au visage très doux – s'arrêta, toussa légèrement, puis reprit la lecture de la Bible.

On entendit alors des chuchotements, des exclamations, des ricanements étouffés. Malgré la sainteté du lieu, les assistants avaient peine à dissimuler une certaine émotion. Madeleine ne douta pas une seconde que celle-ci ne fût causée par son entrée si réussie et si remarquée. Elle se tourna vers sa voisine, qui riait en baissant la tête :

– Pourquoi ris-tu?

– C'est parce que tu es la mieux coiffée.

Madeleine comprit. Elle savait qu'on ne l'aimait pas et elle pensa que ces ricanements étaient le produit de l'envie.

On riait, mais de jalousie et de dépit. Cela ne pouvait qu'intensifier sa fierté et son plaisir.

A la sortie du temple, elle passa majestueusement dans la foule, adressant de temps à autre quelques saluts distants. On riait toujours. Elle courut afin de se regarder dans un miroir, mais elle ne put attendre d'être chez elle. Passant près de la fontaine, elle se pencha sur l'eau claire et elle vit – ô stupeur! – sa charmante tête blonde coiffée d'un...: bonnet de nuit. Un beau bonnet de coton blanc, avec au faîte un pompon pelucheux...

Elle crut mourir de honte et entra dans une terrible colère. Elle s'enferma dans sa chambre et pendant plusieurs jours refusa d'en sortir, même à l'heure des repas. Quand elle songeait à la vieille, qui lui avait joué ce tour – car elle était sûre que c'était elle – elle se sentait de furieuses envies de se venger.

Peu après, elle apprit par ses parents que la vieille femme était revenue au village et qu'elle passerait sans doute à la maison. Depuis le soir, où elle avait été bien reçue – sauf par Madeleine évidemment – la Tante arrivait de temps en temps, elle venait s'asseoir auprès du feu, causait un moment, puis s'en allait. Après son départ, on constatait qu'il y avait dans le placard et dans la maie des quantités de choses alléchantes, des miches

de pain blanc, des mottes de beurre, de beaux gâteaux dorés et aussi un pot de confitures ou de miel. La mère de Madeleine voyait bien qu'il y avait là quelque mystère, elle dit un jour :

– C'est sans doute une fée, bienfaisante, charitable au pauvre monde, une vraie créature du bon Dieu. Je ne serais pas étonnée que ce soit la Tante Arie.

– Sûrement, ajoutait le père. Pourquoi donc n'y avons-nous pas songé plus tôt?

Madeleine commença à réaliser que celle qui s'était moquée d'elle était la fée de l'Ajoie. Elle aurait pu réfléchir et décider d'améliorer sa conduite, afin d'éviter à l'avenir de pareils désagréments : elle n'y pensa pas une seconde. Ce qu'elle voulait – et avec hargne – c'était sa vengeance et, comme elle savait la Tante très ordonnée, très méticuleuse, elle conçut le projet de tout mettre sens dessus dessous dans sa demeure, au cours d'une de ses absences.

Seulement, il fallait pour cela savoir où se trouvait la grotte. Elle réfléchit aux moyens qui lui permettraient d'y parvenir. Soudain, il se mit à pleuvoir. Elle comprit qu'il serait possible de suivre la Tante Arie, grâce aux traces que ses pas laisseraient dans la boue des chemins ou des champs. Pourvu, pensait-elle, que la Tante vienne ce soir!

Elle vint en effet. Madeleine s'habilla chaudement et se dissimula sous l'auvent. Quand la Tante Arie sortit, la jeune fille attendit un moment, puis regarda les traces. Elle fut si étonnée qu'elle ne poursuivit pas son chemin.

Dès le lendemain, elle alla clamer partout au pays :

— La Tante Arie a des pattes d'oies.

Était-ce vraiment cela qu'elle avait vu? Parlait-elle ainsi pour se venger? On ne sait. Toujours est-il que certains la crurent et qu'on attribue parfois à la fée ce vice de conformation vraiment affligeant. Quand la tante apprit ce que Madeleine avait dit d'elle, elle en fut fort courroucée.

Et voilà une jeune fille, qui risque fort elle aussi de ne rien avoir à Noël.

★

Mais, direz-vous, il serait amusant de savoir si la Tante Arie, si bonne, si «brave» comme on dit en Comté, a tenu rigueur de leurs fautes à Claude, le petit voleur et à Madeleine, la coquette. Voici ce qui se passa.

Au Noël suivant, quand la Tante descendit du Lomont avec son âne chargé de jouets et de bonbons, elle oublia que beaucoup d'enfants avaient été turbulents et elle leur donna — comme elle en avait l'habitude — des cadeaux de plus ou moins grande valeur, mais qui procuraient aux heureux destinataires une joie égale. Claude eut même un petit couteau d'argent, tout semblable à celui qui lui avait fait envie, car il avait sincèrement regretté d'avoir volé et le repentir — quand il est vraiment sincère — amenuise la portée des fautes.

Quant à Madeleine, elle trouva à son réveil des verges qu'elle avait bien méritées. Non seulement elle n'avait rien fait pour ne plus être paresseuse et coquette, mais

encore elle s'était montrée brutale, dure, orgueilleuse. Surtout elle avait pris plaisir à railler la Tante et ses pattes d'oie. Si ce vice était réel, elle avait cédé à la médisance; s'il était inventé par elle, elle avait eu recours à la calomnie. Dans les deux cas, elle s'était montrée méchante, consciemment et résolument, et la méchanceté est la seule chose que ne pardonne pas la Tante Arie.



La Dame blanche



ES ruines du vieux château féodal de Passavant, non loin de Lure, gardaient encore au début du XVIIIe siècle une sinistre réputation. On disait qu'elles étaient hantées par des fantômes terrifiants, sur la personnalité desquels d'ailleurs on n'était pas toujours d'accord. Certains affirmaient avoir vu Satan, debout sur une tour d'angle, au milieu d'un nuage de feu. D'autres avaient été frappés de peur par l'apparition de monstres fantastiques, licornes, basilics, dragons. Mais le plus grand nombre croyaient qu'il y avait au château de Passavant une Dame blanche, c'est-à-dire une fée, dont on ne savait si elle était cruelle ou bienveillante. Cette Dame gardait un immense trésor, qui avait tenté déjà bien des audacieux, mais aucun de ceux qui s'étaient aventurés dans les ruines n'en était revenu. C'était un lieu mystérieux et maudit.

Or, un soir, une jeune bergère, nommée Geneviève, gardait son troupeau près des ruines. Ses chèvres broutaient sur les pentes pierreuses. Un gros chien noir soufflait en laissant pendre sa langue rose. La jeune fille était jolie et, rien qu'à la voir, on la sentait bonne et douce. Elle habitait avec sa mère une humble chaumière près du village de Plancher-Bas et elle aimait à venir ainsi rêver près du vieux château, aux pierres couvertes de mousses.

Geneviève songeait à ce qu'avait pu être autrefois la vie dans ce puissant château. Elle ne pouvait certes donner à son imagination que des bases fragiles, quelques détails enseignés par M. le Curé ou recueillis aux récits des veillées: mais elle éprouvait un secret plaisir à inventer le passé. Elle voyait de belles dames, parées de riches atours et, contrairement à tant d'autres, elle y pensait sans envie. Elle se sentait un peu triste en regardant les ruines, qui avaient autrefois abrité des vivants.

Tout entière à ses rêves, elle n'avait pas pris garde que la nuit était venue. Son chien aboya soudain et elle se rendit compte qu'il était tard. Il lui fallait rentrer bien vite à la maison, où sa mère devait s'inquiéter. Elle allait partir, quand elle entendit derrière elle un léger bruit. Elle se retourna et vit dans un halo de lumière une grande forme blanche.

Aussitôt, Geneviève eut en mémoire les légendes qu'elle avait entendues sur les mystères du château. Elle se mit à prier. Mais peu à peu, elle vit bien que l'apparition n'avait rien de terrifiant ni surtout de diabolique. C'était

une femme de haute taille, très belle, avec une grande noblesse d'attitude, mais surtout un regard très doux, velouté, attirant. Geneviève n'avait plus peur maintenant, elle ne songeait pas à fuir ou seulement à baisser les yeux : il lui plaisait de constater que cette grande Dame, à la lumineuse beauté, ressemblait tant à celle de ses rêves.

★

— Sois sans crainte, mon enfant, fit la Dame d'une voix très bienveillante, je voudrais que cette rencontre t'apporte la joie et le bonheur. Je suis la Dame blanche de Passavant et si j'erre tristement dans ces ruines, c'est qu'il me faut expier de lourdes fautes, que j'ai eu la faiblesse de commettre autrefois. Je t'en prie, écoute bien qui je suis.

Il y a plus de mille ans, j'épousai, lors de grandes fêtes, le comte de Passavant Werfair, qui était l'un des plus puissants seigneurs de la Burgondie. Je m'appelais Berthilde et partout on vantait mon altière beauté. Les premières années que je passai au château s'écoulèrent pour moi sous le signe du bonheur et j'eus la joie d'avoir quatre fils, que j'aimais plus que tout au monde.

Ce bonheur aurait duré peut-être, si un jour saint Desle n'était venu dans le pays. C'était un disciple de saint Colomban, un moine irlandais, qui avait évangélisé la région de Luxeuil et qui avait dû fuir, pour avoir déplu à la vieille reine Brunehaut. Saint Desle, déjà très âgé, n'avait pu partir et il s'était installé dans un hameau nommé Lutra. Il y avait là une petite chapelle dédiée

à saint Martin et Desle aimait à y prier. Mais un prêtre, jaloux de l'influence grandissante de Desle dans le pays, le dénonça au comte Werfair, mon mari, en l'accusant de s'adonner à la magie. Werfair était violent et cruel. Il détestait les moines irlandais, qui n'hésitaient pas à parler contre les vices des seigneurs. Il ordonna aussitôt de saisir Desle à la chapelle et de le rouer de coups. L'ordre fut exécuté : le vieil homme fut laissé pour mort sur la route.

Mais nous fûmes bientôt punis : nos trois aînés moururent dans la même journée. Puis, mon mari fut rapporté tout sanglant au château, éventré par un sanglier au cours d'une chasse en forêt. Il succomba à son tour. Je restai veuve et, frappée par tous les malheurs causés par l'attentat contre saint Desle, je fis ramener celui-ci au château. Il était très faible, mais vivait encore. Quand il fut rétabli, je lui donnai le domaine du « Vivier », où se trouvait la chapelle et il y fonda l'abbaye de Lure.

J'accordai désormais ma protection à saint Desle, mais je refusai de le suivre, quand il me conseilla de consacrer ma vie au service de Dieu. J'avais d'autres projets. Il me restait un enfant, Rudolph, et il était tout pour moi. Je résolus de le rendre riche, aussi riche que possible. Je contraignis mes paysans à me verser de lourdes redevances, je pillai les convois des marchands, je rançonnai les voyageurs. Je ne désirais qu'une chose : accroître ma fortune et mon avidité devint en Burgondie aussi célèbre que l'avait été autrefois ma beauté.

Je parvins ainsi à emplir trois grands coffres, le premier

d'or, le second de pierreries, le dernier d'argent. Mais je tremblais de peur à l'idée qu'on pourrait me les voler et en frustrer Rudolph. Je les avais cachés d'abord dans une niche creusée dans l'épaisse muraille du donjon; mais je n'étais pas encore rassurée. Je fis donc faire sous le château un profond caveau. Dix hommes y travaillèrent pendant un an. Quand tout fut terminé, je n'hésitai pas à faire tuer les dix ouvriers, afin qu'aucun d'eux ne pût révéler le secret du caveau. Je n'eus pas le moindre remords.

Mais je ne tardai pas à être durement punie. Un soir Rudolph, à peine âgé de vingt ans, fut assassiné par des serfs du domaine. Je compris alors que Dieu châtiait ma cupidité, comme il avait fait payer à Werfair sa violence. J'abandonnai aussitôt tous mes droits seigneuriaux à l'abbaye de Lure. Je songeai également à lui livrer mon trésor, mais au dernier moment, j'hésitai. La mort me surprit, avant que j'aie eu le courage d'abandonner mes richesses à des gens qui en fussent dignes. J'avais laissé passer l'occasion de réparer mes fautes et de racheter, au moins en partie, mes crimes.

C'est pour cela que je suis condamnée à revenir dans ces ruines tous les cent ans pour huit jours, afin de découvrir une âme pure, digne de posséder mon trésor. Alors et alors seulement, Dieu m'accueillera dans son ciel. Jusqu'à présent, j'ai souvent espéré, mais j'ai été chaque fois déçue. Les êtres, qui s'approchaient des ruines, étaient des aventuriers cupides et ils ne méritaient pas la fortune. Je devais attendre une nouvelle période de cent ans.

Mais je sens aujourd'hui que tu es celle qui me délivrera. Ton âme est pure et claire comme les eaux de nos sources. Je te livrerai mon trésor, pour que tu en fasses le meilleur usage et en te donnant la richesse, je gagnerai l'éternité et la paix.

Geneviève avait écouté ces paroles avec une grande attention et elle se sentait prise de pitié pour cette grande dame, qui avait commis de lourds péchés, mais qui les expiait si durement. Elle aurait bien voulu l'aider, mais elle avait peur de cette vie nouvelle, qui s'ouvrait devant elle et surtout de cette richesse qui lui était offerte.

— Madame, répondit-elle timidement, je ne suis pas sûre d'être digne de votre confiance. Et puis, je ne suis pas malheureuse d'être pauvre. Je ne veux pas de votre fortune.

— Ton désintéressement et ta sagesse sont à ton honneur, Geneviève, — tu vois, je connais ton nom — mais songe à ta mère, malade, épuisée, astreinte à un travail au-dessus de ses forces. Elle ne refuserait pas d'être un peu soulagée...

— Oh, Madame, je ne sais pas si maman aimerait tellement profiter de l'argent d'autrui...

— Soit! Mais il y a les malades que tu pourrais faire soigner, les pauvres que tu pourrais aider. Cet or, qui dort dans les souterrains du château, représente beaucoup

de bonheur pour ceux qui en ont tant besoin. Il dépend de toi de faire le bien...

Geneviève ne resta pas insensible à de tels arguments.

– Je voudrais bien, Madame, mais que faire?

– Je te montrerai le trésor dans la nuit de vendredi à samedi prochain, entre onze heures et minuit. Il est, depuis mes crimes, la propriété de Satan, qui sur chaque coffre a placé un monstre, tenant la clef dans ses griffes. Ces monstres sont terribles et une âme en état de péché ne pourrait soutenir leur vue. Mais une âme pure, comme la tienne, réussira à les dompter.

– Il me faudra affronter trois monstres...

– Ne crains rien. C'est là une épreuve, mais tu en viendras à bout. Et la récompense vaut largement les efforts qu'on doit faire pour l'obtenir. Tous mes espoirs sont en toi.

A ces mots, la Dame blanche disparut et Geneviève reprit, dans la nuit, le chemin du retour.

★

Quand elle arriva chez elle, elle fut sévèrement sermonnée par sa mère, qui s'était inquiétée à son sujet. Elle lui raconta l'étrange vision et les engagements qu'elle avait pris pour la nuit de vendredi à samedi. Elle ajouta qu'elle était heureuse à l'idée de pouvoir à l'avenir secourir les pauvres et de rendre la paix à une âme tourmentée. Sa mère était loin de s'attendre à un récit pareil et elle crut que Geneviève était devenue folle. Elle ne la contraria pas, mais lui conseilla d'en parler à M. le Curé.

Le lendemain, Geneviève raconta son aventure au curé et celui-ci, un homme de bon sens, se montra très perplexe.

– Voyons, se dit-il, Geneviève est une brave fille et je ne crois pas qu'elle ait suscité cette apparition par quelque pratique de magie; elle ne serait pas venue me trouver. Mais je sais que son imagination est vive, trop vive et qu'elle aime à rêver, à vivre en dehors de la réalité. Pourtant, si elle avait inventé cette histoire, elle n'aurait pas pu donner tous les détails précis qu'elle connaît maintenant sur Berthilde de Passavant, sur Werfair, sur saint Deslc. ...En tout cas, puisqu'il y a du Diable là-dessous, je conseillerai à sa mère de lui défendre de retourner aux ruines.

Le prêtre fit ce qu'il avait décidé, mais Geneviève, si docile à l'ordinaire, refusa d'obéir.

– J'ai promis, dit-elle, d'aider la Dame blanche et, si je réussis, il y aura de quoi aider les malades et les pauvres.

Le curé finit par se rendre à ses raisons. Il lui recommanda de prier et lui remit un chapelet bénit. Puis, il ajouta :

– N'oublie pas, Geneviève, qu'il va te falloir lutter contre Satan. Si tu vois que l'entreprise risque d'échouer, renonce avant qu'il soit trop tard, sinon tu es perdue.

Geneviève promit d'agir avec courage et prudence.

*

La nuit fatidique arriva, une belle nuit claire et douce. La jeune fille marcha sans crainte vers les ruines de Passavant. Elle arriva peu après qu'onze heures aient sonné au clocher du village voisin. La Dame blanche était déjà là.

– Je t'attendais avec impatience, dit-elle, car il faut nous hâter. Chaque minute nous est précieuse...

Elle prit Geneviève par la main et toutes deux, franchissant la poterne, arrivèrent dans la cour centrale, puis à l'emplacement de l'ancien donjon, dont il ne restait que quelques pans de murs. La Dame allait d'un pas assuré; elle remua quelques pierres et l'entrée d'un escalier tournant apparut.

– Voici l'escalier, fit-elle, tu n'auras pas peur.

Et prenant une lampe d'argent, elle l'alluma à un rayon de lune. La descente fut pénible : les marches étaient raides et glissantes, l'eau suintait le long des murs, une odeur fétide semblait monter de terre. Et surtout la porte du caveau était profonde, il fallait ouvrir avant elle trois autres portes et la Dame choisissait dans son trousseau des clefs de plus en plus grosses. Enfin, on arriva dans un étroit boyau, au fond duquel se trouvait la dernière porte renforcée de barres d'argent. L'air était devenu rare et Geneviève, épuisée, s'évanouit.

La Dame ne s'occupa pas d'elle. Elle voulut auparavant ouvrir le caveau. A ce moment, la lampe s'éteignit. Fébrilement, la Dame chercha dans son trousseau la dernière clef. Dans le noir, elle crut l'avoir trouvée et l'introduisit dans la serrure. Celle-ci grinça, mais ne s'ouvrit pas.

— Elle doit être rouillée, pensa la Dame, depuis le temps!

Elle voulut forcer, mais l'anneau du trousseau cassa et les clefs tombèrent sur le sol, dans la glaise humide. Elle les ramassa en tâtonnant et les essaya l'une après l'autre. En vain! Les clefs étaient toutes trop petites et aucune ne faisait bouger le pène.

— Malheur à moi! fit la Dame furieuse. Il me manque la clef du caveau.

Et elle se jeta de toutes ses forces contre l'énorme porte, comme pour l'enfoncer. Elle ne réussit qu'à se meurtrir l'épaule. Elle se mit à pleurer de désespoir et de rage impuissante. Puis, elle tomba sur le sol. Soudain, elle sentit sous sa main une grosse clef. Elle la saisit, l'essaya. C'était bien la clef du caveau.

La porte s'ouvrit en grinçant sur ses gonds. Un réduit apparut, inondé de lumière. Un peu d'air frais en sortit et ranima Geneviève. La Dame blanche aida la jeune fille à se relever et elles entrèrent dans le caveau du trésor.

Les trois coffres étaient bien là et sur chacun il y avait un monstre. Geneviève eut un frisson en voyant ces créatures de Satan aux griffes acérées, aux yeux cruels. Sur le coffre d'or, il y avait un dragon à tête de lion, sur celui de pierreries, une chimère à tête de léopard, sur celui d'argent, un basilic à tête de serpent. Chacun d'eux tenait une clef dans ses griffes. Ils semblaient prêts à bondir.

— Va, Geneviève, dit la Dame, et garde confiance.

La jeune fille avait retrouvé tout son courage, mais

elle était angoissée. Elle se rappelait les conseils de son curé : fuir avant qu'il ne soit trop tard. Elle chassa bien vite ces pensées de fuite et s'approcha du premier monstre à tête de serpent. Il siffla, se déroula, mais dès qu'elle fut près de lui, il se sauva en abandonnant sa clef. Elle vint ensuite près du monstre à tête de léopard. Il rugit d'abord, montra ses crocs, puis bondit vers la porte, laissant tomber sa clef.

Il ne restait plus que le monstre à tête de lion, dressé sur le coffre d'or. Il était le plus grand et le plus fort, secouait sa longue crinière et crachait des flammes par la gueule. La jeune fille eut un instant d'hésitation, puis elle s'avança pour mettre le monstre en fuite.

— Bientôt, j'aurai réussi, pensa-t-elle.

Mais soudain, un éclair sinueux jaillit, une odeur de soufre se répandit dans le caveau et une voix puissante cria :

— Arrière, jeune téméraire. Les douze coups de minuit sont sonnés. Trop tard pour me vaincre, trop tard pour vaincre Satan!

— Hélas! soupira la Dame blanche. Il me faudra errer cent ans encore, avant de trouver la paix.

— Mon Dieu! pria Geneviève, protégez-moi!

★

Au matin, la mère de la jeune fille se rendit fort inquiète chez le curé du village et lui annonça que Geneviève n'était pas rentrée. Ils partirent pour les ruines et trouvèrent celle-ci endormie. Ils la réveillèrent

et elle leur raconta ce qui lui était arrivé. Elle tenait encore à la main les deux clefs, qu'elle avait enlevées aux monstres.

Rentrée chez elle, elle dut s'aliter et ne tarda pas à délirer. Elle prononçait des phrases sans suite, mais dans lesquelles revenaient toujours les mêmes mots : « Satan », « monstres », « clefs » et surtout celui de « Dame blanche ». Pendant longtemps, elle fut très mal et on désespérait de la sauver.

Certains ont prétendu qu'elle était morte. Mais ç'eût été trop injuste, car elle n'avait bravé Satan que pour libérer une âme en peine et soulager les miséreux. Non! En fait, elle a dormi, dormi très longtemps et peu à peu sur son beau visage l'angoisse du délire a fait place à la joie de vivre.

Un jour, elle a pu courir à nouveau dans les prés humides de rosée et les forêts familières; elle ne se souvenait de rien et il ne lui arriva plus jamais de songer à sa fantastique aventure. Elle avait trouvé, à défaut de la clef du coffre d'or, la clef magique de l'oubli.

La Vouivre



'ÉTAIT la fin d'une belle journée d'automne. La vallée entrait peu à peu dans l'ombre, l'air devenait plus frais, un brouillard léger courait sur la Loue. Nicolas Morel rentrait au village de Mouthier, dont il apercevait déjà les maisons aux murs trapus et aux longs toits en pente, tassées comme des tortues dessous leur carapace.

C'était un curieux petit homme, maigre comme un sarment, avec un visage anguleux, où brillaient des yeux vifs. Il était un peu voûté, car en bon vigneron il ne ménageait pas sa peine. Il fallait voir avec quel soin il piochait entre les ceps ou remontait à la hotte la terre emportée par les eaux. On le savait laborieux, solide, tenace, mais on lui reprochait un défaut grave : le désir immodéré des richesses, défaut que l'on appelle la cupidité et dont il était le premier à souffrir, car il n'était jamais satisfait de ses gains.

Avec l'amour de l'argent, son autre passion – celle-là bien innocente – était la pêche et, dès qu'il avait un moment, oubliant travail et soucis, il courait pêcher des truites au corselet moucheté, au vif reflet d'argent. Il connaissait à fond les endroits de la rivière où le poisson aime à se tapir sous une pierre, à se glisser furtif sous un bouquet d'herbes. Il était patient, opiniâtre, habile à ruser avec l'animal frétillant.

Nicolas revenait justement ce soir-là des gorges de Nouailles et il rapportait quelques belles pièces. Il marchait à grands pas, quand il aperçut dans le ciel noir un trait lumineux, glissant à vive allure, une longue traînée brillante.

– Mon Dieu, se dit-il, c'est « Elle ».

Car il savait bien que son vol dans la nuit ressemble à une étoile filante. Bouleversé par cette apparition inattendue, il se mit à courir à toutes jambes. Arrivé chez lui, il reprit son souffle, donna à manger à ses bêtes, but un verre de rosé et sortit. Il gagna une des dernières maisons du village.

★

Nicolas allait à la veillée chez les Chapuis. A cette époque – on était au début du XIXe siècle – l'usage voulait que l'on se rendît ainsi volontiers l'un chez l'autre pendant toute la morte-saison. On se retrouvait entre amis après le souper et les veillées réchauffaient la fraternité paysanne. Quand Nicolas arriva, il y avait trois familles réunies autour du feu : les Chapuis, les

Parrot, les Faivre. Les hommes, tout en devisant, égrenaient du maïs; les femmes papotaient en filant de la laine ou en teillant du chanvre. On parlait du temps, des récoltes, du vin de l'année ou de quelque ragot de village. Deux des enfants de Chapuis : Tiénette, âgée de quinze ans et Janot, un gaillard de onze ans, triaient de l'orge, en retirant la nielle.

— Bonsoir, la compagnie, fit Nicolas à son entrée.

Et il vint s'asseoir à côté des hommes sur le banc. On lui demanda si la pêche avait été bonne et il expliqua ce qu'il avait pris, mais avec moins de détails qu'à l'ordinaire. Il paraissait gêné, comme s'il avait envie d'avouer quelque chose; il semblait hésitant, inquiet.

— Dites donc, père Chapuis, fit-il soudain, croyez-vous à la Vouivre?

Le mot magique amena un grand silence, car la Vouivre était en Comté, et à Mouthier surtout, un être mystérieux et terrible, que l'on ne nommait pas sans frisson. Le père Chapuis, un homme déjà âgé, large et solide comme un de ces rochers qui surplombent la vallée, répondit sans hésiter.

— Oui, mon garçon, et fou qui n'y croit pas.

— C'est que, dit Nicolas d'un ton peu rassuré, en rentrant des gorges de Nouailles, je l'ai vue ce soir, avec son œil...

— Mais, c'est impossible, intervint Parrot, il y a longtemps, très longtemps qu'elle a quitté le pays.

— Alors, elle y est revenue, fit le père Chapuis.

Les femmes écoutaient, tout en continuant leur ouvrage; les enfants s'approchaient, curieux. La Vouivre! chaque

fois qu'il en avait été question jusque-là à la veillée, on avait par un accord tacite évité d'insister. Chacun craignait, en la nommant, de lui donner une réalité, de provoquer son apparition soudaine; mais, ce soir, il en allait tout autrement. Puisque Nicolas l'avait vue, il fallait savoir ce qu'elle était vraiment et les enfants, que l'on autorisait assez peu d'ordinaire à se mêler aux conversations, avaient eux aussi le droit de connaître la menace qui pesait sur Mouthier. Oui, il fallait savoir.

★

— Oh! papa, fit Jeannot, dites-nous comment elle est?

— C'est vrai, ajouta Tiénette, on sait juste que c'est un serpent.

— Mes enfants, reprit Chapuis, je vais vous dire ce qu'on sait d'elle. C'est un serpent, oui, mais d'une taille extraordinaire, avec une cuirasse d'écailles, une gueule rouge, une langue effilée et aussi des ailes de chauve-souris noires et larges.

— Mais, où habite-t-elle? demanda Jeannot.

— Elle gîte sans doute dans une grotte ou dans les ruines d'un château. On a dit qu'elle garde des trésors et c'est possible. Il paraît que des seigneurs ont essayé de s'en emparer et qu'ils ont lutté contre elle comme l'archange saint Michel contre le Dragon. En tout cas, ils n'ont sûrement pas réussi à la tuer.

— Est-ce qu'on peut la voir, intervint Tiénette, quand on sort?

– Non. De jour, elle reste dans son trou. Mais dès que tombe la nuit, elle prend son vol et l'œil unique qu'elle porte au front jette une vive lueur.

– Oui, précisa Nicolas, une lueur rapide aux reflets rouges. C'est cela que j'ai vu ce soir et il n'y a pas à s'y tromper.

– Cet œil, déclara Faivre sentencieusement, voilà la merveille.

– Comment cela? demandèrent les enfants.

– En effet, reprit Chapuis, l'œil de la Vouivre est une pierre précieuse, une escarboucle d'une valeur extraordinaire.

– Qu'est-ce qu'une escarboucle? interrogea Tiénette.

– C'est une pierre rouge, répondit Nicolas, un rubis scintillant. Celui qui pourra s'en saisir possédera une immense fortune...

– Mais ce n'est pas facile, dit Chapuis. Il faut profiter du moment où la Vouivre va baigner son corps souple dans les eaux fraîches; elle laisse alors son œil sur le bord, dans la mousse.

– Et elle est méchante? dit Jeannot.

Chapuis hocha la tête d'un signe affirmatif, mais Parrot, qui jusque-là s'était contenté d'écouter, osa affirmer résolument.

– On a bien sûr exagéré. On a dit qu'elle commandait à tous les serpents du pays et qu'elle était la cause de tous les maux là où elle passait. Elle existe peut-être, mais elle ne doit pas avoir toute la puissance qu'on lui prête.

– Avec elle, répliqua Chapuis, sait-on jamais!

– Et d'où vient-elle? demanda Tiénette.

– Bah! répondit Chapuis embarrassé, ma foi, je n'en sais rien.

Mais sa femme, délaissant un moment son rouet, intervint :

– Moi, je connais là-dessus une vieille histoire.

– Raconte-la, maman, firent ensemble les deux enfants.

– Il y avait autrefois au château de Vadans, dans le Jura, un riche et puissant seigneur. Il dut partir pour la guerre et mourut au cours d'un combat. Sa veuve s'appelait Merluzine. Elle était jeune et très jolie, mais son cœur était dur comme la pierre. Oubliant très vite son deuil, elle convia au château toute la noblesse des environs et donna des fêtes magnifiques, où purent se déployer sa vanité, son goût du luxe et du plaisir.

Un jour, elle revenait en grand équipage d'une chasse en forêt. Elle était heureuse et fière d'avoir ébloui son entourage par la beauté de sa meute. Comme elle traversait un village et que les manants tremblants s'inclinaient sur son passage, une vieille femme, toute courbée et en haillons, lui demanda l'aumône. Elle la repoussa violemment :

– Arrière, mendiante, ou je te fais rouer de coups.

Quand elle arriva au château, elle avait déjà oublié l'incident, tant sa dureté de cœur était coutumière. On lui annonça alors qu'une grande dame désirait lui parler. Elle la reçut très cordialement et lui offrit l'hospitalité, pour autant qu'elle lui plairait. Elle lui fit servir pain, vin et venaison.

— J'ai vu, dit la dame, à la porte du château, une vieille femme, venue du village. Elle a l'air misérable et je voudrais lui porter un peu de ces mets que vous m'avez offerts.

— A quoi bon! répondit Merluzine. Ne vous abaissez point à considérer ces gens-là.

— Pourtant, noble dame, protesta courtoisement l'invitée, il les faut bien aimer, puisqu'ils sont nos frères en Jésus-Christ.

— Les aimer! fit Merluzine indignée, il ne manquerait plus que cela! Mais vous n'y pensez pas.

— Ne pouvons-nous au moins les aider? Ce n'est point vice que la misère.

— S'ils sont pauvres, qu'ils le restent, et s'ils ne peuvent vivre, qu'ils meurent!

A peine Merluzine achevait-elle ces mots, qui révélaient toute la cruauté de son âme, que la visiteuse — une fée puissante — prononça ces mots terribles :

— Merluzine, tu as été trop longtemps dure pour les pauvres et sans pitié. Tu es indigne de vivre dans l'opulence, dont tu fais si mauvais usage. Puisque ton âme est basse, tu seras basse à ton tour. Je veux que tu deviennes un serpent et que tu rampes cent ans durant dans les fossés du château. Après quoi, tu deviendras une vouivre et le resteras à jamais.

» C'est ainsi, voyez-vous, mes enfants, que la Vouivre expie sa dureté d'âme, mais si elle a changé de peau, elle n'a point changé de nature. »

— Ma foi, déclarèrent les enfants, si c'est vrai, c'est fort bien fait pour elle.

Il y eut un moment de silence, celui qui accompagne toujours la fin d'une belle légende et l'émotion qu'elle provoque. Chapuis songeait aux chiens de meute, Parrot à la misère des manants, Nicolas à l'escarboucle dont il évaluait le prix.

★

La conversation quitta un instant le sujet qui l'avait animée jusque-là. Chapuis ramena de la cave une bouteille de vin, sa femme alla chercher une tarte au fromage et des beignets. Tiénette s'occupa de mettre les verres et de faire passer le café – un luxe réservé aux femmes –. Tout le monde commença à manger.

Mais les enfants, comme il était facile de le prévoir, songeaient toujours à la Vouivre et ils en reparlèrent les premiers.

– Mais, fit Tiénette, existe-t-il une ou plusieurs Vouivres?

– On ne sait, répondit Parrot. Quand je traversais le pays autrefois avec les rouliers du Grandvaux, j'en ai entendu parler en bien des places à Arlay, à Dramelay, à Cicon, à Cubry, à Mouthe aussi. Il y en a sans doute plusieurs.

– Ce n'est pas sûr, répliqua Chapuis, c'est peut-être la même qui change de repaire.

– Cela expliquerait, ajouta sa femme, que nous n'en ayons pas entendu parler depuis si longtemps.

– Et personne n'a jamais pu la tuer? demanda Jeannot.

— On a bien essayé, reprit Faivre, mais elle est souple, son coup de queue est redoutable et elle a vite fait de dévorer un homme. Bien sûr, il y en a qui se sont vantés de lui avoir tenu tête, mais beaucoup devaient être comme ce François Dole, dont on parle dans le pays de ma femme. François était un brave garçon mais c'était un fanfaron. Un jour, il décida de tuer la Vouivre, qui se cachait dans les ruines du château de Montrond. Il alla partout clamer son projet et, quand on lui signalait le danger qu'il allait courir, il se rengorgeait en disant :

— N'ayez pas peur. Qu'elle vienne seulement. Je lui casse la tête avec ma pioche.

Il partit et quand il arriva dans les ruines du château, il se mit à déplacer les pierres. Soudain, il entendit un sifflement.

— Diable! se dit-il, serait-ce Elle?

Il continua à avancer, mais d'un pas moins assuré. Tout d'un coup, il se trouva nez à nez avec le monstre, qui lui parut beaucoup plus grand et beaucoup plus fort qu'il ne l'avait supposé. Il ne pensa plus à le tuer. Il se sauva à toutes jambes en faisant tourbillonner sa pioche autour de sa tête. L'animal sifflait sur ses talons. Ah! il n'était pas fier, le François!

Il parvint à s'échapper, avec l'aide de Dieu, à qui il avait recommandé son âme. Mais quand il fut rentré au village et qu'il eut repris ses esprits, il déclara avec crânerie :

— Ah! si vous aviez vu comme elle a eu peur. Dommage qu'elle se soit sauvée, car je l'aurais tuée avec ma pioche.

– Mais, dit soudain Parrot, tout cela date du temps passé et Nicolas s'est peut-être trompé ce soir, en croyant voir la Vouivre.

– Non, fit Nicolas, je suis sûr que c'était elle.

– En tout cas, déclara le père Chapuis, il n'y a pas besoin d'aller à Vadans ou à Montrond pour avoir des preuves de son existence. Il n'est pas utile non plus de remonter aux temps où nous étions d'Espagne. Tout le monde sait que la Vouivre a été à Mouthier et il n'y a pas si longtemps.

– A Mouthier! dirent les enfants, et que fit-elle?

– C'est une histoire que mon père me racontait, quand j'avais l'âge de Jeannot. Dis, Parrot, tu l'as connu, mon père, un esprit fort, un homme qui ne s'en laisse pas conter au point qu'on l'appelait dans le village : le Philosophe, c'est-à-dire à peu près celui qui ne croit rien d'autre que ce qu'il voit. Eh bien! il avait vu la Vouivre un soir et il me raconta dans quelles circonstances.

Il revenait de la foire d'Ornans avec un voisin, Pierre Étienne, quand ils aperçurent la Vouivre, qui se mettait lentement à l'eau, après avoir déposé son œil sur l'herbe, comme elle en avait l'habitude. Mon père hésitait à ajouter foi à cette apparition fantastique, mais Pierre lui dit d'un ton tout naturel :

– Ce n'est pas la première fois que je la vois. As-tu vu son escarboucle? Elle serait bonne à prendre.

Chapuis reprit haleine. Nicolas songeait de plus en plus à la pierre merveilleuse. Les femmes écoutaient et le chat peut-être aussi qui, dans le coin de l'âtre, venait d'ouvrir ses yeux verts.

– Et Pierre a-t-il pris le rubis? demandèrent les enfants.

– Il en avait envie depuis longtemps. Il s'approcha, mais au dernier moment il recula, déclarant que la Vouivre fonçait sur eux. Peut-être avait-il eu peur, peut-être aussi avait-il craint d'être obligé de partager avec mon père. Ils rentrèrent donc à Mouthier et décidèrent de ne pas parler de ce qu'ils avaient vu, pour ne pas affoler le village.

– Et ils n'en parlèrent pas? fit Tiénette.

– Mon père, continua Chapuis, tint sa parole, mais Pierre Étienne était un bavard. Il raconta son aventure à sa femme, la Marguerite. Le pauvre homme! Il aurait dû savoir pourtant qu'on en dit toujours trop long aux femmes. La Marguerite était une gaillarde solide, venue de Mouthe et qui ne se laissait pas facilement impressionner. De plus, elle avait envie d'être riche, elle aimait l'argent, peut-être encore plus que toi, Nicolas.

Nicolas ne se vexa pas de cette pointe. Il en avait l'habitude. Il demanda à son tour la suite de l'histoire.

– La Marguerite, poursuivit Chapuis à voix haute, avait entendu dire dans son pays qu'un paysan s'était emparé d'une escarboucle, en se plaçant après avoir volé la pierre, sous un cuvier hérissé de pointes. Était-ce vrai? On ne le sait. Toujours est-il qu'elle se promit de préparer ainsi un cuvier armé comme un hérisson. La Vouivre pourrait toujours s'y frotter!

– Idée amusante, concéda Parrot.

– Oui, reprit Chapuis, mais la Marguerite avait peur, si elle remettait au lendemain, de ne plus trouver la

Vouivre ou d'être devancée par le Pierre. Elle décida de tenter l'aventure immédiatement et sans attendre qu'un cuvier soit équipé. Sans rien dire, elle courut à la Loue et attendit.

Pas très longtemps. Une flèche de feu passa en sifflant non loin d'elle. La Vouivre rampait au bord de l'eau.

— Et Marguerite n'avait pas peur? demanda Jeannot.

— Oh, si! Elle sentait son cœur battre très fort et une sueur froide perler à son front. Mais elle était décidée à voler l'escarboucle et la cupidité l'emporta sur la peur. La Vouivre était au bord de l'eau entre deux pierres. Marguerite s'approcha doucement, très doucement et jeta son tablier sur la tête de l'animal pour lui arracher son œil aux reflets de pourpre. La Vouivre se secoua, se tortilla et d'un coup de queue projeta la Marguerite dans la Loue. Ce fut un beau plongeon mais la femme de Pierre avait entendu un cri déchirant et elle tenait, serrée contre elle, dans son tablier quelque chose de gros et de rond.

— C'était l'escarboucle? fit l'impatiente Tiénette.

— Attends un peu, que diable! La Marguerite, un moment étourdie, réussit à s'accrocher d'une main à la berge, sans lâcher son fardeau ou, si vous préférez, sa prise. Elle s'en retourna chez elle, mouillée, mais toute fière. Pierre Étienne fut tout surpris de voir qu'elle était sortie.

— D'où viens-tu à cette heure?

— Je suis allé voir la Vouivre.

— Toi? Mais tu es folle! Et si elle t'avait dévorée!

– Elle ne m'a pas mangée, sois tranquille. Devine ce que je tiens là dans mon tablier?

– Non?... Tu aurais pris...

– L'escarboucle, oui. Tu vois et elle est grosse.

– Tu en es sûre?

– Pardi!

Et la Marguerite, toute heureuse de rapporter un tel butin, ouvrit son tablier. Savez-vous ce qu'il y avait dedans : une tête de chou!

Le père Chapuis s'arrêta. Ses auditeurs oubliaient la cruauté du monstre pour sourire de l'aventure.

– Elle connaît la fine plaisanterie, affirma Parrot.

– La Marguerite a dû en faire une tête, poursuivit Faivre.

– Elle n'est pas si méchante! s'écrièrent les enfants un peu déçus.

– N'en croyez rien, reprit Chapuis. La Vouivre ne s'était pas laissé prendre son joyau, mais elle voulut se venger des gens de Mouthier et elle se montra acharnée à leur nuire. Un soir, elle se jeta sur un paysan, qui revenait de Vuillafans et lui creva les yeux. Une autre fois, elle frappa de paralysie un petit berger, qui s'était attardé à chercher une bête égarée. Il paraît aussi qu'elle dévora un enfant. Croyez-moi, si la Vouivre est revenue, malheur à nous!

– Malheur à nous, se dit Nicolas, peut-être, ou bien...

★

Nicolas avait quitté maintenant la maison des Chapuis. La veillée était terminée. Les enfants étaient allés se coucher avec une certaine angoisse. Chapuis, sur le pas de la porte, avait mis en garde Parrot contre les méfaits possibles de la Vouivre, mais celui-ci refusait de croire à son retour. La nuit était claire et la lune brillait au ciel, au milieu des étoiles.

Nicolas pensait à la Vouivre, qu'il avait vue près des gorges de Nouailles et dont on venait de parler longuement.

— Malheur à nous! a dit Chapuis. Certes, il y a des dangers, mais celui qui possédera l'escarboucle sera riche, très riche... Et si c'était moi, je n'aurais plus à peiner dans les vignes, je serais considéré, puissant... Est-ce si difficile de prendre l'œil du monstre, pendant qu'il nage? Il suffit de faire vite, comme pour attraper une truite, oui, tout simplement.

Nicolas, tout en se livrant à ces réflexions, était arrivé devant chez lui; mais il n'entra pas. Il retourna vers la Loue, là où il espérait retrouver la Vouivre. Une force plus puissante que lui-même l'attirait vers les roseaux et les saules, là où il verrait l'escarboucle, c'était sa cupidité.

Bientôt, il reconnut le trait de feu et la Vouivre, après avoir posé son œil luisant sur la rive, se laissa glisser dans l'eau. Elle fila, les ailes écartées, le corps sans raideur et Nicolas put voir l'escarboucle à quelques pas, devant lui. Elle était bien telle qu'on l'avait décrite, grosse et ronde comme la tête d'un petit enfant, avec des facettes scintillantes. Nicolas avança la main, len-

lement d'abord, puis avec une hâte fébrile. Il resserra ses doigts calleux sur le joyau et le cacha sous sa blouse, puis il s'enfuit.

La Vouivre avait senti qu'il se passait quelque chose d'anormal; elle retourna bien vite vers la rive et ne retrouva pas son œil. Elle poussa un cri lamentable. Nicolas, en s'enfuyant à toutes jambes, pensait en lui-même :

– Tu peux toujours crier. Maintenant, je l'ai, ton œil,et j'ai été, moi, plus malin que la Marguerite. Maintenant je suis riche...

Soudain Nicolas aperçut derrière lui des serpents qui le poursuivaient et qui, dociles aux appels de leur reine, s'apprêtaient à punir le voleur. Il en sortait de partout, des mottes, des pierres et des souches et ils poussaient des sifflements aigus. Ceux qui dormaient enroulés, vrillés, se détendaient et rejoignaient les autres, déjà sur les talons du vigneron. On entendait des froissements de feuilles, des bruits étouffés comme des chuchotements et ces bruits, s'amplifiant, bourdonnaient dans les oreilles de Nicolas :

– Piquons-le, mordons-le... A mort le voleur!

Les petites têtes triangulaires se dressaient, les gueules s'ouvraient, laissant passer des langues bifides. Les pierres, les touffes d'herbe, les sillons semblaient soulever les corps annelés; les reptiles ne rampaient plus, ils volaient, eux aussi, emportés par leur fureur.

Nicolas courait, piétinait, trébuchait, se relevait, courait à nouveau avec la peur de tomber. L'escarboucle lui semblait lourde comme une boule de plomb et il la

laissa tomber, croyant arrêter la poursuite, mais les serpents restaient à ses trousses. Il sentait ses jambes s'amollir, le sang cogner à ses tempes. Quand il arriva à la première maison du village, il se crut sauvé... mais il tomba sur le sol, évanoui, épuisé.

C'est là que Faivre le trouva au lever du soleil. Il le fit transporter chez lui. Dans la matinée, il put parler avec le débit saccadé d'un homme encore en proie à la terreur et il raconta son histoire. Puis il délira, il parlait de serpents et de rubis. A midi, il mourut.

Au creux de sa main droite, on voyait deux petits trous, proches l'un de l'autre, de teinte bleuâtre, comme peuvent en faire les deux crochets d'un serpent.

★

Les Vouivres ont disparu aujourd'hui des rivières de Comté et elles se sont réfugiées, avec les chimères et les griffons, au lointain pays des légendes. Mais leur souvenir demeure et un peu de la frayeur qu'elles inspiraient autrefois. Bien qu'on aime à les représenter comme des monstres aux mœurs cruelles et aux actes malfaisants, elles nous donnent cependant une grande leçon de sagesse qui est à peu près celle-ci : la fortune ne sourit pas toujours aux audacieux, quand l'audace a pour seul dessein de conquérir la fortune.

Le Lièvre Sorcier



Il y a plus d'un siècle et demi, par une belle soirée de juillet 1785, les paysans d'Augerans dans le Val d'Amour quittaient leurs champs, au bord de la Loue et regagnaient le village. La journée avait été très chaude et très dure. Quand ils arrivèrent aux premières maisons, ils aperçurent sur la route, assez loin devant eux, une forme sombre qui les intrigua. Ils ne purent distinguer d'abord ce que c'était, car les lueurs du crépuscule étaient bien pâles et comme voilées. Ils s'approchèrent et, à leur grand étonnement, ils reconnurent un lièvre.

Un lièvre énorme, avec de longues oreilles, un poil roux, une petite queue grise et blanche et surtout un air placide, serein, confiant, qui n'est point d'ordinaire dans la nature de ses pareils. Il trottait, sautait, gambadait avec aisance entre les maisons, sans se soucier le moins du monde de ces hommes qui marchaient vers lui, en parlant fort :

– Mâtin! disait un jeune homme, la belle bête! Elle ferait un fameux civet.

Et, promptement, il lui jeta son bâton. Le lièvre sauta de côté et ne parut ressentir aucune émotion. Il s'assit même un instant sur son derrière, les oreilles au vent, comme pour se moquer du monde. Un lièvre audacieux et plaisantin, vous pensez, cela ne s'était encore jamais vu.

Les paysans se mirent à sa poursuite, sans grand espoir de l'atteindre et pour voir ce qu'il ferait. Il partit comme une flèche et alla s'arrêter cent mètres plus loin, se grattant l'oreille avec sa patte. Puis, il disparut dans la nuit.

Pendant plusieurs jours, les gens d'Augerans au retour des champs, aperçurent le lièvre, trottant devant eux, mais sans hâte. Ils lui jetèrent des pierres, sans réussir à l'effrayer. Certes, on savait bien que les lièvres étaient nombreux dans la région et que certains venaient, la nuit, manger des choux perlés de rosée aux abords mêmes du village. Mais aucun n'avait encore osé fréquenter la grand'place, s'asseoir près de la fontaine ou sur les marches de l'église.

– Ah, ça! disait Nicolas Morin, il se moque de nous!

Dans tout le pays, il ne fut bruit désormais que du «gros» lièvre et, comme il est normal en pareil cas, on exagéra très vite. On dit d'abord qu'il était comme un chat, puis comme un chien, voire comme un veau de lait. Les uns affirmaient qu'il avait des yeux luisants à faire peur, d'autres qu'il pouvait faire des bonds prodigieux. Bref, il ne fallut pas longtemps pour qu'il devînt un héros d'épopée, énorme et merveilleux.

Cela n'empêcha d'ailleurs nullement les braconniers les plus rusés de tenter de le prendre. Ils repérèrent ses « passées » dans les champs et les bois et posèrent des pièges et des collets. Ce fut en vain. Il semblait deviner toutes les embûches et déjouer les machinations les plus savantes. Il venait toujours au village, le matin à la rosée, mais aussi en plein midi et les gens, à l'heure de la soupe, le voyaient apparaître soudain sur le seuil, dans l'entrebâillement d'une porte. On sentait que, s'il avait pu parler, il aurait alors lancé quelque cri moqueur, comme aiment à le faire les enfants, un « Coucou, me voilà » sonore et narquois.

Parfois, il semblait épuisé, il traînait la patte, il s'arrêtait et se mettait en boule. Un audacieux s'approchait sans bruit, à la dérobée, en pensant le saisir. Il étendait la main. Hop! l'animal sautait légèrement et lui échappait. La poursuite continuait, mais chaque fois que l'homme était sur le point de réussir, le lièvre évitait d'être pris. Bien sûr, me direz-vous, on ne prend pas ces bêtes-là à la main. Oui, mais c'était bien tentant d'essayer, quand on le voyait si harassé, si fourbu ou plutôt faisant mine de l'être.

Quelques villageois, plus hardis que les autres, jugèrent que cela ne pouvait durer et qu'il était anormal qu'un animal, quel qu'il fût, osât défier les gens si longtemps. Ils prirent leur fusil, afin d'en terminer une bonne fois. L'affaire n'était pas sans risques, car le seigneur seul avait le droit de chasse et ses gardes se montraient vigilants. Peu de temps auparavant, un homme d'Augerans, qui avait été pris avec deux bécasses dans son sac,

avait dû payer huit cents livres d'amende. Malgré cela, quelques-uns guettèrent le lièvre et le tirèrent, mais sans aucun succès. Qu'il y ait eu, parmi eux, des maladroits, c'est possible; mais, tout de même, vous ne me direz pas que c'est une chose courante de voir un lièvre échapper à tous les coups de fusil et quasi invulnérable.

Un jour, les paysans en parlèrent à leur seigneur. Celui-ci n'avait pas son pareil dans toute la région pour dresser des chiens de meute et forcer le gibier.

— Or ça, dit-il en riant, sots manants que vous êtes! Vous voulez donc m'en faire accroire. Pensez-vous que je sois assez niais pour prêter foi à vos histoires?

— Mais non, assura un des paysans, je vous assure que nous ne disons que pure vérité. Le lièvre extraordinaire vient nous narguer chaque jour et en plein village.

— Allons donc! reprit le seigneur. Avant deux jours cette bête fameuse sera tuée et écorchée. J'en réponds.

Et il organisa une chasse à courre, dont ses chevaux et ses chiens revinrent fourbus. Le lièvre les avait promenés à travers toute la forêt de Chaux et il s'en était sorti une fois de plus à son avantage. Une seconde chasse avec plusieurs meutes ne réussit pas mieux. Le seigneur, sautant un ruisseau, tomba et se cassa un bras. Il put alors apercevoir, à quelques pas, le lièvre grignotant autour d'un buisson, la mine altière, l'œil éveillé.

Dès lors, le gros lièvre fut considéré comme une créature diabolique. Quand les chasseurs tiraient sur lui, les plombs faisaient parfois voler un peu de poil, sans que

l'animal y prît garde. Il avait maintenant ses habitudes et venait au village à heures fixes.

Les femmes, assez dévotes dans le pays, en vinrent à s'imaginer que le lièvre portait malheur. Elles évitaient de le regarder et se signaient en priant. Elles demandèrent même au curé de l'exorciser solennellement. Il refusa, considérant en somme que l'animal s'était contenté jusque-là de défier les gens, sans leur nuire et qu'il n'avait commis aucun acte, qui pût le faire passer pour un démon. Le mieux, selon lui, était d'attendre.

Une vieille voulut un jour en avoir le cœur net : elle prit un petit flacon d'eau bénite et quand elle fut à quelques pas du lièvre, elle en jeta sur lui. L'épreuve était décisive : vous savez que les démons en général n'aiment pas cela et manifestent alors leur terreur. Le lièvre, réputé sorcier, ne montra pas la moindre gêne.

Pourtant, dans tout le pays et jusqu'à Dôle, on persista à penser que le lièvre avait plus ou moins des rapports avec Satan. Il devait être un être humain, revenu sur terre sous cette forme, pour l'expiation de ses péchés.

★

La seconde partie de cette histoire se déroule vingt ans plus tard, exactement en 1805. Vingt ans, au cours desquels des événements ont bouleversé la vie nationale : la Révolution, la proclamation de la République puis de l'Empire, la suppression du régime féodal, une longue suite de troubles, de guerres, de victoires. Pourtant, le village d'Augerans a peu changé. Le seigneur a dû

fuir, le curé a été inquiété un moment puis est revenu, les jeunes gens se sont engagés dans les bataillons de volontaires. Mais le village est comme avant, les paysans y travaillent avec la même ardeur tenace et, de temps à autre, au milieu des champs, ils continuent à apercevoir le gros lièvre avec ses longues oreilles et sur qui l'âge ni la mort ne semblent avoir de prise.

Nicolas Morin – un des paysans qui avaient pourchassé l'animal vingt ans plus tôt – était revenu de l'armée. C'était un gaillard solide et qui n'avait pas froid aux yeux. Un jour, il annonça :

– Je tuerai le gros lièvre et on verra bien si un soldat de l'Empereur sait tirer juste et droit.

– Tu plaisantes, riposta quelqu'un. Tu sais bien que le lièvre est sorcier. Il y en a de plus malins que toi qui ont essayé, mais bernique!

Morin, tout en fumant sa pipe, répondit simplement :

– On verra bien.

Morin, comme tout bon chasseur, observe pendant quelques jours les allées et venues de l'animal. Puis, par un beau clair de lune, il va se placer à l'affût, derrière un buisson, au bord d'un champ de trèfle, où il a vu souvent le lièvre rôder. Il attend un bon moment, dans l'air frais de la nuit.

Soudain, le lièvre arrive, gambadant et folâtrant. Morin, calme, sûr de lui, ne se presse pas. Il épaule son arme, vise avec soin et attend que l'animal soit arrêté, à bonne portée de fusil. Il tire alors et le village sursaute, entendant la détonation.

Morin se lève et se dirige vers l'endroit où sa victime

doit être étendue. Il approche, regarde avec soin, mais ô surprise! pas de lièvre.

– Ce n'est pas possible, se dit-il.

Et fiévreusement, il foule l'herbe avec ses pieds; il se met à terre et de ses mains cherche le cadavre encore chaud. Rien.

Le plus pénible reste à faire. Morin doit rentrer au village et les gens guettent son arrivée. Ils lui posent des questions et il doit avouer qu'il n'y comprend rien, mais qu'il rentre bredouille. Chacun se moque de lui :

– Ah! le malin! S'il tirait comme ça sur les Prussiens, il n'a pas dû en tuer beaucoup!

– Il peut bien se vanter de faire mieux que les autres!

– Il a sans doute couru deux lièvres à la fois!

Morin, vexé, blessé dans son orgueil, rentre chez lui sous les risées. Il ne parvient pas à dormir et il ne songe qu'à sa mésaventure.

Dès le matin, il retourne à l'endroit où il a tiré le lièvre. Il se répète à lui-même :

– Je l'aurai. Je l'aurai, foi de Nicolas!

Il passe près du buisson, où il s'était mis à l'affût. Il arrive dans le trèfle. Il regarde :

– Touché, s'écrie-t-il, je l'ai touché! Ah! il me semblait bien.

Tout joyeux, il a aperçu sur l'herbe quelques gouttes de sang. Il examine la direction que le lièvre blessé a pu suivre. Il hésite. L'épagneul roux d'un de ses amis passe justement à une faible distance. Il l'appelle en sifflant. Le chien renifle, le museau à terre, la queue battante puis il part, prenant la piste. Morin le suit.

A cinq cents mètres de là, en bordure d'un taillis, le chien s'arrête et commence à flairer et à mordiller quelque chose.

Morin le rejoint. Dans un sillon humide, le gros lièvre est étendu, la tête de côté, les pattes raidies. Morin le ramasse et revient au village, triomphant.

— Ah! fait-il, je vous l'avais bien dit. Un soldat de l'Empereur, ça sait tenir un fusil. Le voilà, le capucin!

Les paysans d'Augerans, étonnés, s'approchent et s'enhardissent. Ils palpent la bête, la soupèsent.

— Ben, mon vieux, fait l'un d'eux, qu'est-ce qu'il a pu se moquer de nous, cet animal-là!

Morin, tout fier, tourne et retourne la bête. Il montre ses oreilles percées de petits trous, sa peau d'un gris sale, sur laquelle il y a de petites fentes produites par tous les plombs reçus, ses pattes présentant des bourrelets à l'endroit où elles ont été cassées et se sont ressoudées.

— Tout de même, dit une femme, ça n'est pas naturel, et d'abord, un lièvre, ça ne vit pas si vieux!

Quelques jours plus tard, le village apprit que Morin avait eu d'abord toutes les peines du monde à écorcher l'animal et qu'ensuite il n'avait pas pu le manger, tant il était dur et sentait fort.

Alors, chacun comprit que jusqu'au bout il y aurait là un mystère et que l'animal défraierait longtemps encore la chronique. L'aubergiste formula haut et fort l'opinion générale :

— Nous le savions bien qu'il ne le mangerait pas, son lièvre! Un sorcier, cela ne se mange pas!

Le drame de Quincey



LE récit, qui va suivre, a trait aux rudes événements qui se déroulèrent, en Comté, au cours de l'année 1789, qui marqua, non sans luttes ni sans heurts, la conquête de la liberté. Les paysans, bien que leur situation se fût améliorée au cours des siècles, restaient soumis à des seigneurs, qui leur imposaient de lourdes redevances. Pendant longtemps, ils avaient subi cette situation, sans rien dire, mais la convocation par le roi des États Généraux, décidée le 8 août 1788, allait leur permettre d'exprimer avec force leurs revendications et de faire entendre leur voix, qui était celle de vingt-trois millions de Français sur vingt-cinq. Ce mouvement, proprement paysan, allait prendre en Comté une place de premier plan. Voici un des épisodes de cette forte poussée rurale.

Le petit village de Quincey, à moins d'une lieue de

Vesoul, était semblable à beaucoup d'autres : maisons basses groupées autour de l'église, petit ruisseau miroitant, forêts en lisière des champs, lacés de chemins rocailleux. La dernière maison, sur la route de Villersexel, était celle de François Girard, un paysan assez aisé, qu'on appelait au pays « le Laboureur »; il était en cette soirée de février 1789 assis au coin du feu, pendant que dehors le vent faisait rage. Près de lui était son ami Roland, syndic de la paroisse. Tous deux étaient vêtus d'un justaucorps de toile noire avec une veste de drap bleu; ils étaient chaussés de sabots. Girard posa l'almanach qu'il était en train de lire; il semblait découragé :

— Quel hiver! fit-il; de mémoire d'homme, on n'a jamais vu ça. Il a commencé avant la fin novembre et il dure toujours. On a bien raison de dire que, « vers la Saint-Vincent, l'hiver se tend ou se détend ». Une grande partie des blés sont gelés en terre, les moulins ne marchent plus, car les rivières charrient des glaçons. Et puis, la récolte de l'an dernier n'a pas été fameuse. Tout cela ne laisse rien présager de bon.

— Oui, ajouta Roland, et depuis que la circulation des grains est libre, nos blés partent à l'étranger. Les gens des villes ont faim, beaucoup parmi nous doivent quitter leurs terres, sur lesquelles ils ne peuvent plus vivre. Oui, ça va mal.

— Nous payons les impôts royaux, la dîme au clergé et des tas de taxes à de maudits seigneurs. M. de Mesmay, notre châtelain, empiète sur les bois de la communauté, il élève des pigeons, qui mangent nos grains sur pied

et il nous interdit de chasser. Cordier a dû payer plus de mille francs d'amende, parce que son chien ne portait pas un billot entre les jambes et qu'il avait pris trois cailles. Les garde-chasse sont constamment sur notre dos : sûrement, ils doivent toucher une part sur les amendes!

– Et il ne fait pas bon avoir des procès, car notre maître est conseiller au Parlement de Besançon, qui lui donne toujours raison contre nous. Il faudra bien que tout cela change!

– Ce qui me peine le plus, vois-tu, Roland, c'est qu'il y ait encore parmi nous, à notre époque, des serfs. Plus de la moitié des paysans du village sont, comme on dit, « mainmortables » et ils doivent payer des droits encore bien plus lourds que nous.

– Moi, ce qui m'irrite, c'est l'obligation de faire moudre nos grains au moulin du seigneur et de faire notre vin à son pressoir. Chaque fois il en profite pour nous voler une part de notre bien. C'est une chose insensée!

– Crois-moi, Roland, à force de tirer sur la corde, elle finit bien par casser. Le bon roi Louis XVI, que Dieu garde, a convoqué les États Généraux et nous a donné un grand espoir. Et nos seigneurs, ne songeant qu'à leurs privilèges, semblent choisir ce moment pour nous accabler. Ils exigent le paiement immédiat des droits féodaux, ils fouillent dans les vieilles chartes pour remettre en vigueur ceux qui ont disparu, ils nous poursuivent avec leurs gardes, leurs juges, leurs procureurs. S'imaginent-ils que cela va durer?

– Sais-tu, Girard, ce que m'a dit un gars de Saint-Sauveur? Il paraît que l'abbé de Luxeuil oblige ses paysans à frapper toute la nuit l'eau des étangs avec des gaules, pour faire taire les grenouilles, qui l'empêchent de dormir. C'est un fait bien certain, notre bon roi va mettre fin à tout cela.

– Puisses-tu dire vrai! Quand je pense qu'hier encore j'ai dû livrer au château deux sacs d'avoine, une vache à lait et dix chapons! C'est dur de travailler pour les autres.

Les deux hommes se turent. Ils regardaient la grosse bûche de charme, qui brûlait dans l'âtre et songeaient à l'injustice de leur condition, quand la porte s'ouvrit et un jeune homme entra. C'était Pierre, le fils de Girard, que l'on appelait souvent « Brigadier », parce qu'il avait ce grade aux chasseurs de Franche-Comté. Il portait un habit vert à parements rouges, un chapeau orné d'un plumet blanc et au côté un sabre court. Il salua son père, puis Roland et vint s'asseoir près d'eux.

– Que deviens-tu, brigadier? demanda le père Girard.

– J'arrive de Besançon et nous sommes en garnison à Vesoul, cela me permettra de venir vous voir plus souvent.

– Que se passe-t-il en ville? fit Roland.

– Ma foi, nous avons eu bien froid cet hiver. Tous les jours, on allumait de grands feux aux Cordeliers, au Collège, à l'Intendance pour ceux qui n'avaient pas de bois et cela n'empêchait pas de trouver au matin des enfants et des vieillards morts de froid. En outre, le pain se fait de plus en plus rare et il est cher. Et puis,

on parle beaucoup des futurs États Généraux. Les députés du Tiers exposeront les revendications du peuple des villes et des campagnes. Avez-vous déjà écrit le cahier des doléances de la paroisse?

– Nous le ferons, affirma Roland, nous avons bien des choses à dire et M. le Curé nous a promis de le rédiger avec nous.

– Mais, interrompit Girard, pourrons-nous vraiment dire tout ce que nous avons sur le cœur?

– Oui, fit le jeune homme, sans restriction.

– C'est, reprit Girard, que M. de Mesmay ne veut pas entendre parler de réformes. Il va partout répétant que le Parlement maintiendra les anciennes lois de l'État et tous les privilèges. Il a refusé de se rallier aux nobles libéraux et il a menacé de poursuivre ceux qui tiendraient ce qu'il nomme des «propos séditieux».

– Soyez sans crainte. Les seigneurs n'auront rien à dire, car le roi est avec nous. L'heure de la liberté a sonné.

*

Juillet 1789. Les belles espérances ont été déçues et l'agitation s'est accrue dans les campagnes de Comté. Les événements de Paris, connus après coup, ont joué leur rôle dans ces progrès du mécontentement paysan. Depuis l'ouverture solennelle des États Généraux, le 5 mai, un violent conflit – on le sait au pays – a opposé les députés du Tiers aux privilégiés. Mais surtout, au cours du printemps, un mouvement de panique

s'est propagé, une « grande peur » s'est emparée des campagnes.

A Quincey, au début de juillet, un cavalier, qui semblait affolé, demanda à parler à Roland.

– Des brigands, lui dit-il, se rassemblent au pied des Vosges. Ils vont, pillant tout sur leur passage, mettant le feu aux blés qui sont encore sur pied. Prenez garde !

Quelques jours plus tard, un colporteur annonça que les brigands étaient déjà aux environs de Luxeuil. Roland décida aussitôt que les hommes valides du village s'armeraient, comme ils pourraient, de faux, de fourches ou simplement de bâtons taillés en épieux.

Les habitants de Quincey montèrent dès lors la garde auprès des moissons. Un mendiant, qu'on avait pris pour un brigand, fut poursuivi et faillit être assommé. Le moindre troupeau de moutons, faisant au loin voler la poussière, semblait à certains un groupe de cavaliers. Roland rassura les femmes saisies d'effroi et tâcha de calmer les passions.

Mais on apprit le 15 au soir que le roi avait renvoyé Necker, le ministre réformateur. L'émotion fut considérable.

– Le roi, déclara Roland, ne peut pas avoir fait cela de son propre mouvement. C'est qu'il est prisonnier des aristocrates [1].

– Les brigands, ajouta Girard, ce sont les troupes

---

[1] La confiance dans le roi était très grande en 1789 dans les campagnes. Elle fut peu à peu déçue.

étrangères appelées par les aristocrates, pour disperser l'Assemblée nationale et écraser le peuple. Ils seront bientôt sur nous.

Peu à peu, l'idée se répandait qu'un vaste complot, organisé par les nobles, se tramait contre les partisans de la liberté. Les seigneurs du pays, disait-on, en faisaient partie. Un soldat, passant dans plusieurs villages des environs de Vesoul, affirma :

– Le roi vient de lancer une proclamation, où il nous demande de l'aider, en courant sus aux châteaux.

C'était une fausse nouvelle, mais elle accrut l'agitation, car l'insurrection devenait licite, si le roi l'ordonnait.

Le 16, au matin, les habitants de Navenne demandèrent à ceux de Quincey de les aider à chasser leur seigneur :

– M. de Lampinet, disaient-ils, s'est vanté un jour de nous « faire manger du foin ». Nous venons d'apprendre qu'il veut empoisonner les sources. Aidez-nous à le chasser !

Les gens des deux villages coururent sur-le-champ au château, ils mirent le feu au colombier et aux écuries, puis exigèrent du seigneur qu'il leur remît les titres de propriété. Ils les brûlèrent aussitôt dans la cour. M. de Lampinet dut s'enfuir et se réfugier chez le curé d'un village voisin.

Vers le soir, quelques habitants de Quincey, qui avaient pris part à l'insurrection de Navenne, rencontrèrent M. de Mesmay, qui revenait en voiture de Vesoul.

– Bougre de voleur, lui cria l'un d'eux, il y a trop

longtemps que nous te payons taxes et corvées. Attends, ton tour viendra!

Tous se rendirent ensuite à l'église où ils arrachèrent le banc d'œuvre, réservé au seigneur et mutilèrent les armoiries.

M. de Mesmay était un homme décidé. Conseiller au Parlement, noble de robe très attaché à ses privilèges, seigneur actif, désireux de mettre en valeur ses terres et exigeant pour cela de lourdes redevances, il comprit que la fureur paysanne se tournerait bientôt contre son château et contre lui. Il appela d'abord Bastien, son valet, et lui donna ses instructions :

— Prépare immédiatement mes bagages, mais je ne prendrai avec moi que l'essentiel. Je partirai dès demain.

Puis, il appela Antoine, le garde-chasse, qui lui était tout dévoué et à qui il comptait laisser la garde du château :

— Antoine, lui dit-il, la jacquerie est à nos portes. Le pays tombe chaque jour un peu plus dans l'anarchie. Je te laisse les clefs de la maison.

— Monsieur, demanda Antoine, ferai-je continuer les travaux dans le parc? Il reste encore plusieurs rochers à faire sauter, si nous voulons ouvrir cette allée.

— Non, il n'est plus question de faire des jardins, à un moment où on fait la chasse aux seigneurs et où l'on brûle leurs châteaux. Tu enfermeras les tonneaux de poudre dans l'ancien four à pâtisserie, qui est assez loin du château, pour que celui-ci n'ait rien à craindre. Veille bien à ce que personne n'aille dans ce bâtiment.

— Devrai-je m'opposer à ce qu'on entre ici?

– Mais bien sûr que non, mon pauvre ami. On ne s'oppose pas à un torrent. Si l'on vient, laisse entrer librement. Les fureurs ne s'apaisent qu'en ayant l'air de leur céder. Je te signale, en outre, qu'il y a à la cave plusieurs tonneaux de vin, que j'ai achetés lors des dernières vendanges et auxquels je n'ai pas encore touché. Distribue ce vin à tous ceux qui viendront, car le bon vin réjouit le cœur de l'homme et peut adoucir ses colères. Fais bien tout ce que je te dis.

– Mais, Monsieur, le marquis de Langeron, commandant de la province, ne va-t-il pas rétablir l'ordre?

– Ah! Il n'en est pas question. Les troupes ne sont pas sûres et le marquis a bien assez à faire, pour maintenir le calme à Besançon. Non, Antoine, la partie est perdue.

M. de Mesmay devait mieux réaliser encore que la cause des privilégiés était très compromise, lorsqu'il apprit quelques heures plus tard la prise de la Bastille. Les détails de l'événement ne lui étaient pas connus, il en sentait pourtant l'importance. Il pensait que l'agitation paysanne allait être encouragée par l'exemple de Paris. En fait, en Comté, le mouvement était déjà si puissant qu'il ne pouvait guère prendre une plus grande ampleur.

Le lendemain 17, M. de Mesmay se disposait à monter en voiture, lorsque Bastien revint en courant du village.

– Monsieur, dit-il en haletant, ils sont là-bas très montés contre vous et certains parlent de vous jeter à la rivière. De plus, ils commentent entre eux l'expulsion du sire de Navenne et concluent qu'ils doivent

en faire autant. Roland, le Laboureur, n'essaie même plus de les calmer. Comme ils gardent les routes, vous ne pouvez partir en voiture.

M. de Mesmay réfléchit un moment puis, avisant une charrette pleine de paille, il demanda à un jeune valet de le conduire à Vesoul. Il s'installa sous la paille, en se cachant le mieux qu'il put. Il réussit ainsi à quitter Quincey, avant que son château ait eu à subir les assauts populaires.



Les habitants de Quincey connurent, le 18 au matin, la fuite de leur seigneur. Ils s'en réjouirent, d'autant plus qu'ils venaient d'apprendre tout à la fois la prise de la Bastille, le rappel de Necker et la réconciliation du roi et de l'Assemblée. La cocarde tricolore fut arborée avec enthousiasme.

Les soldats de la garnison de Vesoul furent invités à se mêler aux réjouissances. Ils allèrent chez l'habitant. C'est ainsi que « Brigadier » vint avec trois de ses camarades chez le père Girard. Roland leur fit dire à tous que, pour célébrer dignement la journée, il convenait de se rendre au château.

Tous arrivèrent donc, dans la soirée, et Antoine, conformément aux ordres de son maître, leur offrit du vin en abondance. Un repas fut improvisé dans le parc et on entendit sous la charmille des rires et des chants. Roland et Girard s'étaient retrouvés, un peu à l'écart du tumulte.

— Je n'aurais jamais cru possible d'être si heureux,

dit Girard d'un ton ému. Maintenant une vie nouvelle commence et celle-là vaut la peine d'être vécue.

– Oui, lui répondit Roland. Désormais, nous n'aurons plus à payer toutes ces taxes, restes odieux de la féodalité. Notre bon roi méritera bien d'être appelé « Louis le Juste ».

La fête se poursuivait gaiement. Les colères contre M. de Mesmay s'apaisèrent dans la joie d'une victoire facile. Certains, oubliant leurs griefs, déclaraient ouvertement :

– Ce n'était pas un méchant homme. Seulement, voilà, il était le seigneur et cela ne pouvait durer.

Vers onze heures, « Brigadier » et ses trois compagnons s'avisèrent soudain que deux des soldats, qu'ils avaient amenés avec eux, avaient disparu. Ils décidèrent d'aller à leur recherche, car ils comptaient rentrer sous peu. Ils fouillèrent le parc, sans succès.

– Tiens, fit l'un d'eux, il y a là-bas un bâtiment que nous n'avions pas remarqué. Voyons s'ils sont dedans.

Ils se rendirent près de l'ancien four, ignorant que de la poudre y était entreposée. Antoine n'était pas là pour les en avertir. Ils poussèrent la porte vermoulue, appelèrent, mais on ne leur répondit pas.

– Ils ne sont pas là, fit un des jeunes gens, nous verrons au village. Ils ont dû aller là-bas.

« Brigadier » voulut être vraiment sûr qu'il n'y avait personne. Il dit à ses camarades, en riant :

– Ils sont peut-être là-dedans en train de dormir et de cuver leur vin. Il faut en avoir le cœur net.

Il battit le briquet, alluma une chandelle et tous quatre entrèrent dans le vieux bâtiment, d'où sortait une forte odeur de moisi. L'un d'eux aperçut les tonneaux :

– Regardez, fit-il, il y a encore à boire dans ce coin-là.

« Brigadier » approcha la chandelle... Une formidable explosion retentit. Les pierres furent projetées en l'air et retombèrent en une pluie lourde. L'air se remplit de fumée.

Les gens de Quincey, groupés autour du château, restèrent un moment frappés de stupeur, puis se rendirent en hâte sur les lieux de la catastrophe. Les corps des quatre jeunes gens, affreusement mutilés, furent retirés des décombres. Un seul vivait encore, mais faiblement. C'était « Brigadier ». Il fit un effort pour parler, mais ne put y parvenir. Sa tête retomba sur sa poitrine.

– Trahison! cria Girard des larmes dans la voix. Nous avons été trahis et, pendant que nous fêtions notre liberté, on assassinait ici nos enfants! Vengeance!

Des cris de rage s'élevèrent dans la foule, dont la consternation faisait place à la colère.

– Au château! commanda Roland.

La nouvelle de l'« attentat » de Quincey se répandit très vite dans tout le pays. Le tocsin se mit à sonner à Vesoul et aussi dans les villages voisins : Frotey, la Demie, Navenne, Echenoz-la-Méline, dont les habitants accoururent.

– Les brigands sont là, disaient les uns. Chassons-les!

– Les nobles tirent sur le peuple, criaient les autres. En avant!

Tous ces gens, dont les nerfs étaient tendus à l'extrême depuis plusieurs semaines, se ruèrent en masse sur le château. Les portes, les fenêtres, les toitures furent brisées : les glaces, les marbres, les porcelaines réduits en poudre, les meubles brûlés dans la cour. Certains songeaient à piller, mais ils n'en eurent guère la possibilité, car presque tout fut saccagé. Girard, avec frénésie, fracassait les faïences et les lustres et trouait les tableaux. D'autres mettaient en pièces tentures, tapisseries et rideaux.

– Où est Antoine? fit quelqu'un. Tuons-le. Il est complice.

Mais on ne trouva pas le garde-chasse, qui s'était enfui prudemment. Roland ordonna de mettre le feu au château qui brûla pendant cinq heures.

Les flammes s'élevèrent dans la nuit. Les troupes arrivées de Vesoul n'intervinrent pas.

– Quel malheur, disait Girard, que nous n'ayons pu faire griller aussi notre assassin de seigneur!

L'« attentat » de Quincey n'était qu'un accident, mais il prit vite la proportion d'un drame et la valeur d'un symbole. L'Assemblée nationale s'en émut, prit connaissance du procès-verbal dressé par la maréchaussée et ouvrit une enquête sur ce qu'elle appela un « crime affreux ».

Dans toute la région, la poussée révolutionnaire fut accentuée. Les châteaux de Saint-Maurice, d'Avilley, de Montjustin, de Charmoille, de Vauvillers, les monastères de Lure, de Clairefontaine, de Cherlieu furent incendiés. Souvent aussi, on saccagea les maisons des contrôleurs

des actes, des tabellions royaux, des receveurs des impôts, parfois les forges ou les usines, accusées de détruire les forêts. Mais les vexations contre les personnes furent rares et les seigneurs purent s'enfuir.

Certes un jugement bien hâtif avait été porté sur la nature et les causes de l'accident. L'enquête de l'Assemblée, close le 31 août 1790, reconnut l'innocence de M. de Mesmay. L'ampleur du mouvement paysan avait été déterminée par la dureté du système féodal en Comté. Une sourde colère grondait depuis longtemps : l'explosion de Quincey suffit à la faire éclater.

En tout cas, les paysans comtois venaient de montrer avec éclat qu'il fallait tenir compte des masses rurales et l'Assemblée, à qui incombait la lourde charge de réorganiser la France, sentit bien qu'il fallait faire quelque chose. Le 4 août, dans la nuit, elle décida la suppression du régime féodal. Les flammes de Quincey avaient été comme la lueur annonciatrice d'une ère de liberté.

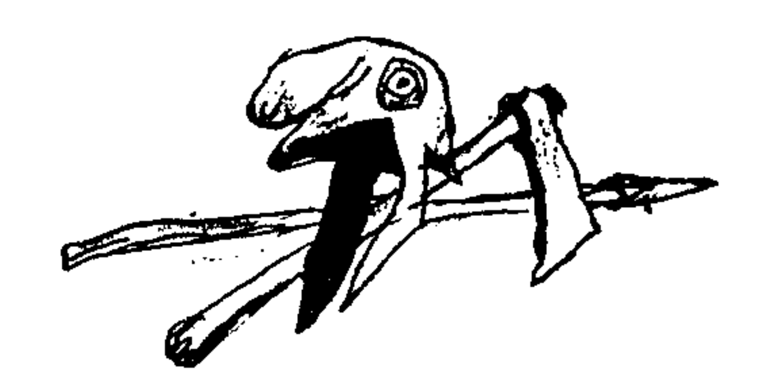


TABLE DES MATIÈRES

DANS LA MÊME COLLECTION *(suite)*

LE MONDE

Contes et Légendes des Antilles, par Thérèse GEORGEL.
Contes et Légendes arabes, par Jean CORRIÈRAS.
Contes et Légendes de Bohême, par J. SLIPKA.
Contes et Légendes du Caucase, par Dimitri SOROKINE.
Contes et Légendes d'Écosse, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.
Contes et Légendes d'Espagne, par M. SOUPEY.
Contes et Légendes du Far-West, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.
Contes et Légendes de Grande-Bretagne, par S. CLOT.
Contes et Légendes de Hongrie, par E. BENCZE.
Contes et Légendes de l'Inde, par R. FOUGÈRE.
Contes et Légendes des Incas, par LAMBERT et FARAGE.
Contes et Légendes du Pays d'Irlande, par Ch.-M. GARNIER.
Contes et Légendes du Pays d'Israël, par A. WEILL.
Contes et Légendes du Japon, par F. CHALLAYE.
Contes et Légendes du Liban, par R.R. KHAWAM.
Contes et Légendes de Madagascar, par R. VALLY-SAMAT.
Contes et Légendes du Mexique, par Robert ESCARPIT.
Contes et Légendes d'Outre-Rhin, par H. WEILLER.
Contes et Légendes du Pakistan, par S. HASSAM et A. RASSOOL.
Contes et Légendes du Portugal, par Jean DEFRASNE.
Aventures et Récits de la Conquête des Pôles, par C. ALZONNE.
Contes Populaires russes, par E. JAUBERT.
Contes et Légendes du Sénégal, par A. TERRISSE.
Contes et Récits de Sibérie, par P. RONDIÈRE.
Contes et Légendes de Sicile, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.
Contes et Légendes de Suisse, par H. CUVELIER.
Contes et Légendes de Wallonie, par Max DEFLEUR.

LITTÉRATURE

Récits tirés du Théâtre de Corneille, par G. CHANDON.
Récits tirés du Théâtre de Racine, par G. CHANDON.
Récits tirés du Théâtre de Molière, par G. CHANDON.
Récits tirés du Théâtre de Shakespeare, par S. CLOT.
Contes et Récits tirés des Opéras Célèbres, par Dimitri SOROKINE.

DIVERS

Contes et Légendes des Hommes volants, par L. SABATIE.
Contes et Légendes de la Mer et des Marins, par QUINEL et de MONTGON.

Achevé d'imprimer sur les presses de l'Imprimerie Berger-Levrault à Nancy en novembre 1965
N° d'Éditeur : H. 10 124 (C. VII) — Imprimé en France — 778410-11-1965

Dans l'avant-propos de ce recueil, Jean Defrasne souligne qu'il s'agit de ''contes de paysans armés d'un solide bon sens, raillant les faux-esprits et les faux-semblants, appréciant les bonnes farces et les saines moqueries''. Vous aimerez sans doute tout particulièrement l'ingénieuse explication des origines des grands sapins dont les montagnards francs-comtois sont si fiers... Il s'agit, on s'en doute, de diableries ! Diableries aussi les agissements de cet énorme mouton noir qui terrorisa les habitants du paisible village de Doubs, près de Pontarlier... Mais il n'y a pas que des diables à découvrir dans le folklore de Franche-Comté et Jean Defrasne n'a pas oublié l'ours de Crosey, la Vouivre, la Tante Arie ou Berthe de Joux !

